

George Orwell Dans la dèche à Paris et à Londres



domaine étranger

10

18

GEORGE ORWELL

DANS LA DÈCHE
À PARIS
ET À LONDRES

Traduit de l'anglais par Michel Pétris

10
18

« Domaine étranger »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

ÉDITIONS IVRÉA

La première traduction française
de *Down and Out in Paris and London*
a été publiée sous le titre *La vache enragée*
par les éditions Gallimard en 1935.

Titre original : *Down and Out in Paris and London*

© Eric Blair, 1933
© Éditions Iv réa (fonds Champ Libre/Gérard Lebovici),
Paris, 1982, pour l'édition française.

Sur l'auteur

Né en 1903 au Bengale, mort à Londres en 1950, George Orwell, de son vrai nom Eric Blair, est issu d'une famille anglo-indienne. Après ses études au collège d'Eton, il s'engage dans la police indienne impériale de Birmanie, mais en démissionne six ans plus tard afin de se consacrer à l'écriture. À son retour en Europe, il publie ses premières œuvres, dont notamment *Dans la dèche à Paris et à Londres*, inspiré par un séjour très difficile en France. En 1936, Orwell prend part à la guerre civile espagnole dans les rangs des milices trotskistes du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste) et sert sur le front d'Aragon. Mais l'attitude des communistes espagnols prêts à tout pour prendre le contrôle absolu des forces républicaines ébranlent ses convictions politiques d'homme de gauche, ce qu'il décrit dans *Hommage à la Catalogne*. C'est avec *La Ferme des animaux*, publié en 1945 et surtout *1984*, publié en 1949, dramatique vision du monde démocratique et totalitaire de demain, que George Orwell se fait connaître du grand public.

I

Rue du Coq-d'Or, Paris, sept heures du matin. Une succession de cris furieux, perçants, en provenance de la rue. Madame Monce, qui tient le petit hôtel situé juste en face du mien, apostrophe une locataire du troisième. Elle est campée sur le trottoir, pieds nus dans ses sabots, mèches grises en bataille.

MADAME MONCE. – Salope ! Salope ! Combien de fois que je t'ai dit de pas écraser les punaises sur la tapisserie ? Tu t'imagines peut-être que l'hôtel est à toi ? Tu peux pas les flanquer par la fenêtre, comme tout le monde ? Putain, salope !

LA LOCATAIRE DU TROISIÈME. – Vieille vache ! Cet échange d'aménités est salué par un concert de hurlements discordants. Les fenêtres s'ouvrent à la volée et la moitié de la rue joint sa voix au débat. Dix minutes plus tard, le tapage s'interrompt comme par magie. Un escadron de cavalerie passe et tout le monde s'arrête de brailler pour le suivre du regard.

Je rapporte cette scène à seule fin de faire passer un peu de l'atmosphère qui règne rue du Coq-d'Or. Non que tout s'y résumât en querelles et chamailles, mais le fait est qu'on voyait rarement venir le bout d'une matinée sans que ne se produise un éclat de ce genre. Prises de bec, plainte rituelle des marchands ambulants, cris aigus des enfants pourchassant des peaux d'oranges sur le pavé et, à la nuit tombée, l'odeur acre des poubelles sur fond de refrains beuglés à tue-tête – voilà de quoi était fait le spectacle de la rue.

C'était une rue très étroite, une sorte de gorge encaissée entre de hautes maisons aux façades lépreuses figées dans de bizarres attitudes penchées, comme si le temps s'était arrêté au moment

précis où elles allaient s'abattre les unes sur les autres. Des hôtels, uniquement, bourrés à craquer de locataires – Polonais, Arabes et Italiens pour la plupart. Le rez-de-chaussée était généralement occupé par un petit bistrot où l'on pouvait se saouler pour l'équivalent d'un shilling. Le samedi soir, un bon tiers de la population masculine voguait dans les vignes du Seigneur. Des rixes éclataient à tout bout de champ, pour des histoires de femmes, et les terrassiers arabes, qui logeaient dans les garnis les plus sordides, semblaient mener une sorte de guerre perpétuelle. Ils réglait leurs comptes à coups de chaise, ou parfois même de revolver. La nuit, les agents de police ne s'aventuraient jamais qu'à deux dans cette rue. L'endroit était pour le moins bruyant. Et pourtant, au milieu de tout ce bruit et de toute cette crasse vivait un petit peuple respectable de boulangers, blanchisseuses et autres commerçants qui formaient une sorte de caste à part et qui, mine de rien, faisaient tranquillement leur pelote. Bref, un parfait exemple des bas quartiers de Paris.

J'habitais à l'enseigne de l'hôtel des Trois Moineaux : imaginez une sorte de taupinière sombre et délabrée abritant, sur cinq étages, quarante chambres délimitées par des cloisons de bois. Des chambres minuscules et irrémédiablement vouées à la saleté car tout le personnel se réduisait à la patronne, Madame F..., qui avait d'autres chats à fouetter que de donner un coup de balai. Les cloisons avaient l'épaisseur du bois d'allumette et, pour masquer les fissures, on avait plaqué des épaisseurs successives d'un papier peint rose qui se décollait par pans entiers et servait de refuge à une quantité fabuleuse de punaises. Dans la journée, ces bestioles suivaient méthodiquement les contours de la chambre, juste au-dessous du plafond, comme des colonnes de soldats ; la nuit, elles redescendaient, saisies d'une féroce boulimie, si bien qu'on ne pouvait guère passer plus de quelques heures dans son lit sans

devoir se lever pour procéder à une hécatombe vengeresse. Quand la situation devenait par trop intenable, il arrivait qu'un locataire fasse brûler du soufre dans sa chambre, ce qui avait pour effet d'expédier la vermine dans la chambre voisine. Mais le voisin répliquait en usant du même procédé, et l'on se retrouvait au point de départ. L'endroit était sale mais on s'y sentait plutôt bien car Madame F... et son mari étaient de braves gens. Le prix des chambres ne dépassait pas trente à quarante francs par semaine.

La clientèle était en perpétuel renouvellement. Elle se composait en majorité d'étrangers qui débarquaient sans bagages, restaient une semaine et disparaissaient comme ils étaient venus. Ces gens exerçaient les activités les plus diverses : cordonniers, maçons, tailleurs de pierre, terrassiers, étudiants, prostituées, chiffonniers... Certains vivaient dans un incroyable dénuement. Il y avait ainsi, dans une des chambres sous les combles, un étudiant bulgare qui fabriquait des chaussures de fantaisie pour le marché américain. On le trouvait assis sur son lit, de six heures du matin à midi, se démenant pour confectionner une douzaine de paires qu'on lui payait royalement trente-cinq francs. Le reste du temps, il suivait des cours à la Sorbonne. Il étudiait pour être prêtre et les livres de théologie voisinaient sur le plancher avec les chutes de cuir. Dans une autre chambre vivaient une Russe et son fils, lequel se déclarait « artiste ». Cette femme passait seize heures par jour à repriser des chaussettes au tarif de vingt-cinq centimes la pièce tandis que le fils, très correctement vêtu, se pavanait dans les cafés de Montparnasse. Il y avait aussi une chambre que se partageaient deux occupants, l'un travaillant le jour, l'autre la nuit. Et une autre où un veuf faisait lit commun avec ses deux grandes filles, toutes deux poitrinaires.

L'hôtel abritait un certain nombre de personnages pittoresques.

De ces êtres solitaires, à moitié désaxés, qui hantent les bas quartiers de Paris et qui ont depuis longtemps renoncé à toute vie normale ou décente. La misère les affranchit des normes de comportement habituelles, tout comme, symétriquement, l'argent éloigne de soi l'obligation de travailler. La vie que menaient certains occupants de l'hôtel défiait toute description.

Il y avait ainsi les Rougier, un couple de petits vieux loqueteux qui exerçaient une activité peu banale. Ils vendaient des cartes postales sur le boulevard Saint-Michel. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. Mais là où l'affaire se corse, c'est que les cartes étaient vendues dans des paquets cachetés, comme l'on fait pour les photos pornographiques, alors qu'il s'agissait d'innocentes vues des châteaux de la Loire. Quand le gogo découvrait la supercherie, il était trop tard – et naturellement, pas question de porter plainte. Les Rougier gagnaient à ce commerce une centaine de francs par semaine, mais leur goût pour l'économie faisait qu'ils se trouvaient perpétuellement entre deux vins, et l'estomac à moitié vide. Leur chambre était dans un tel état de saleté qu'on en sentait l'odeur de l'étage au-dessous. Selon Madame F... cela faisait bien quatre ans qu'aucun des époux Rougier ne s'était déshabillé pour changer de vêtements.

Je revois encore Henri, qui travaillait aux égouts. Grand, les cheveux bouclés, l'air mélancolique, il avait une allure plutôt romantique avec ses hautes bottes d'égoutier. Ce qui faisait son originalité, c'est qu'il pouvait rester des jours entiers sans ouvrir la bouche hors des strictes nécessités de son travail. L'année d'avant, il avait une bonne place de chauffeur et mettait régulièrement de l'argent de côté. Puis, un jour, il tomba amoureux. Mais comme l'élue de son cœur s'obstinait à repousser ses avances, il ne trouva rien de mieux que de lui botter vigoureusement l'arrière-train. Ce coup de pied eut l'heur d'éveiller les sentiments de la belle qui se

découvrit soudain une passion dévorante pour Henri. En quinze jours de vie commune, l'escarcelle d'Henri se trouva délestée d'un millier de francs. Puis la belle se révéla d'un tempérament volage et Henri lui planta un couteau dans le gras du bras, ce qui lui valut de récolter six mois de prison. Mais le coup de couteau avait de nouveau enflammé la belle. Ils se réconcilièrent et firent des projets d'avenir : à sa sortie de prison, Henri achèterait un taxi, ils se marieraient et fonderaient un foyer. Las, quinze jours ne s'étaient pas écoulés que la fille céda à nouveau au démon de la chair, et quand Henri sortit de prison, il la trouva enceinte. Cette fois il renonça à jouer du couteau ; il prit tout ce qu'il lui restait d'économies et se lança dans une bamboula effrénée qui se solda par une nouvelle condamnation à un mois de prison. Sa peine purgée, il se fit égoutier. De ce jour, il fut impossible de lui tirer un mot. Quand on lui demandait pourquoi il faisait ce métier, il se contentait de croiser les poignets comme un homme qui a des menottes aux mains et, d'un hochement de tête, désignait la direction de la prison de la Santé. On eût dit que le mauvais sort lui avait, du jour au lendemain, presque complètement fait perdre la raison.

J'allais oublier R..., un Anglais qui vivait six mois par an à Putney, avec ses parents, et qui passait les six mois restants en France. Dans sa période française, il sifflait ses quatre litres de vin par jour, et six le samedi. Il lui était même arrivé de faire une fois le voyage des Açores, pour l'unique raison que le vin qu'on y trouve est le moins cher d'Europe. C'était au demeurant un être doux et paisible : on ne le voyait jamais d'humeur querelleuse ou bagarreuse – on ne le voyait jamais non plus parfaitement à jeun. Il restait au lit jusqu'à midi, puis se levait et allait s'attabler dans un coin du bistrot, d'où il ne bougeait plus jusqu'à minuit, occupant

son temps à s'imbiber méthodiquement d'alcool. Quand il éloignait son verre des lèvres, c'était pour dissenter, d'une voix précieuse, un peu efféminée, sur les meubles anciens. Il était, avec moi, le seul Anglais du quartier.

On trouvait encore à l'hôtel une foule de personnages tout aussi insolites que ceux que je viens d'évoquer : Monsieur Jules, le Roumain, qui avait un œil de verre mais refusait obstinément de l'avouer ; Furex, le maçon limousin ; Roucolle, l'avare (mort, toutefois, à mon époque) ; le père Laurent, le chiffonnier illettré qui signait son nom en reproduisant un modèle qu'il gardait toujours en poche. Il serait sans doute amusant, pour qui en aurait le temps, d'évoquer dans le détail certaines de ces destinées. Quant à moi, si je décris rapidement la faune du quartier, ce n'est pas pour présenter des phénomènes de foire mais parce que tous ces gens font partie de mon histoire. Le sujet de ce livre, c'est la misère, et c'est dans ce quartier lépreux que j'en ai pour la première fois fait l'expérience – d'abord comme une leçon de choses dispensée par des individus menant des vies plus impossibles les unes que les autres, puis comme trame vécue de ma propre existence. C'est pour cela que je m'efforce de planter au mieux le décor.

II

La vie du quartier. Notre bistrot, pour commencer : une petite salle carrelée, au rez-de-chaussée de l'hôtel des Trois Moineaux. On descend deux ou trois marches pour y accéder et l'on découvre quelques tables maculées de taches de vin – au mur, une photo représentant un enterrement, avec la mention : « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué. » Des ouvriers, la taille ceinte d'une large bande d'étoffe rouge, découpant des rondelles de saucisson avec leur gros couteau de poche. Madame F..., la patronne, robuste paysanne auvergnate aux allures de génisse entêtée, vidant à longueur de journée des verres de malaga « parce que c'est bon pour l'estomac ». Les apéritifs qu'on jouait aux dés, les chansons – *Ah, les fraises et les framboises !* et *La Madelon* disant « Et pourquoi prendrais-je un seul homme, quand j'aime tout un régiment ? » – et les échanges amoureux, sans entraves ni retenue. La moitié de l'hôtel se retrouvait chaque soir au bistrot. J'aimerais qu'on me montre un pub londonien offrant seulement le quart de la joyeuse animation qui régnait dans cette salle.

On y entendait d'étranges propos. Voici par exemple Charlie, une des attractions du quartier.

Charlie était un fils de famille qui avait fait de bonnes études. Il avait déserté le domicile paternel et vivait des sommes d'argent que lui versaient périodiquement ses parents. Imaginez un tout jeune homme, très rose, avec les joues fraîches et les cheveux soyeux d'un gentil petit garçon, et des lèvres d'un rouge intense, humides comme des cerises. Il a des pieds minuscules, des bras anormalement courts, des mains potelées comme celles d'un bébé. En parlant, il fait des gambades et des entrechats, comme s'il était

trop heureux, trop plein de vie pour rester un instant en place. Il est trois heures de l'après-midi. Le bistrot est désert, à l'exception de Madame F... et d'un ou deux chômeurs. Mais pour Charlie, peu importe l'auditoire du moment qu'on lui offre l'occasion de se mettre lui-même en scène. Il s'exprime à la manière d'un orateur juché sur mie barricade, savourant ses effets et agitant frénétiquement ses bras trop courts. Ses petits yeux un peu porcins brillent d'enthousiasme. Il offre un spectacle en un sens profondément répugnant.

Il parle de l'amour, son sujet de prédilection. « Ah, l'amour, l'amour ! Ah, les femmes m'ont tué ! Hélas, messieurs et dames, les femmes – voilà la cause de ma ruine, de ma totale et irrémédiable déchéance. À vingt-deux ans, je suis fini, vidé – lessivé. Mais quels trésors de connaissance n'ai-je pas accumulés, quels abîmes de sagesse n'ai-je point sondés ! Et que ne donnerait-on pas pour atteindre à la véritable sagesse, pour devenir, au plus haut sens du mot, un être civilisé, un homme qui a goûté aux plus subtils raffinements du vice...

Messieurs et dames, je vous sens tristes. Que diable ! La vie est belle, et la tristesse n'est pas de mise. Un peu de gaieté, je vous en conjure !

*Fill high ze bowl vid Samian vine,
Ve vill not sink of semes like zese¹ !*

Oui, la vie est belle ! Croyez-en les trésors de mon expérience. C'est de l'amour que j'ai à vous parler : je vous dévoilerai la véritable signification de ce mot, je vous révélerai la réalité supérieure de ce plaisir raffiné entre tous, plaisir auquel seul peut prétendre l'homme authentiquement civilisé. Je vous parlerai de ce qui fut le plus beau jour de ma vie. Il s'est enfui, hélas, le temps

où j'aurais pu encore goûter semblable félicité ! Enfuis à jamais la possibilité, le désir même de m'y abîmer.

Écoutez donc. C'était il y a deux ans. Mon frère – il est notaire – se trouvait à Paris et nos parents lui avaient dit de venir me voir pour m'inviter à dîner. Bien que nous détestant cordialement, nous jugeâmes préférable de ne pas contrarier la volonté familiale. Nous allâmes donc dîner ensemble et, au cours du repas, il s'enivra copieusement avec le secours de trois bouteilles de bordeaux. Je le accompagnai à son hôtel et, en chemin, achetai une bouteille de cognac. Une fois dans sa chambre, je lui en servis un plein verre, en lui assurant que le remède était souverain contre l'ébriété. Il but et tomba comme une masse, ivre mort. Je le soulevai, l'adossai au bord du lit et explorai ses poches. J'y trouvai onze cents francs, dont je m'emparai. Après quoi je dévalai l'escalier, m'engouffrai dans un taxi et filai. Mon frère ne connaissait pas mon adresse : j'avais donc l'âme parfaitement en paix de ce côté.

Que fait un homme qui a un peu d'argent à dépenser ? Il va au bordel, cela coule de source. Mais ne croyez pas que j'allais m'avilir dans une de ces basses débauches tout juste bonnes à satisfaire un terrassier. Que diable ! On est civilisé ou on ne l'est pas. Vous comprenez, avec mille francs en poche, je pouvais me montrer exigeant, délicat. Il était minuit passé lorsque je trouvai enfin ce que je cherchais. Dans un petit bistrot tranquille, un peu en retrait des boulevards, je fis la connaissance d'un jeune homme de dix-huit ans, très chic, en smoking, les cheveux coupés à l'américaine. Au bout de quelques minutes de conversation, je sus que j'avais trouvé mon homme. Nous abordâmes divers sujets, dont en particulier les mille et une façons de se donner du bon temps. Finalement, nous prîmes un taxi qui nous emporta vers une destination connue de mon nouvel ami.

Le taxi s'arrêta dans une ruelle étroite et désolée, éclairée à l'un

de ses bouts par un unique bec de gaz. Des flaques d'une eau noirâtre miroitaient entre les pavés. Sur tout un côté de la ruelle courait le haut mur orbe d'un couvent. Mon compagnon me conduisit vers une grande bâtisse délabrée aux persiennes closes et frappa une série de coups à la porte. Il y eut un bruit de pas, puis le grincement de verrous que l'on tirait et la porte s'entrouvrit légèrement. Une main passa dans l'entrebâillement – une grande main crochue, la paume levée à la hauteur de notre nez, une main qui réclamait de l'argent.

Mon compagnon glissa son pied dans l'entrebâillement.

– Combien ? demanda-t-il.

– Mille francs, répondit une voix de femme. À régler tout de suite, si vous voulez entrer.

Je déposai mille francs dans la paume tendue et donnai à mon compagnon les cent qui me restaient. Il me souhaita une bonne nuit et s'en fut. J'entendis à l'intérieur une voix qui comptait les billets, puis une vieille femme décharnée, l'air d'un corbeau avec sa robe noire, pointa son nez au-dehors et me dévisagea d'un air soupçonneux avant de m'inviter à entrer. Dedans, on n'y voyait goutte. Je distinguai seulement la lueur d'un bec de gaz éclairant vaguement un pan de mur plâtré et laissant tout le reste dans l'ombre la plus profonde. Dans l'air flottait une odeur de rats et de poussière. Sans mot dire, la vieille femme alluma une bougie à la flamme du gaz, puis me précéda en boitillant dans un corridor dallé qui aboutissait à une série de marches de pierre.

– Voilà, dit-elle. Descendez jusqu'à la cave et faites ce que vous voudrez. Je ne verrai rien, je n'entendrai rien, je ne saurai rien. Vous êtes libre, comprenez-vous, totalement libre.

Ah, messieurs, ai-je besoin de vous décrire – car vous le connaissez forcément – ce frisson, moitié de peur, moitié de

bonheur, qui vous parcourt en de tels moments ? Je m'engageai à tâtons sur les marches. J'entendais le bruit de ma propre respiration et le raclement de mes semelles sur la pierre – hors cela, tout était silence. Au bas des marches, ma main rencontra le bouton d'un commutateur. Je le manœuvrai et un grand lustre portant douze tulipes rouges inonda la cave d'une lumière de sang. La cave ! Que dis-je ! Je n'étais pas dans une cave mais dans une chambre à coucher, une vaste chambre richement décorée, et rouge sang du haut en bas. Imaginez le tableau, messieurs et dames ! De la moquette rouge au plancher, du papier peint rouge sur les murs, du velours rouge sur les fauteuils – jusqu'au plafond qui était rouge ! Du rouge partout, flamboyant sous les yeux. Un rouge violent, oppressant, épais, comme si la lumière vous fût parvenue à travers des bocalux emplis de sang. Tout au fond se dressait un immense lit carré, garni de couvertures du même rouge que l'ensemble de la pièce. Et sur ce lit était étendue une fille vêtue d'une robe de velours rouge. À ma vue, elle eut un mouvement de recul apeuré et tenta de dissimuler ses genoux que révélait la robe trop courte.

Je m'étais immobilisé sur le seuil.

– Approche, ma poule, ordonnai-je.

Elle laissa échapper un gémissement d'effroi. D'un bond, je me retrouvai à côté du lit. Elle tenta de se dérober, mais je la saisis à la gorge – comme cela voyez-vous ? – et serrai. Elle se débattait, implorait ma pitié, mais je la tenais fermement, lui repoussant la tête en arrière pour la dévisager de tout mon haut. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait les traits grossiers, l'expression butée d'une enfant arriérée. Mais son visage disparaissait sous la poudre et le fard et dans ses yeux bleus d'idiote, étincelants sous la lumière rouge, se lisait cette expression ahurie et traquée que l'on rencontre d'ordinaire chez cette sorte

de femme. C'était à coup sûr une petite paysanne vendue par ses parents à quelque être sans scrupules.

Sans prononcer une parole, je l'arrachai du lit et la jetai à terre. Puis je m'abattis sur elle, tel un tigre ! Ah, le bonheur, l'incomparable joie contenue dans un pareil instant ! Voilà, messieurs et dames, l'expérience dont je voulais vous faire part. Voilà l'amour ! Voilà la vérité de l'amour, la seule chose au monde qui mérite quelque effort. La chose à côté de laquelle tous vos arts et vos idéaux, toutes vos philosophies et vos croyances, toutes vos belles paroles et tous vos grands airs sont aussi gris et ternes que de la cendre. Quand on a connu l'amour – la vérité de l'amour – qu'y a-t-il sur terre qui ne fasse désormais figure de pâle fantôme du plaisir ?

Je renouvelai mon assaut, encore et encore, avec une sauvagerie sans cesse redoublée. À chaque fois la fille tentait de m'échapper, implorant ma pitié.

— De la pitié ! m'écriai-je. Crois-tu que je sois venu ici pour faire preuve de pitié ? Crois-tu que j'aurais payé mille francs pour ça ?

Je vous le jure, messieurs et dames, sans ces maudites lois qui sont autant d'obstacles à la liberté, je l'aurais tuée à ce moment-là.

Ah, il fallait l'entendre crier sa souffrance, et avec quels cris d'agonie ! Mais il n'y avait personne pour l'entendre. Dans cette cave enfouie sous le pavé de Paris, nous étions aussi isolés du monde que si l'on nous avait enfermés au cœur d'une pyramide. Les larmes ravinaient ses joues, emportant la poudre qui coulait en longues traînées sales. Ah, moment ineffable ! Vous autres, messieurs et dames, qui n'avez jamais frissonné aux plus délicates sensations de l'amour, vous ne pouvez imaginer ce que représente une telle volupté. Et moi-même, à l'heure où ma jeunesse s'est

enfui – ah, la jeunesse ! – je vois bien que jamais plus la vie ne s’offrira à moi avec une telle splendeur. C’est fini, oui, fini à jamais. Ah, qui dira combien misérable, brève et trompeuse est la joie humaine ! Car que dure réellement, en réalité, le moment suprême de l’amour ? Un rien, un instant, une seconde peut-être. Une seconde d’extase – puis tout n’est que cendre, poussière, néant.

Ainsi donc, l’espace d’un instant, j’avais touché au bonheur suprême, savouré l’émotion la plus haute, la plus exquise qu’il soit donné à l’être humain de connaître. Et dans ce même moment, tout était terminé, et que me restait-il ? Toute ma passion, toute ma sauvage fureur s’étaient envolées comme pétales de rose. Je restais là, glacé et languissant, en proie aux vains regrets. Dans mon écoëurement, je parvenais même à ressentir comme une vague pitié pour cette fille qui gisait à terre, secouée de sanglots. N’est-il pas effroyable de penser que nous puissions céder à d’aussi mesquines émotions ? Sans même accorder un dernier regard à la fille, je gravis précipitamment les marches et me retrouvai à l’air libre. Il faisait noir, froid. Les rues étaient désertes et le pavé rendait sous mes talons un son sourd, désolé. Tout mon argent était parti en fumée, je n’avais même pas de quoi prendre un taxi. C’est à pied que je regagnai ma chambre glacée et solitaire.

Voilà, messieurs et dames, l’expérience dont j’avais promis de vous faire part. Voilà ce qu’est l’Amour. Et voilà ce que fut le plus heureux jour de ma vie. »

Curieux personnage, décidément, que ce Charlie – mais qui illustre bien la diversité de la faune du quartier.

III

J'habitais le quartier du Coq-d'Or depuis un an et demi environ. Un beau jour, en été, je m'aperçus qu'il me restait en tout et pour tout quatre cent cinquante francs, et rien d'autre à espérer, mis à part les trente-six francs hebdomadaires que je gagnais en donnant des leçons d'anglais. Jusqu'ici je ne m'étais jamais inquiété de l'avenir ; d'un seul coup, je compris qu'il me fallait faire quelque chose. Je résolus de me mettre en quête d'un emploi et pris la précaution – utile précaution, comme le montra la suite des événements – de prélever deux cents francs sur mon pécule pour payer un mois de loyer d'avance. Avec les deux cent cinquante francs restants et les leçons d'anglais, je pouvais vivre encore un mois, et d'ici là j'aurais sans doute trouvé du travail. J'envisageais de louer mes services à une agence de tourisme, comme guide ou peut-être interprète. Mais le sort en décida autrement.

Un jour, un jeune Italien se présenta à l'hôtel. Il se disait « compositeur ». Mais c'était un personnage assez ambigu, étant donné qu'il arborait des pattes de lapin, réservées en principe aux apaches et aux intellectuels, si bien qu'on ne savait pas trop dans quelle catégorie le ranger. Madame F..., qui lui trouvait mauvais air, lui demanda de verser une semaine d'avance. L'Italien paya et resta six nuits à l'hôtel. Mais il mit ce temps à profit pour se procurer les doubles de certaines clés et, juste avant de disparaître, cambriola une douzaine de chambres, dont la mienne. Par chance, il ne put emporter l'argent que j'avais en poche, mais fit main basse sur le reste. De sorte que je ne me retrouvai pas absolument sans le sou : il me restait en tout et pour tout

quarante-sept francs.

Néanmoins tous mes beaux projets tombaient à l'eau. Je devais à présent subsister avec six francs par jour – entreprise en soi assez ardue pour ne guère me laisser le temps de penser à autre chose. C'est à ce moment-là que je commençai à comprendre ce que signifie vraiment la pauvreté. Car six francs par jour, si ce n'est pas à proprement parler la misère, ce n'en est pas loin. Avec six francs par jour, on peut encore subsister à Paris, à condition de savoir s'y prendre. Mais l'affaire n'est pas de tout repos.

Curieuse sensation qu'un premier contact avec la « débîne ». C'est une chose à laquelle vous avez tellement pensé, que vous avez si souvent redoutée, une calamité dont vous avez toujours su qu'elle s'abattrait sur vous à un moment ou à un autre. Et quand vient ce moment, tout prend un tour si totalement et si prosaïquement différent. Vous vous imaginiez que ce serait très simple : c'est en fait extraordinairement compliqué. Vous vous imaginiez que ce serait terrible : ce n'est que sordide et fastidieux. C'est la *petitesse* inhérente à la pauvreté que vous commencez par découvrir. Les expédients auxquels elle vous réduit, les mesquineries alambiquées, les économies de bouts de chandelle.

C'est tout d'abord l'atmosphère de secret cachottier. Vous vous trouvez brutalement contraint de vivre avec six francs par jour. Mais vous ne voudriez pour rien au monde que cela se sache : il faut donner à votre entourage l'impression que rien n'a changé dans votre vie. Ce qui vous enferme d'emblée dans un labyrinthe de stratagèmes dérisoires, qui ne suffisent même pas à donner le change. Vous renoncez, pour commencer, à donner votre linge à blanchir. Croisant dans la rue la blanchisseuse, qui s'inquiète de ne plus vous voir, vous bredouillez une vague explication, avec ce résultat que la brave dame, persuadée que vous lui avez retiré votre clientèle pour la donner à un concurrent, vous en veut

désormais à mort. Le buraliste ne cesse de vous demander pourquoi vous fumez moins. Il y a des lettres auxquelles vous voudriez bien répondre, mais cela vous est impossible parce que les timbres sont devenus trop chers pour vous. Et puis il y a la question de la nourriture – de loin la plus épineuse. Chaque jour, aux heures des repas, vous faites ostensiblement mine de prendre la direction du restaurant, mais vous passez une heure dans les jardins du Luxembourg, à tourner en rond et à regarder les pigeons. Après quoi, vous ramenez votre pitance chez vous, dissimulée dans vos poches. Votre ordinaire se compose de pain et de margarine, ou de pain et de vin, mais là encore il vous faut tricher. Vous achetez du pain de seigle au lieu de pain de ménage parce que les pains de seigle, quoique plus chers, sont ronds et donc plus faciles à mettre dans une poche. Ce qui, chaque jour, vous fait dépenser un franc en pure perte. Parfois, pour ne pas perdre totalement la face, vous sacrifiez soixante centimes à une consommation dans un bar – soixante centimes de nourriture en moins. Votre linge se salit et vous vous trouvez à court de savon et de lames de rasoir. Votre coupe de cheveux aurait besoin d'être rafraîchie : vous essayez d'y remédier par vous-même, avec des résultats si catastrophiques qu'il vous faut en fin de compte recourir aux services d'un homme de l'art, et y laisser l'équivalent de deux ou trois repas. Vous mentez à longueur de journée, et ces mensonges vous coûtent cher.

Vous découvrez à quel point, avec six francs par jour la vie devient précaire. De menus désastres surviennent, qui vous obligent à vous priver de nourriture. Vous avez dépensé vos quatre-vingts derniers centimes pour acheter un demi-litre de lait, que vous faites réchauffer sur la lampe à alcool. Au moment où ça bout, une punaise vient se promener sur votre avant-bras.

Vous tentez de la chasser d'une chiquenaude, et plouf, la bestiole tombe en plein dans la casserole de lait ! Il ne vous reste plus qu'à tout jeter et à vous serrer la ceinture.

Vous allez à la boulangerie acheter une livre de pain et vous attendez, tandis que la boulangère sert un autre client qui en a, lui aussi, demandé une livre. Elle n'est pas très adroite et en coupe un peu plus. « Pardon, monsieur, dit-elle au client, il y en a pour deux sous de plus, j'espère que cela ne vous fait rien ? » La livre de pain vaut un franc, et vous avez tout juste un franc sur vous. À l'idée qu'on puisse, à vous aussi, demander de payer deux sous de plus, et qu'il vous faille avouer que non, vous ne pouvez pas, vous êtes saisi de sueurs froides et quittez précipitamment la boutique. Des heures entières se passent avant que vous n'ayez rassemblé assez de courage pour pénétrer de nouveau dans une boulangerie.

Vous allez à présent chez l'épicier, prêt à sacrifier un franc pour un kilo de pommes de terre. Mais dans la monnaie que vous avez préparée se trouve une pièce belge, que le commerçant refuse. Vous quittez piteusement la boutique, sachant que vous n'oserez jamais y remettre les pieds.

Vos pas vous ont porté dans un quartier respectable et vous apercevez, s'avancant dans votre direction, un ami ne partageant pas vos soucis d'argent. Pour l'éviter, vous vous réfugiez dans le premier café venu. Là, comme il faut bien consommer, vous dépensez vos cinquante derniers centimes pour un verre de café noir dans lequel surnage une mouche morte. On pourrait citer des centaines de catastrophes de ce type ; elles forment le lot quotidien de la vie quand on se trouve dans la débîne.

Vous découvrez ce que c'est que d'avoir faim. L'estomac lesté de pain et de margarine, vous allez vous promener dans la rue et lorgner les devantures. Partout vous apercevez des étalages débordant de victuailles qui vous sont autant d'insultes : des

cochons entiers, des paniers pleins de miches juste sorties du four, des mottes de beurre jaune, des chapelets de saucisses, des montagnes de pommes de terre, d'énormes meules de gruyère. Devant une telle abondance, l'envie vous prend de pleurer à chaudes larmes sur votre sort. Vous songez à attraper un pain et à partir en courant, en dévorant ce pain sans cesser de courir, pour le finir avant qu'on ne vous rattrape. Mais vous renoncez à cette idée, par simple frousse.

Vous découvrez l'ennui, compagnon obligé de la pauvreté – ces moments où, n'ayant rien à faire, vous vous sentez incapable de vous intéresser à autre chose qu'à votre estomac qui crie famine. Vous passez la moitié de la journée allongé sur votre lit, dans l'état d'esprit du *jeune squelette* de Baudelaire. Seule la nourriture pourrait vous arracher à votre torpeur. Vous vous apercevez qu'un homme qui a passé ne serait-ce qu'une semaine au régime du pain et de la margarine n'est plus un homme mais uniquement un ventre, avec autour quelques organes annexes.

On pourrait encore épiloguer longuement sur ce sujet, mais tout y est à l'avenant : voilà ce qu'est la vie avec six francs par jour. Une vie que connaissent à Paris des milliers de personnes – artistes et étudiants luttant pied à pied pour leur survie, prostituées ayant passé l'âge de la prime jeunesse, chômeurs et sans-travail de toutes catégories. C'est, pour ainsi dire, l'antichambre de la misère.

Je vécus pendant environ trois semaines de cette façon. Les quarante-sept francs qui me restaient s'épuisèrent très vite et je dus me débrouiller de mon mieux avec les trente-six francs hebdomadaires de mes leçons d'anglais. N'ayant pas appris à compter, je dépensais à tort et à travers et il m'est plus d'une fois arrivé de rester tout un jour sans manger. Quand cela se

produisait, je vendais quelques effets personnels, que je sortais discrètement de l'hôtel, enveloppés dans des petits paquets, et que je portais à un fripier de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. L'homme était un Juif aux cheveux roux, un homme extraordinairement désagréable, qui entraît parfois dans de violentes colères à la seule vue d'un client, comme si celui-ci l'insultait en pénétrant dans son échoppe. « Merde ! s'écriait-il. Encore vous ? Vous me prenez pour qui ? Pour le fourneau économique ? » Et il offrait des prix dérisoires. Pour un chapeau que j'avais payé vingt-cinq shillings et à peine porté, il m'accorda cinq francs. Pour une bonne paire de chaussures, cinq francs encore. Pour des chemises, un franc la pièce. Il préférait échanger qu'acheter et avait mis au point un truc qui consistait à vous fourrer entre les mains un quelconque article sans valeur et à faire ensuite comme si vous aviez accepté l'objet en paiement. Je l'ai vu un jour prendre un très bon pardessus à une vieille femme, lui coller dans la main deux boules de billard et la pousser vivement vers la porte sans lui laisser le temps de protester. C'eût été un véritable plaisir que d'aplatir le nez de ce Juif – pour quelqu'un, en tout cas, qui se fût trouvé en situation de le faire.

Ces trois semaines furent pénibles et sordides, mais le pire était encore devant moi, car le moment approchait où il me faudrait à nouveau payer l'hôtel. Pourtant, j'étais loin d'être aussi malheureux que je l'aurais cru. Car, lorsque vous vous trouvez au seuil de la misère, vous faites une découverte qui éclipse presque toutes les autres. Vous avez découvert l'ennui, les petites complications mesquines, les affres de la faim, mais vous avez en même temps fait cette découverte capitale : savoir que la misère a la vertu de rejeter le futur dans le néant. On peut même soutenir, jusqu'à un certain point, que moins on a d'argent, moins on se tracasse pour cela. Quand il vous reste cent francs en poche, vous

imaginez les pires ennuis. Si vous avez trois francs, cela ne vous fait ni chaud ni froid. Car avec trois francs, vous avez de quoi manger jusqu'au lendemain : vous ne voyez pas plus loin. Vous êtes ennuyé, mais vous n'avez aucune peur. Vous vous dites vaguement : « Dans un jour ou deux je n'aurai plus rien à me mettre sous la dent – embêtant ça. » Puis vous pensez à autre chose. Le régime du pain sec et de la margarine secrète, en un sens, son propre analgésique.

Il est un autre sentiment qui aide grandement à supporter la misère. Tous ceux qui sont passés par là doivent sans doute l'avoir connu. C'est un sentiment de soulagement, presque de volupté, à l'idée qu'on a enfin touché le fond. Vous avez maintes et maintes fois pensé à ce que vous feriez en pareil cas : eh bien ça y est, vous y êtes, en pleine mouscaille – et vous n'en mourez pas. Cette simple constatation vous ôte un grand poids de la poitrine.

IV

Un jour, mes leçons d'anglais prirent brutalement fin. Il commençait à faire très chaud et un de mes élèves, ne se sentant plus le courage de continuer à travailler, me donna purement et simplement congé. L'autre disparut sans laisser d'adresse, en me devant douze francs. Il me restait trente centimes tout juste, et plus un brin de tabac. Un jour et demi durant, je n'eus rien à manger ou à fumer. Enfin, n'y tenant plus, j'entassai dans une valise les vêtements encore en ma possession et décidai de porter le tout au mont-de-piété. Par ce geste, je renonçais à simuler plus longtemps l'apparence de la prospérité, car je ne pouvais sortir mes effets personnels de l'hôtel sans l'autorisation de Madame F... Je me souviens toutefois de sa surprise quand je m'acquittai de cette formalité : dans le quartier, il y avait belle lurette qu'on ne pensait même plus à s'indigner quand un locataire déménageait à la cloche de bois.

C'était la première fois que je mettais les pieds chez *ma tante*. On passait sous un majestueux portique de pierre, portant comme il se doit l'inscription *Liberté, Égalité, Fraternité* (les Français placent ces trois mots un peu partout, jusques et y compris à l'entrée des postes de police), pour accéder à une grande pièce aux murs nus évoquant un peu une salle de classe, avec son comptoir au bout et ses bancs alignés. Il y avait là quarante à cinquante personnes qui attendaient déjà. On présentait son gage à un employé installé derrière le comptoir, puis on allait s'asseoir. Une fois son estimation achevée, l'employé lançait à la cantonade : « Numéro tant, acceptez-vous cinquante francs ? » Parfois la somme ne dépassait pas quinze francs, voire dix ou même cinq –

quoi qu'il en soit, toute la salle était informée. Au moment où j'entrai, l'employé lança d'un ton comminatoire : « Numéro 83 – ici ! » – accompagnant son injonction d'un petit sifflement et d'un signe de la main, comme s'il s'adressait à un chien. Le numéro 83 s'approcha du comptoir. C'était un vieil homme barbu, avec un pardessus boutonné jusqu'au cou et des bas de pantalon effrangés. Sans mot dire, l'employé fit passer le paquet par-dessus le comptoir – manifestement, cela n'avait aucune valeur. Le paquet tomba à terre et s'ouvrit, révélant son contenu : quatre caleçons de laine. Dans la salle, ce fut l'hilarité. Le pauvre numéro 83 ramassa ses hardes et sortit en traînant le pas, marmonnant quelque chose dans sa barbe.

La valise et les vêtements que je voulais engager avaient coûté au total plus de vingt livres et se trouvaient en très bon état. Je pensais qu'on pouvait raisonnablement les estimer à dix livres, et le quart de cette somme (c'est généralement ce qu'on obtient chez un prêteur sur gages) correspondait à quelque chose comme deux cent cinquante à trois cents francs. J'attendis donc mon tour sans trop d'inquiétude, tablant sur deux cents francs au pis aller.

Enfin l'employé finit par appeler mon numéro :

« Numéro 97 !

– Oui, dis-je en me levant.

– Soixante-dix francs ? »

Soixante-dix francs pour des vêtements valant au moins dix livres ! Mais toute discussion était inutile. Avant moi, quelqu'un avait essayé de discuter le prix qu'on lui proposait : l'employé avait aussitôt refusé le gage. Je pris l'argent et la reconnaissance qu'on me donna et sortit. À présent, je n'avais plus que les vêtements que je portais sur moi : un veston troué au coude et un pardessus dont je ne pouvais espérer tirer beaucoup d'argent – plus une chemise de rechange. Par la suite, j'appris (mais un peu

tard) qu'il valait mieux se présenter l'après-midi dans un mont-de-piété. Les employés sont Français, et donc, comme la plupart de leurs compatriotes, assez mal limés tant qu'ils n'ont pas eu leur déjeuner.

Quand je retrouvai mon hôtel, Madame F... était occupée à balayer le sol du bistrot. Elle gravit les quelques marches pour venir à ma rencontre. Son regard disait assez qu'elle n'était pas très rassurée quant à ma solvabilité.

« Eh bien, me dit-elle, qu'est-ce que vous avez tiré de vos habits ? Pas grand-chose, hein ?

— Deux cents francs, répondis-je vivement.

— Tiens, fit-elle d'un air étonné. C'est vraiment pas vilain. Il faut croire que les tailleurs anglais ne se mouchent pas du pied ! »

Mon mensonge m'épargna bien des tracas. Et curieusement, il se métamorphosa bientôt en vérité. À quelques jours de là, je reçus exactement deux cents francs en paiement d'un article que j'avais donné à un journal et, bien qu'il m'en coûtât, j'utilisai la totalité de cette somme pour régler le prix de ma location, rubis sur l'ongle. Ainsi, même si au cours des semaines suivantes il m'arriva plus d'une fois d'être au bord de la famine, j'eus toujours un toit sur la tête.

À présent, il me fallait absolument trouver du travail. Je me souvins d'un ami que j'avais, un garçon d'hôtel russe du nom de Boris, qui pouvait peut-être me venir en aide. J'avais fait sa connaissance dans la salle commune d'un hôpital où il était en traitement pour une arthrite de la jambe gauche. Il m'avait dit de venir le trouver si jamais je me trouvais en difficulté.

Je dois dire quelques mots de Boris, car ce curieux personnage fut longtemps pour moi un ami très sûr. C'était un grand gaillard d'environ trente-cinq ans, à l'allure encore martiale. Il avait jadis

porté beau, mais les séjours prolongés au lit nécessités par son état l'avaient fait énormément grossir. Comme beaucoup de réfugiés russes, il avait connu une vie assez mouvementée. Ses parents, tués lors de la révolution, avaient eu de la fortune et Boris avait servi pendant la guerre dans le 2^e régiment de tirailleurs sibériens, qui était, d'après lui, la meilleure unité de l'armée russe. Après la guerre, il avait commencé par travailler dans une fabrique de brosses, puis il avait été porteur aux Halles, plongeur dans un restaurant et avait fini par décrocher une place de garçon d'hôtel. Quand sa maladie s'était déclarée, il travaillait à l'hôtel Scribe et se faisait une centaine de francs par jour en pourboires. Son ambition était d'être promu maître d'hôtel, pour pouvoir mettre cinquante mille francs de côté afin d'ouvrir un petit restaurant chic sur la rive droite.

Boris parlait toujours de la guerre comme de la période la plus heureuse de sa vie. Il avait lu une quantité incalculable de traités sur la stratégie et l'histoire militaire et pouvait vous exposer dans le détail les théories de Napoléon, Koutouzov, Clausewitz, Moltke ou Foch. Tout ce qui avait trait au métier des armes le passionnait. Son café de prédilection était la Closerie des Lilas, à Montparnasse – pour la seule raison que la statue du maréchal Ney se dresse devant. Par la suite, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de nous rendre ensemble rue du Commerce. Si nous prenions le métro, Boris descendait systématiquement à Cambronne plutôt que de poursuivre jusqu'à la station Commerce, pourtant plus proche de notre destination. Boris avait un faible pour le général Cambronne qui, à Waterloo, sommé de se rendre, répondit par un simple « Merde ! »

Les seules choses que la révolution n'avait pas prises à Boris, c'étaient ses décorations et quelques photographies de son ancien régiment. Il les avait conservées alors même que tout ce qu'il

possédait prenait le chemin du mont-de-piété. Il ne se passait pratiquement pas de jour sans qu'il étale ses photographies sur son lit, pour les commenter à mon intention :

« Voilà, mon ami. Là, c'est moi à la tête de ma compagnie. De beaux hommes, et solides, hein ? Rien à voir avec ces avortons de Français. Capitaine à vingt ans – pas mal, hein ? Oui, j'étais capitaine au 2^e tirailleurs sibériens, et mon père était colonel...

Ah, mais mon ami, la vie chemine par monts et par vaux. Capitaine dans l'armée russe, et puis – blouf ! la révolution. Plus un sou. En 1916, j'étais descendu une semaine à l'hôtel Édouard VII. En 1920, au même endroit, je quémandais une place de veilleur de nuit. J'ai été veilleur de nuit, caviste, cireur de parquets, plongeur, portefaix, préposé aux toilettes. J'ai distribué des pourboires et j'en ai reçus. Ah, mon ami, je peux dire que j'ai connu la grande vie. Sans vouloir me vanter, l'autre jour j'essayais de calculer le nombre de maîtresses que j'avais eues, et j'en ai trouvé plus de deux cents. Oui, deux cents, au moins... Enfin ça reviendra. La victoire revient toujours, en définitive, à celui qui sait tenir... Courage ! »

Boris était un être étrange, pourvu d'une nature assez difficile à cerner. Il évoquait avec délectation le bon temps de l'armée, mais il avait été garçon d'hôtel assez longtemps pour acquérir la mentalité du garçon. Bien que n'ayant jamais possédé plus de quelques milliers de francs, il croyait dur comme fer qu'il parviendrait un jour à ouvrir un restaurant à lui et à faire fortune. J'ai découvert par la suite que c'était là le rêve secret de tous les garçons ; c'est ce qui les réconcilie avec leur condition. Boris avait des tas de choses intéressantes à dire sur la vie d'hôtel.

« Dans ce métier, disait-il, c'est comme au jeu. On peut mourir dans la misère, on peut aussi bien faire fortune en un an. On ne

perçoit pas de salaire, uniquement des pourboires – dix pour cent sur la note et une commission des marchands de vin sur les bouchons de champagne. Le barman de chez Maxim's, par exemple, se fait cinq cents francs par jour. Et davantage en saison... Je suis moi-même arrivé à me faire jusqu'à deux cents francs par jour. C'était dans un hôtel de Biarritz, pendant la saison. Là-bas, tout le personnel, du directeur au dernier plongeur, travaillait vingt et une heures par jour. Vingt et une heures de travail et deux heures et demie de sommeil, tout un mois durant ! Mais le jeu en valait la chandelle, avec deux cents francs par jour à la clé !

On ne sait jamais quand la chance va vous sourire. Un jour – je travaillais alors à l'hôtel Royal – un client américain m'appela avant le dîner pour commander vingt-quatre cocktails-brandys. Je les lui apportai tous ensemble sur un plateau – vingt-quatre verres d'un coup.

– À présent garçon, me dit mon client (il était ivre), je vais en boire douze et vous boirez les douze autres. Et après, si vous arrivez à marcher jusqu'à la porte, vous aurez cent francs. Je marchai jusqu'à la porte et j'eus mes cent francs. Et la même comédie se répéta chaque soir, six jours durant : douze cocktails-brandys et cent francs à la clé. Quelques mois plus tard, j'appris qu'il avait été extradé à la demande du gouvernement américain pour une affaire de détournement de fonds. Ces Américains, c'est vraiment quelque chose, non ? »

J'aimais bien la compagnie de Boris et nous passions ensemble de bons moments à jouer aux échecs en parlant de la guerre et de la vie d'hôtel. Il ne cessait de me relancer pour que j'imites son exemple : « C'est une vie qui te conviendrait tout à fait. Cent francs par jour et une gentille maîtresse, ce n'est pas vilain. Mais toi, tu veux écrire, me dis-tu. Foutaises et balivernes ! Crois-moi,

la seule manière de s'enrichir avec les livres, c'est d'épouser la fille d'un éditeur. Mais tu ferais un très bon garçon d'hôtel à condition de raser cette moustache. Tu es grand, tu parles anglais : exactement ce qu'il faut pour réussir dans le métier. Attends que j'arrive à plier cette maudite jambe, mon ami. Et alors, si tu cherches un jour du travail, viens me trouver. »

Sans argent pour payer mon loyer et avec un estomac qui commençait à crier famine, je me souvins des paroles de Boris et décidai d'aller le voir sans plus tarder. Je ne me faisais guère d'illusions sur mes chances d'obtenir une place de garçon, mais j'étais au moins capable de laver la vaisselle et j'espérais qu'il saurait me trouver un travail aux cuisines : d'après lui, en été, on trouvait très facilement à se faire embaucher à la plonge. Je me sentis tout revigoré à l'idée d'avoir un ami influent sur qui compter.

V

Un peu auparavant, Boris m'avait communiqué son adresse, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. Tout ce qu'il me disait dans sa lettre, c'est que « les affaires ne marchaient pas trop mal » : j'en avais déduit qu'il avait retrouvé sa place à l'hôtel Scribe et ses cent francs de pourboires quotidiens. Gonflé d'espoir, je me traitai mentalement d'imbécile pour ne pas avoir eu plus tôt l'idée de recourir à Boris. Je me voyais déjà dans un coquet restaurant, entouré de joyeux cuisiniers chantant des chansons d'amour tout en cassant des œufs dans une poêle – et surtout, cinq véritables repas par jour. Anticipant sur le pactole qui m'attendait, j'allai même jusqu'à investir deux francs cinquante dans l'achat d'un paquet de Gauloises bleues.

De bon matin, je pris donc le chemin de la rue du Marché-des-Blancs-Manteaux. J'eus un mouvement de recul en découvrant une ruelle lépreuse, aussi sordide que celle où j'habitais. L'hôtel de Boris était le plus crasseux de toute la rue. L'entrée mal éclairée laissait sourdre une odeur acre, écœurante, mélange d'eau grasse et de potage synthétique – du bouillon Zip à vingt-cinq centimes la tablette. Une soudaine inquiétude m'envahit. Pour avaler du bouillon Zip, il faut être à deux doigts de mourir de faim, ou peu s'en faut. Pouvait-on réellement vivre dans un tel taudis en gagnant cent francs par jour ? Le patron assis derrière son bureau, l'air morose, me dit que le Russe était dans sa chambre, sous les toits. Je gravis six étages d'un escalier étroit et tortueux, assailli par une odeur de bouillon Zip de plus en plus agressive. Arrivé devant la porte de Boris, je frappai. N'entendant pas de réponse, je tournai la poignée et entrai.

La « chambre » était en fait une mansarde de trois mètres sur trois éclairée par un simple vasistas. Le mobilier se réduisait à un étroit lit de fer, une chaise et une table de toilette bancale. Au-dessus du lit, une patiente procession de punaises décrivait un long trajet en S sur le mur. Boris, dormait, tout nu, couvert d'un drap crasseux épousant le contour d'une impressionnante bedaine. Son torse était constellé de morsures d'insectes. Au moment où je pénétrai dans la pièce, il s'éveilla, se frotta les yeux et gémit doucement.

« Oh, nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Oh, nom de Dieu, mes reins ! Fichtre... Ah, j'ai les reins brisés c'est sûr...

— Qu'est-ce que tu as ? m'écriai-je.

— Les reins brisés, voilà tout. J'ai passé la nuit sur le plancher. Oh, nom de Dieu, si tu savais ce que ça fait mal !

— Mon cher Boris... Es-tu malade ?

— Pas malade, affamé. Oui, je vais crever, crever de faim si ça continue. En plus de dormir par terre toutes les nuits, ça fait des semaines que je vis avec deux francs par jour. C'est effroyable. Tu me trouves en un bien mauvais moment, mon ami ! »

Il me parut superflu de lui demander s'il avait toujours sa place à l'hôtel Scribe. Je redescendis les marches quatre à quatre et allai acheter un pain. Dès que je fus de retour, Boris se jeta dessus et en dévora la moitié. Puis, se sentant un peu mieux, il s'assit dans son lit et me fit le récit de ses malheurs. En sortant de l'hôpital, il n'avait pas trouvé de travail, à cause de sa jambe qui continuait à faire des siennes. Il avait épuisé son argent, mis au clou tout ce qu'il possédait et était resté plusieurs jours durant sans manger. Il avait dormi une semaine sous le pont d'Austerlitz, entre des barricades de vin vides. Depuis quinze jours il partageait cette chambre avec un Juif qui travaillait comme mécanicien. Au terme

d'explications passablement embrouillées, je compris que le Juif devait trois cents francs à Boris et qu'il le remboursait en le laissant dormir par terre la nuit et en lui allouant deux francs par jour pour sa nourriture. Deux francs, c'était de quoi acheter un bol de café et trois petits pains. Le Juif partait au travail à sept heures du matin et Boris pouvait alors quitter sa place de la nuit (juste au-dessous du vasistas, qui laissait passer la pluie) et prendre possession du lit. Ce n'était pas non plus l'endroit rêvé pour trouver le sommeil, à cause des punaises, mais au moins pouvait-il reposer son dos.

J'avais été assez ébranlé en retrouvant Boris et en découvrant qu'il était encore plus mal loti que moi. Je lui expliquai qu'il ne me restait qu'une soixantaine de francs et que je devais absolument trouver du travail au plus tôt. Boris avait entre-temps fini le pain, et c'est tout ragaillard qu'il s'exclama :

« Mais bon sang, qu'est-ce qui te tracasse dans tout ça ? Soixante francs, c'est la fortune ! Passe-moi s'il te plaît cette chaussure, mon ami, que j'écrabouille quelques-unes de ces bestioles si j'en vois passer à ma portée.

— Crois-tu vraiment que j'ai des chances de trouver du travail ?

— Des chances ? Toutes les chances. Simple comme bonjour. En fait, j'ai déjà quelque chose en vue. Il y a un nouveau restaurant russe qui va ouvrir dans quelques jours rue du Commerce, et c'est une chose entendue que j'y travaillerai comme maître d'hôtel. Rien de plus facile que de t'avoir une place aux cuisines. Cinq cents francs par mois et nourri, plus des pourboires, avec un peu de veine.

— Mais d'ici là ? Il va bientôt falloir que je paie mon hôtel.

— Oh, on trouvera bien quelque chose. J'ai encore quelques cartes en réserve dans la manche. Il y a par exemple des gens qui

me doivent de l'argent – des tas de gens à Paris. Un ou l'autre finira bien par casquer. Et pense à toutes les femmes que j'ai eues pour maîtresses ! Une femme n'oublie pas ce genre de choses, tu sais. Il suffirait que je demande pour qu'elles me dépannent. D'un autre côté, le Juif m'a dit qu'il comptait barboter quelques magnétos dans le garage où il travaille et il nous donnera cinq francs par jour pour les nettoyer avant de les revendre. Rien qu'avec ça, on peut tenir. Ne te fais pas de souci, mon ami : l'argent, c'est ce qu'il y a de plus facile à se procurer.

– Bon, alors sortons d'ici et tâchons de trouver du travail.

– Rien ne presse, mon ami. Ne t'inquiète pas, nous ne mourrons pas de faim. Ce sont les fortunes de la guerre. J'ai traversé de bien plus sales passes. L'essentiel est de tenir bon et de ne pas se décourager. Pense à la maxime de Foch : “Attaquez ! Attaquez ! Attaquez !” »

Il était midi quand Boris se décida à se lever. Sa garde-robe se réduisait désormais à un complet, une chemise, un faux col et une cravate, une paire de chaussures éculées et une paire de chaussettes toutes trouées – plus un pardessus destiné à ne prendre le chemin du mont-de-piété qu'à la toute dernière extrémité. Boris possédait encore une valise, un misérable bagage en carton bouilli valant au plus une vingtaine de francs. Mais ce qui faisait sa valeur, c'est que le patron de l'hôtel la croyait bourrée de vêtements – sans quoi il aurait déjà flanqué Boris à la porte. En réalité, la valise abritait des médailles, des photographies, divers menus objets et d'épaisses liasses de lettres d'amour. Malgré tout, Boris parvenait à conserver une apparence assez soignée. Il se rasa sans savon, avec une lame qui avait bien fait deux mois d'usage, noua sa cravate de manière à masquer les trous et tapissa soigneusement l'intérieur de ses chaussures avec du papier

journal. Enfin, une fois habillé, il prit un encrier et se noircit les chevilles aux endroits où la peau apparaissait derrière les trous des chaussettes. Au terme de tout ce travail, on n'aurait jamais cru avoir devant soi un homme qui, il y a seulement quelques semaines, dormait sous les ponts de la Seine.

Nous nous rendîmes dans un petit café non loin de la rue de Rivoli, rendez-vous bien connu des gérants et employés d'hôtel. Au fond s'ouvrait une arrière-salle mal éclairée, sorte d'antre obscur où l'on rencontrait un échantillonnage complet de la gent hôtelière : des garçons jeunes et fringants, d'autres beaucoup moins fringants et ne mangeant visiblement pas tous les jours à leur faim, des cuisiniers gras et roses, des plongeurs à la mine grasseuse, des femmes de ménage décaties. Chacun avait devant soi un verre de café noir auquel il se gardait bien de toucher. Car l'endroit était en fait un bureau d'embauche et l'argent des consommations représentait la commission du patron. De temps en temps, un homme corpulent entra, l'air important, glissait quelques mots au barman et celui-ci faisait signe à l'une des personnes qui patientaient dans l'arrière-salle. Mais ni Boris ni moi ne fûmes appelés de sorte que nous partîmes au bout de deux heures de vaine attente, l'usage interdisant de rester plus longtemps attablé devant sa consommation. Nous apprîmes par la suite, mais trop tard, que tout le truc consistait à glisser la pièce au barman : celui qui avait vingt francs à dépenser à cet effet était pratiquement assuré d'obtenir une place.

De là, nous prîmes le chemin de l'hôtel Scribe et restâmes une heure à battre la semelle sur le trottoir, dans l'espoir que le gérant se montrerait. Mais notre attente fut encore déçue et nous nous traînâmes jusqu'à la rue du Commerce, pour nous entendre dire que le restaurant était fermé (on était en train de refaire les décorations) et que le patron n'était pas là. Nous avons parcouru

quatorze kilomètres à travers les rues de Paris et nous nous trouvions dans un tel état d'épuisement que nous dûmes sacrifier un franc cinquante pour rentrer chez moi par le métro. Avec sa jambe malade, Boris avait énormément de difficulté à marcher, et son optimisme n'avait cessé de baisser à mesure que la journée s'avavançait. En sortant du métro, place d'Italie, il était littéralement effondré. Il commença à m'expliquer que ce n'était pas la peine de continuer à chercher du travail, que seul le crime payait.

« Mieux vaut voler que crever de faim, mon ami. J'y ai bien souvent pensé. Un gros Américain aux poches bourrées de billets, un coin sombre du côté de Montparnasse, un pavé dans une chaussette et boum sur la tête ! Plus qu'à lui faire les poches et déguerpier. C'est faisable, hein ? T'inquiète pas, je me débattrerai pas : souviens-toi que j'ai été soldat. »

Il finit toutefois par renoncer à ce projet, étant donné que nous étions tous deux étrangers et faciles à repérer.

Avant de retrouver ma chambre, je dépensai encore un franc cinquante en pain et chocolat. Boris engloutit sa part et aussitôt reprit, comme par magie, du poil de la bête. La nourriture semblait agir sur son organisme avec la rapidité d'un cocktail. Il s'arma d'un crayon et entreprit de dresser la liste des gens susceptibles de nous procurer du travail. À l'en croire, ils se comptaient par dizaines.

« Demain, nous serons tirés d'affaire, mon ami. Je le sens, il y a quelque chose en moi qui me le dit. La chance finit toujours par tourner. En outre, nous avons tous les deux quelque chose dans la tête, et un homme qui a quelque chose dans la tête ne meurt jamais de faim. La cervelle, tout est là ! Avec de la cervelle, on transforme n'importe quoi en espèces sonnantes. J'ai eu un ami, un Polonais, qui pour ça était un véritable génie. Devine un peu

comment il s’y prenait ? Je vais te dire. Il achetait une bague en or et la mettait en gage pour quinze francs. Ensuite – tu sais comment ces sagouins expédient leur travail – là où le commis avait écrit “en or”, il ajoutait “et diamants”, et transformait les quinze francs en quinze mille francs. Astucieux, hein ? Après, il trouvait toujours à emprunter mille francs sur la foi de sa reconnaissance. Voilà ce que j’appelle avoir de la cervelle... »

Durant tout le reste de la soirée Boris se montra plein d’optimisme et ne cessa de me parler du bon temps que nous nous donnerions une fois engagés comme garçons d’hôtel à Nice ou à Biarritz, nous prélassant dans de belles chambres et disposant d’assez d’argent pour nous payer des maîtresses. Comme il était trop fatigué pour refaire à pied les trois kilomètres qui le séparaient de son hôtel, il passa la nuit dans ma chambre, allongé sur le plancher, avec ses souliers roulés dans son veston en guise d’oreiller.

VI

La journée suivante se solda par un nouveau fiasco pour ce qui est de trouver du travail, et trois semaines devaient encore s'écouler avant que la chance ne se décide à tourner. Grâce à mes deux cents francs, j'étais libéré de la hantise du loyer, mais quant au reste, les choses allaient aussi mal que possible. Jour après jour nous arpentions les trottoirs de Paris, affamés et moroses, nous traînant à trois kilomètres à l'heure au milieu des passants, sans jamais rien trouver. Nous passions des heures à faire le pied de grue devant les entrées de service des hôtels et quand le gérant paraissait, nous l'abordions, humblement, la casquette à la main, pour nous heurter sempiternellement à la même réponse : on ne voulait pas d'un éclopé, ni d'un homme sans expérience du métier. Un jour, nous fûmes à deux doigts de réussir. Face au gérant, Boris se tenait très droit, sans prendre appui sur sa canne, de manière à ce que rien ne puisse trahir son handicap. « Oui, fit le gérant, on aurait besoin de deux aides-cavistes... Vous ferez peut-être l'affaire. » Mais au premier mouvement que fit Boris, tous nos espoirs tombèrent à l'eau. « Ah, vous boitez... Malheureusement, je suis au regret... »

Nous nous fîmes inscrire dans des bureaux de placement, répondîmes à des annonces, mais, contraints comme nous l'étions de nous déplacer à pied, nous trouvions régulièrement la place prise « il y a tout juste une demi-heure ». Une fois, nous faillîmes bien nous faire embaucher pour nettoyer des wagons de marchandises, mais à la dernière minute on nous préféra des Français. Une autre fois, nous répondîmes à une annonce passée par un cirque qui demandait des garçons de piste. Il s'agissait de

charrier des bancs, de changer la litière des chevaux et, pendant la représentation, de rester debout, un pied sur un tonneau et l'autre sur un deuxième tonneau pour laisser un lion bondir entre vos jambes. Quand nous arrivâmes sur les lieux, avec une bonne heure d'avance sur le moment indiqué, il y avait déjà une cinquantaine de candidats qui attendaient leur tour. Les lions, apparemment, font toujours recette.

Un jour, une agence à laquelle je m'étais adressé plusieurs mois auparavant m'expédia un « petit bleu » pour m'informer qu'un gentleman italien désirait prendre des leçons d'anglais. Le texte disait : Passez immédiatement » et promettait une rémunération de vingt francs par heure. Boris et moi fûmes littéralement catastrophés. Une occasion mirifique se présentait, et je ne pouvais pas la saisir car il était hors de question de me présenter à l'agence avec mon veston troué au coude. Puis il nous vint à l'esprit que je pouvais mettre celui de Boris : il n'était pas assorti au pantalon, mais ce dernier était coupé dans une étoffe grise qui pouvait à la rigueur passer pour de la flanelle. Le veston était toutefois beaucoup trop grand pour moi, au point que je devais le porter déboutonné, en gardant une main dans la poche. Je ne perdis pas une minute de plus et dépensai soixante-quinze centimes d'autobus pour me rendre à l'agence. Une fois là, on m'apprit que l'Italien s'était ravisé et avait quitté Paris.

Un autre jour, Boris me suggéra d'aller aux Halles et d'essayer de me faire embaucher comme porteur. J'arrivai sur le carreau à quatre heures et demie du matin, alors que l'on commençait à s'affairer de toutes parts. Avisant un petit homme bedonnant, coiffé d'un chapeau melon, qui donnait des instructions à une équipe de porteurs, je m'approchai et lui demandai s'il avait du travail pour moi. Avant de prononcer le moindre mot, il me prit la main droite et en palpa la paume.

« Tu es costaud, hein ? me dit-il.

— Très, répondis-je en mentant effrontément.

— Bien. Va donc soulever ce panier, pour voir. »

C'était un énorme panier d'osier rempli de pommes de terre. Je le saisis à plein bras et m'aperçus que, sans même parler de le soulever, j'étais incapable de le faire bouger d'un pouce. L'homme au chapeau melon, qui me regardait faire, haussa les épaules et tourna les talons. Je partis sans insister. Après avoir fait quelques pas, je me retournai et vit *quatre* hommes en train de soulever le panier pour le charger sur un camion. Il devait bien accuser cent cinquante kilos sur la balance. L'homme au melon avait tout de suite compris que je n'étais pas fait pour ce métier, et saisi ce prétexte pour m'envoyer paître.

Parfois, dans ses moments d'optimisme, Boris achetait un timbre à cinquante centimes et écrivait à une de ses anciennes maîtresses pour lui demander de l'argent. Une seule d'entre elles répondit. Une femme qui, en plus d'avoir été la maîtresse de Boris, lui devait deux cents francs. Quand Boris aperçut la lettre et reconnut l'écriture sur l'enveloppe, il ne se tint plus de joie. Nous la primes et filâmes nous réfugier dans sa chambre pour la lire, comme deux enfants qui viennent de chiper un sac de bonbons. Boris lut la lettre, puis me la tendit sans mot dire. Le texte en était le suivant :

« Mon petit loup adoré,

Tu ne peux savoir avec quelle joie j'ai ouvert ta délicieuse lettre, qui m'a rappelé le temps béni de notre amour et a ranimé sur mes lèvres la saveur de tes baisers passionnés. De tels souvenirs sont de ceux que l'on garde éternellement dans son cœur, comme le parfum d'une fleur depuis longtemps fanée.

Pour ce qui est des deux cents francs, il m'est, hélas, impossible de faire le moindre geste en ta faveur. Tu ne sauras jamais combien je suis peinée de te savoir dans l'embarras. Mais que veux-tu, dans cette vallée de larmes qu'est la vie, chacun a sa part de misères et je n'ai pas été, plus que les autres, épargnée. Ma jeune sœur a été très malade (la pauvre chérie, ce qu'elle a pu souffrir !) et nous devons encore je ne sais plus combien au docteur. Tout notre argent y a passé et je t'assure que nous ne sommes vraiment pas à la noce en ce moment.

Courage, mon petit loup, courage ! Souviens-toi que les mauvais jours ne durent pas éternellement et que les maux qui nous paraissent aujourd'hui si effroyables ne seront plus, un jour, qu'un lointain souvenir.

Sois certain, mon amour, d'avoir toujours une place dans mon cœur et accepte les plus sincères baisers de celle qui n'a jamais cessé de t'aimer, ton

Yvonne. »

Cette lettre éprouva si vivement Boris, qu'il alla se mettre au lit et ne voulut plus entendre parler de chercher du travail ce jour-là.

Mes soixante francs durèrent une quinzaine de jours. J'avais depuis longtemps cessé de faire semblant d'aller au restaurant. Nous prenions nos repas dans ma chambre, l'un s'asseyant sur le lit, l'autre sur l'unique chaise. Boris apportait ses deux francs quotidiens, j'en mettais de mon côté trois ou quatre, nous achetions du pain, des pommes de terre, du lait et du fromage, et nous faisons de la soupe sur ma lampe à alcool. Chaque jour donnait lieu à un assaut de politesses pour savoir qui aurait le bol et qui la casserole (cette dernière ayant la plus grande

contenance). Et chaque jour, tandis que j'enrageais en silence, Boris céda le premier et hérita de la casserole. Quelquefois, il nous restait du pain pour le soir, mais pas toujours. Notre linge commençait à devenir dégoûtant et cela faisait trois semaines que je n'avais pas pris un bain. Le tabac seul rendait la situation encore supportable : nous n'en manquions pas car, quelque temps auparavant, Boris avait fait la connaissance d'un soldat (à l'armée, le tabac est gratuit pour la troupe) qui lui avait cédé vingt ou trente paquets à cinquante centimes pièce.

Cette vie était, tout compte fait, beaucoup plus éprouvante pour Boris que pour moi. Les journées de marche à travers Paris et les nuits passées à la dure, allongé sur le plancher, n'étaient guère faites pour arranger l'état de ses vertèbres et de sa jambe malade. En outre, son robuste appétit de Russe avivait en lui les tourments de la faim – bien que cela ne parût pas le faire maigrir. Il conservait toutefois une étonnante alacrité et des réserves d'espoir apparemment inépuisables. Ainsi, il assurait très sérieusement qu'il avait un saint patron qui le protégeait et, aux heures les plus sombres, scrutait consciencieusement le ruisseau, dans l'espoir d'y trouver une pièce de quarante sous que, selon lui, le saint patron en question ne devait pas manquer d'y jeter. Un jour, nous étions à nous traîner rue Royale, à cause d'un restaurant russe installé non loin qui, pensait Boris, devait avoir du travail à nous fournir. Et voilà que sans crier gare, Boris se met en tête d'aller à la Madeleine brûler un cierge à cinquante centimes en l'honneur de son saint patron. La chose faite, il me dit qu'on n'est jamais trop prudent avec ces gens-là et enflamma solennellement un timbre à cinquante centimes, gage de sa dévotion aux dieux immortels. Il faut croire que les dieux et les saints ne font pas très bon ménage, car la place que nous convoitions nous passa sous le nez.

Certains jours, Boris paraissait avoir touché le fond. Il restait avachi dans son lit, refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge pour vouer aux cent mille diables le Juif dont il partageait la chambre. Depuis quelque temps, ce Juif se faisait prier pour verser les deux francs quotidiens et, pire, affichait un air protecteur de plus en plus intolérable. À en croire Boris, un Anglais comme moi ne pouvait pas concevoir le supplice que cela représentait pour un Russe de bonne famille de se trouver à la merci d'un Juif.

« Un Juif, mon ami, un véritable Juif ! Et qui n'a même pas la pudeur de se voiler la face ! Quand je pense que moi, ancien capitaine du tsar... T'ai-je dit, mon ami, que j'étais capitaine au 2^e tirailleurs sibériens ? Oui, capitaine, et mon père était colonel. Et voilà où j'en suis, à manger le pain d'un Juif-Un Juif..

Je vais te dire comment sont les Juifs. Un jour – c'était dans les premiers mois de la guerre, nous étions en campagne – nous nous arrêtons dans un village pour y passer la nuit. Un Juif horrible, un vieux Juif avec une barbe rousse de Judas Iscariote arrive à se faufiler jusqu'à mon cantonnement. Je lui demande ce qu'il veut.

– Excellence, me dit-il, je vous ai amené une jeune fille, une très belle jeune fille, pas plus de dix-sept ans.

– Merci, je lui réponds, je n'ai pas envie d'attraper des maladies.

– Des maladies ! s'écrie le Juif. Mais monsieur le capitaine, vous n'avez aucune crainte à avoir, c'est ma propre fille !

Voilà le caractère juif.

T'ai-je déjà dit, mon ami, que dans l'armée du tsar il était très mal vu de cracher sur un Juif ? Car l'on considérait que la salive d'un officier russe était chose trop précieuse pour être gaspillée sur cette race... », etc.

Quand il était dans cette humeur-là, Boris se déclarait trop malade pour sortir chercher du travail. Il restait jusqu'au soir dans ses draps grisâtres, envahis par la vermine, à fumer et à lire de vieux journaux. Parfois nous jouions aux échecs. Faut d'échiquier, nous marquions les coups sur une feuille de papier. Par la suite, nous en vîmes à fabriquer un plateau avec un côté de caisse, et des pions et des figures à l'aide de vieux boutons, pièces de monnaie belges, etc. Comme beaucoup de Russes, Boris avait la passion des échecs. Il répétait à satiété que les règles du jeu d'échecs sont les mêmes que celles qui régissent l'amour et la guerre, et que si l'on est capable de gagner dans le premier cas on gagnera aussi dans les autres. Mais il disait aussi que, face à un échiquier, on ne se sent jamais le ventre creux – ce qui était peut-être vrai pour lui mais pas pour moi.

VII

L'argent filait inexorablement – huit francs, quatre francs, un franc, vingt-cinq centimes. Et tout ce qu'on peut acheter avec vingt-cinq centimes, c'est un journal. Nous vécûmes plusieurs jours au régime du pain sec, puis je passai deux jours et demi sans manger. Ce n'est pas drôle. Il y a des gens qui font des cures de jeûne de trois semaines et plus, et qui vous assurent qu'à partir du quatrième jour la sensation est positivement délicieuse. Je n'en sais rien, n'étant jamais allé au-delà du troisième jour. Il faut croire que l'on voit la chose différemment quand on se plie de propos délibéré à cette discipline après avoir largement mangé à sa faim avant.

Le premier jour, me sentant trop ramolli pour reprendre la course à l'emploi, j'empruntai une canne à pêche et allai la tremper dans la Seine en amorçant à la mouche à viande. J'espérais prendre de quoi faire un repas, mais – cela n'a rien de surprenant – je ne pris rien du tout. Ce ne sont pas les ablettes qui manquent dans la Seine, mais l'époque où Paris était assiégé leur a appris la ruse, et depuis personne n'en a jamais attrapé, si ce n'est au filet. Le deuxième jour, je songeai à porter mon pardessus au mont-de-piété, mais l'idée seule de faire tout ce trajet à pied me fit reculer et je passai ma journée allongé sur mon lit, à lire *Les Mémoires de Sherlock Holmes*. C'était tout ce que je me sentais en état d'entreprendre, l'estomac vide. La faim réduit un être à un état où il n'a plus de cerveau, plus de colonne vertébrale. L'impression de sortir d'une grippe carabinée, de s'être mué en méduse flasque, avec de l'eau tiède qui circule dans les veines au lieu de sang. L'inertie, l'inertie absolue, voilà le principal souvenir que je garde

de la faim. Ça et le fait de cracher très souvent, des crachats à la bizarre consistance floconneuse, évoquant l'écume des larves de cicadelle. J'ignore la raison de ce phénomène, mais tous ceux qui sont restés plusieurs jours sans manger l'ont observé.

Le matin du troisième jour, je me sentis tout d'un coup beaucoup mieux, et saisi d'une violente envie d'action. Je n'avais qu'une chose à faire : aller trouver Boris et lui demander de partager ses deux francs, le temps d'un jour ou deux. Quand je me présentai chez lui, Boris était au lit, en proie à une rage folle. Dès qu'il me vit, il s'écria, hoquetant de fureur :

« Il me les a repris, ce voleur ! Ce sale voleur ! Repris, tous repris !

— Repris quoi ? Qui ? demandai-je.

— Ce youpin ! Ce sale Juif, ce voleur ! Il m'a volé mes deux francs pendant que je dormais ! »

Je finis par comprendre que la veille au soir, le Juif avait déclaré tout de go à Boris qu'il ne lui verserait plus ses deux francs quotidiens. D'où une laborieuse palabre au terme de laquelle le Juif était revenu sur sa décision mais, à en croire Boris, de la plus ignominieuse façon, en lui faisant bien sentir que tout n'était là qu'un effet de sa bonté d'âme, à lui, le Juif. Et puis le matin, profitant du sommeil de Boris, il avait repris les deux francs.

C'était un rude choc. J'étais atrocement déçu, d'autant que j'avais préparé mon estomac à l'idée qu'il allait recevoir de la nourriture – chose à ne jamais faire quand on est affamé. Je constatai toutefois, non sans étonnement, que Boris était loin de céder au désespoir. Il s'assit sur le lit, alluma une pipe et s'attacha à tirer les leçons de la situation.

« Voyons, mon ami, nous sommes dans la panade. Il nous reste, à nous deux, vingt-cinq centimes et je ne pense pas que le Juif me verse à nouveau mes deux francs. De toute façon, il se conduit à

présent d'une manière intolérable. Crois-le si tu veux, la nuit dernière il a eu l'audace d'amener une femme ici, alors que j'étais là, couché sur le plancher ! L'immonde animal ! Et ce n'est pas tout. Il doit une semaine de loyer, et j'ai bien l'impression qu'il mijote de ne pas payer, et de me fausser compagnie du même coup. S'il fait ça, je vais me retrouver à la rue, et le patron exigera ma valise pour se dédommager, le maudit chien ! Il faut prendre une décision énergique.

— Oui, mais laquelle ? Je crois bien que la seule chose à faire, c'est de porter nos pardessus au clou, pour avoir au moins quelque chose à manger.

— Bien sûr, bien sûr, c'est ce qu'on va faire. Mais d'abord, il faut que je sorte d'ici ce qui m'appartient. Penser que quelqu'un d'autre puisse s'emparer de mes photographies ! J'ai un plan tout prêt. Je vais couper l'herbe sous le pied de ce Juif : c'est moi qui vais déménager à la cloche de bois. Foutre le camp – risquer le repli ! Bien joué, non, tu ne trouves pas ?

— Mais, mon cher Boris, comment veux-tu faire, en plein jour ? Tu es sûr de te faire pincer.

— Ah, bien sûr, il faudra mettre en œuvre un peu de stratégie. Le patron est toujours à guetter les locataires qui risqueraient de partir sans payer. Il connaît la chanson. C'est pourquoi ils se relaient toute la journée en bas, lui et sa femme, pour monter la garde. Ah, ces Français, quel peuple de grigous ! Mais j'ai mon idée sur la manière de réussir avec ton aide. »

Je ne me sentais pas spécialement d'humeur à apporter mon aide à qui que ce soit, toutefois je demandai à Boris de m'exposer son plan. Ce qu'il fit avec un grand luxe de détails.

« Bon, écoute. Il faut commencer par porter les pardessus au clou. Tu passes d'abord chez toi chercher le tien, puis tu reviens ici

prendre le mien, que tu sors en douce, plié sous le tien. Tu les portes ensuite au mont-de-piété de la rue des Francs-Bourgeois. Avec de la chance, tu devrais en tirer vingt francs. Puis tu descends sur le bord de la Seine et tu remplis tes poches de cailloux, tu me les ramènes et on remplit la valise avec. Tu vois où je veux en venir ? J'enveloppe dans un papier journal tout ce que je peux comme affaires, je descends et je demande au patron où se trouve la blanchisseuse la plus proche. J'aurai l'air très à l'aise, très naturel, tu comprends, et le patron croira que j'ai juste un paquet de linge sale sous le bras. Mais si par hasard il flaire quelque chose de louche, il fera comme il fait toujours : c'est-à-dire qu'il viendra fouiner dans ma chambre, soupeser ma valise. Avec les cailloux dedans, il se dira que tout est dans l'ordre. C'est ça la stratégie, tu vois ? Ensuite je reviens et je sors ce qu'il reste de mes affaires en les fourrant dans mes poches.

— Mais la valise ?

— La valise ? On peut bien la lui laisser. Ça vaut vingt francs, tout au plus, cette saleté. D'ailleurs, on abandonne toujours quelque chose quand on bat en retraite. Regarde Napoléon à la Bérézina ! Il a abandonné toute son armée ! »

Boris était si satisfait de son projet (une ruse de guerre, comme il disait) qu'il en oubliait presque d'avoir faim. Quant au principal défaut de ce plan – à savoir qu'il n'aurait désormais plus de toit pour s'abriter – il l'ignorait superbement.

Au début, la ruse de guerre fonctionna parfaitement. Je rentrai chez moi chercher mon pardessus (ce qui faisait déjà neuf kilomètres à parcourir le ventre creux) et n'eus aucun mal à sortir le manteau de Boris de son hôtel. Puis un premier embarras se présenta. L'employé du mont-de-piété (un petit homme méchant, au visage aigri et chafouin – parfaite incarnation du rond-de-cuir français) refusa de me prendre les pardessus sous prétexte que je

ne les avais pas enveloppés. Il m'informa qu'ils devaient être présentés sous un emballage quelconque – valise ou boîte de carton. Cela fichait tout à l'eau, car nous n'avions rien de la sorte, et il était hors de question d'acheter quelque chose avec les vingt-cinq centimes qui nous restaient à nous deux.

Je retournai à l'hôtel pour annoncer la mauvaise nouvelle à Boris.

« Merde ! s'écria-t-il, ça complique tout. Bon, ça ne fait rien, il y a toujours un moyen de s'en sortir. Nous mettrons les pardessus dans ma valise.

— Mais comment veux-tu passer cette valise au nez et à la barbe du patron ? Il campe quasiment sur la porte de son bureau. C'est impossible !

— Comment peux-tu être si prompt à te décourager, mon ami ! Où est la légendaire ténacité anglaise ? Courage, on y arrivera ! »

Boris prit quelques instants de réflexion, puis m'exposa un nouveau plan, encore plus retors que le précédent. La difficulté, c'était de détourner l'attention du patron pendant cinq secondes, le temps de passer avec la valise. Or, le patron avait un point faible : il était mordu de sport et ne demandait qu'à tailler une bavette dès qu'on l'entreprenait sur ce sujet. Boris lut un article sur les courses cyclistes paru dans un vieux numéro du *Petit Parisien*, puis, après avoir poussé une reconnaissance dans l'escalier, s'approcha du patron pour engager la conversation. Pendant ce temps, j'attendais au bas des marches, les deux pardessus sous un bras, la valise sous l'autre. Boris devait tousser pour m'avertir du moment propice. Je rongais mon frein, en tremblant, redoutant que la femme du patron n'apparût à la porte située juste en face du bureau. Et d'un seul coup, tout se décida. Boris toussa. Je passai rapidement devant le bureau, et me

retrouvai dans la rue, remerciant le ciel d'avoir aux pieds des chaussures qui ne craquent pas. Le plan aurait pu échouer si Boris avait été moins corpulent ; par bonheur, sa large carrure bouchait entièrement l'entrée du bureau. Il fit aussi preuve d'un parfait sang-froid : il continua à rire et à parler de la manière la plus naturelle, assez fort pour couvrir le bruit que j'aurais pu faire. Quand je fus à distance respectable, il vint me rejoindre au coin de la rue, et nous détalâmes avec un ouf ! de soulagement.

Sur quoi, après tout le mal que nous nous étions donné, l'employé du mont-de-piété refusa à nouveau de prendre les manteaux. Il me dit (étalant comme à plaisir tout le pédantisme tatillon de l'âme française) que je n'avais pas les papiers nécessaires. Ma carte d'identité ne suffisait pas, je devais en plus fournir un passeport ou des enveloppes portant mon adresse. Boris avait des douzaines d'enveloppes à produire, mais sa carte d'identité était périmée (il ne l'avait jamais fait renouveler, pour ne pas avoir à payer le timbre fiscal), de sorte qu'il était impossible d'engager les pardessus sous son nom. Tout ce qu'il nous restait à faire, c'était repasser à mon hôtel, rassembler les papiers demandés et porter les pardessus au mont-de-piété du boulevard de Port-Royal.

Je dis à Boris de m'attendre dans ma chambre et me dirigeai vers l'autre mont-de-piété. Quand j'y arrivai, je trouvai porte close et appris que l'établissement n'ouvrait pas avant quatre heures de l'après-midi. Il était aux alentours d'une heure et demie, j'avais parcouru douze kilomètres et je n'avais rien mangé depuis soixante heures. Le destin semblait prendre plaisir à me jouer une série de farces auxquelles je ne parvenais pas à trouver le moindre sel.

C'est alors que la chance tourna, quasi miraculeusement. Je rentrais chez moi par la rue Broca quand soudain j'aperçus, luisant

sur le pavé, une pièce de cinq sous. Je me précipitai dessus, rentrai en toute hâte à l'hôtel chercher l'autre pièce de cinq sous et allai acheter une livre de pommes de terre. Il restait juste assez d'alcool dans le réchaud pour les faire blanchir, et nous n'avions pas de sel, mais nous dévorâmes ce festin, la peau et le reste. Après quoi, nous nous sentîmes comme remis à neuf et nous entamâmes une partie d'échecs en attendant l'heure d'ouverture du mont-de-piété.

À quatre heures, je repris le chemin du boulevard de Port-Royal. Je mentirais en disant que j'étais très optimiste, car si l'on m'avait donné auparavant soixante-dix francs pour l'ensemble de ma garde-robe, que pouvais-je attendre en échange de deux pardessus râpés et d'une valise en carton ? Boris avait dit vingt francs ; mais je tablais plutôt sur dix, voire cinq. Ou, pire encore, on pouvait purement et simplement refuser de me les prendre, comme cela était arrivé au malheureux numéro 83. J'allai m'asseoir au premier rang, pour ne pas voir les sourires en coin de l'assistance quand l'employé annoncerait : « cinq francs ».

Enfin ce fut mon tour.

« Numéro 117 !

— Oui, dis-je en me levant.

— Cinquante francs ? »

Le choc fut pour moi presque aussi grand que lorsqu'on m'avait dit « soixante-dix francs » à la rue des Francs-Bourgeois. Je persiste à croire qu'il s'agissait d'une erreur, l'employé ayant confondu mon numéro avec celui de quelqu'un d'autre. Car il était raisonnablement impossible d'estimer ces deux vieilleries à cinquante francs. En tout cas, je me dépêchai de regagner l'hôtel et entrai dans ma chambre, les mains derrière le dos, sans rien dire. Boris s'amusait à déplacer machinalement les pièces sur

l'échiquier. Il leva vivement la tête.

« Alors, combien ? s'écria-t-il. Quoi, même pas vingt francs ? Dix francs, au moins, j'espère ? Nom de Dieu, cinq francs... ils y vont fort. Ne me dis pas que c'était cinq francs, mon ami ! Si c'était cinq francs, je vais me mettre à penser pour de bon au suicide ! »

Je jetai le billet de cinquante francs sur la table. Le visage de Boris prit une teinte d'un blanc de craie – puis il se leva d'un bond, m'agrippa la main et la serra à faire craquer les os. Nous nous précipitâmes dehors acheter du pain, du vin, un morceau de viande et de l'alcool pour le réchaud. Puis, nous nous en mîmes jusque-là.

L'estomac plein, Boris fit montre d'un optimisme que je ne lui avais encore jamais connu.

« Qu'est-ce que je te disais ? Les fortunes de la guerre ! Ce matin, cinq sous, et maintenant – vois où nous en sommes ! Je l'ai toujours dit, l'argent, c'est ce qu'il y a de plus facile à trouver. Tiens, ça me fait penser que j'ai un ami, rue Fondary, que nous pourrions aller voir. Je me suis fait refaire de quatre mille francs par cet escroc. À jeun, c'est le plus grand filou que je connaisse, mais bizarrement, dès qu'il a quelques verres dans le nez, il devient d'une honnêteté scrupuleuse. Vers six heures, il devrait être à point. C'est le moment d'y aller. Il me remboursera bien cent francs. Merde, après tout il en lâchera peut-être deux cents ! Allons-y. »

Nous nous rendîmes rue Fondary, trouvâmes l'oiseau au nid – ivre comme prévu – mais tin tin pour les cent francs. Dès que Boris et lui furent en présence, une violente altercation opposa les deux hommes, en pleine rue. L'autre déclarait qu'il n'avait jamais dû un sou à Boris, que c'était au contraire Boris qui lui devait, à lui, quatre mille francs. Et chacun me prenait tour à tour à témoin pour que j'atteste de son bon droit. Je n'ai jamais su le fin mot de

l'affaire. La discussion se poursuivit, pied à pied, sur le trottoir d'abord, ensuite dans un bistrot, puis dans un restaurant à prix fixe où nous allâmes tous manger un morceau, puis dans un autre bistrot. Finalement, après avoir passé deux heures à se traiter mutuellement d'escrocs, ils partirent ensemble pour faire une java au terme de laquelle Boris se retrouva sans un sou en poche.

Il alla finalement dormir chez un savetier, émigré russe comme lui, qui habitait le quartier du Commerce. De mon côté, j'avais huit francs en poche, des cigarettes en quantité, et j'avais mangé et bu à satiété. Cela suffisait à me consoler de ces deux jours de vache enragée.

VIII

Nous avons maintenant vingt-huit francs à nous deux et pouvions reprendre la chasse à l'emploi. Boris logeait toujours, au terme d'arrangements qu'il n'avait pas jugé utile de m'exposer, chez son savetier, et il s'était débrouillé pour emprunter vingt francs à un autre émigré de ses amis. Des amis, il en avait un peu partout dans Paris, la plupart anciens officiers comme lui. Certains étaient plongeurs ou garçons de café, d'autres chauffeurs de taxi. Il y en avait quelques-uns qui vivaient des femmes et d'autres enfin qui avaient réussi à sortir quelques capitaux de Russie et se trouvaient présentement propriétaires d'un garage ou d'un dancing. D'une manière générale, les émigrés russes vivant à Paris sont des gens qui n'ont pas peur de se retrousser les manches, des hommes qui, confrontés à l'adversité, ont trouvé en eux des ressources qu'un Anglais issu du même milieu serait bien en peine de révéler. Évidemment, il y a des exceptions. Boris m'a un jour raconté l'histoire d'un de ses compatriotes émigrés, un duc, qui ne fréquentait que les restaurants les plus huppés. Le duc en question tâchait de repérer un ancien officier du tsar dans le personnel de l'établissement et, au moment du café, le conviait cordialement à venir s'asseoir à sa table.

« Ah, ah, faisait le duc, tu es donc un vieux soldat comme moi ? Les temps sont durs, à ce que je vois. Mais rien ne saurait abattre un soldat russe. Dans quel régiment servais-tu ?

— Le X, répondait le garçon.

— Un fameux régiment ! J'ai eu l'occasion de le passer en revue en 1912. Au fait – j'ai malencontreusement oublié mon portefeuille chez moi. Un officier du tsar ne refusera pas, je pense, de me

prêter trois cents francs ? »

Si le garçon avait la somme sur lui, il se faisait un devoir de s'exécuter. Naturellement, il ne revoyait jamais ses trois cents francs. Mais un duc est un duc, fût-il en exil.

C'est grâce à un de ces émigrés que Boris eut vent d'une affaire qui promettait d'être juteuse. Le surlendemain du jour où nous avons mis nos pardessus au clou, Boris me dit, d'un ton de conspirateur :

« Dis-moi, mon ami, aurais-tu par hasard des opinions politiques ? »

Je répondis que non.

« Moi non plus. Évidemment, il y a toujours l'amour de la mère patrie... Mais Moïse n'a-t-il pas dit un jour quelque chose sur le bon droit de ceux qui dépouillent les Égyptiens ? Toi qui es Anglais, tu as bien dû lire la Bible. Bref, verrais-tu quelque chose de répréhensible dans le fait de gagner quelque menue monnaie sur le dos des communistes ?

— Non, absolument pas.

— Bien. Il se trouve donc qu'il existe à Paris une société secrète qui pourrait peut-être faire quelque chose pour nous. Ce sont des communistes – en fait des agents du gouvernement bolchevique opérant sous les dehors d'une association d'entraide mutuelle –, ils prennent contact avec les Russes en exil et essaient de les convertir au bolchevisme. L'ami dont je te parle s'est infiltré dans leurs rangs, et il est d'avis qu'ils peuvent nous être de quelque secours.

— Quel secours ? En tout cas, ça ne me concerne pas, je ne suis pas Russe.

— Justement. Il paraît qu'ils travaillent pour un journal de Moscou, et qu'ils aimeraient avoir des articles sur la politique anglaise. En y allant tout de suite, tu aurais toutes chances de te

faire prendre pour écrire ces articles.

— Moi ? Mais je n’y connais rien en politique.

— Merde ! Et eux, alors ? Tu as déjà vu quelqu’un qui comprenne quelque chose à la politique ? C’est simple comme bonjour. Tu n’as qu’à recopier ce qui s’écrit dans les journaux anglais. Il doit bien y avoir une édition parisienne du *Daily Mail* ? Tu reprends ce qu’ils disent, et basta !

— Mais le *Daily Mail* est un journal conservateur. Et les conservateurs ne peuvent pas voir les communistes en peinture.

— Excellent. Tu prends exactement le contre-pied du *Daily Mail* – comme ça tu es sûr de ne pas te tromper. C’est une chance qu’on ne peut pas laisser filer, mon ami ! Il y a des centaines et des centaines de francs à ramasser ! »

L’idée ne me plaisait qu’à moitié, car à Paris les services de police ne sont pas tendres pour les communistes, surtout étrangers, et j’étais déjà tenu à l’œil. Quelques mois auparavant un agent de la Sûreté m’avait vu sortir des locaux d’un hebdomadaire communiste, ce qui m’avait attiré pas mal d’ennuis avec la préfecture. Si l’on me prenait à fricoter avec cette société secrète, cela pouvait signifier l’expulsion. Restait que l’occasion était vraiment trop belle pour la laisser filer. Dans l’après-midi, l’ami de Boris, garçon comme lui, passa nous prendre pour nous conduire au lieu de rendez-vous. Je ne me souviens plus du nom de la rue – c’était en tout cas une voie plutôt sordide qui prenait sur la rive gauche de la Seine, à la hauteur de la Chambre des députés. L’ami de Boris avait l’air pleinement conscient de l’importance de l’enjeu. Nous nous engageâmes d’une allure de flâneurs, dans la rue indiquée, dépassâmes le numéro qui nous intéressait – c’était l’entrée d’une boutique de lingère – puis revînmes sur nos pas, toujours de la même allure de flâneurs, en observant du coin de

l'œil toutes les vitrines et devantures de café. Si l'endroit était vraiment fiché comme un repaire de communistes, il était très certainement surveillé, et nous nous tenions prêts à filer en quatrième vitesse dès que nous aurions aperçu ne fût-ce que l'ombre d'une chaussette à clous. Personnellement, je n'étais pas très rassuré, mais Boris semblait prendre un véritable plaisir à ce jeu de rase-murailles, au point d'oublier complètement que ceux que nous allions rencontrer étaient les assassins de ses parents.

Convaincus que nulle trahison ne nous guettait, nous franchîmes d'un bond l'entrée de la boutique. Dedans, une lingère française, penchée sur son fer à repasser, nous informa que pour les « messieurs russes » il fallait prendre l'escalier au fond de la cour. Après avoir escaladé un certain nombre de marches mal éclairées, nous aboutîmes à un palier où se tenait en vigie un jeune gaillard au front bas et à l'air peu commode. Au moment où j'arrivais à sa hauteur, il me dévisagea d'un air soupçonneux, me barra le passage du bras et prononça quelques syllabes en russe. Voyant que je ne répondais pas, il répéta, en français cette fois :

« Mot d'ordre ! »

Je restai sans voix : l'idée ne m'avait pas effleuré qu'il pourrait y avoir des mots d'ordre à échanger.

« Mot d'ordre ! » réitéra le Russe.

L'ami de Boris, qui montait juste derrière moi, arriva à point nommé pour donner la réplique en russe – mot de passe ou explication, je n'en sais trop rien. Quoi qu'il en soit, cela parut rasséréner le sourcilleux jeune homme qui nous fit entrer dans une petite pièce sans confort, mal éclairée par des fenêtres aux carreaux dépolis. Pour égayer l'endroit, on avait punaisé sur les murs un de ces immenses portraits de Lénine et des affiches de propagande rédigées en caractères cyrilliques. À la table était assis un Russe barbu, en manches de chemise, en train d'inscrire des

adresses sur les bandes de journaux empilés devant lui. Comme j'entrais il m'adressa la parole en français, avec un accent à couper au couteau :

« Ce que vous faites est très imprudent ! Venir ici sans ballot de linge sale !

— Ballot ?... Linge sale ?...

— Ici, on vient toujours avec son ballot de linge sale. Pour avoir l'air d'aller chez la lingère, en bas. La prochaine fois, tâchez d'avoir ce qu'il faut. Nous ne tenons pas à avoir la rousse à nos trouses. »

C'était encore plus fort, dans le style conspirateur, que tout ce que j'avais pu imaginer. Boris prit le seul siège vacant et ce fut le début d'une longue palabre en russe. Palabre où d'ailleurs le barbu était seul à tenir le crachoir : l'autre, le jeune homme à l'air pas commode, demeurait là, adossé au mur, à me couvrir du regard, comme si j'étais irrémédiablement suspect à ses yeux. Cela me faisait un drôle d'effet de rester ainsi planté dans cet étroit local garni d'affiches révolutionnaires, témoin d'une conversation dont je ne comprenais pas un traître mot. Les Russes parlaient très vite, avec des sourires et des haussements d'épaules qui venaient ponctuer de brèves périodes passionnées. Je les imaginais, se donnant réciproquement du « petit père », du « petit pigeon » ou de l'« Ivan Alexandrovitch » comme les personnages des romans russes. Évidemment, c'était la révolution qui était au cœur de l'affaire. J'entendais le barbu déclarer d'un ton tranchant : « Nous ne discutons jamais. La discussion n'est qu'un hochet pour petits bourgeois. Nos arguments, nous les puisons dans nos actes. » Puis je finis par comprendre que ce ne devait pas être tout à fait cela. On nous demandait vingt francs, apparemment à titre de cotisation d'entrée, et Boris promettait de les payer – toute notre fortune se montait alors à dix-sept francs. Finalement, Boris mit la

main à la poche et versa cinq francs en guise d'acompte.

Ce geste parut dissiper quelque peu les inquiétudes du jeune homme à l'air pas commode, qui s'assit sur un coin de la table. Le barbu se mit à me questionner en français, prenant au fur et à mesure des notes sur un bout de papier. Étais-je communiste ? Je répondis que j'étais sympathisant, mais que je n'avais jamais fait partie d'aucune organisation. Étais-je au fait de la situation politique en Angleterre ? Oh, oui, oui, bien sûr : je citai les noms de deux ou trois ministres et ajoutai quelques appréciations peu flatteuses sur le parti travailliste. Et le sport ? Pouvais-je écrire des articles sur le sport ? (Je ne sais trop pourquoi, mais il semble bien que sur le continent, football et socialisme aillent mystérieusement et systématiquement de pair.) Bien sûr, assurais-je là encore. Les deux hommes accueillaient mes réponses par des graves hochements de tête. Le barbu finit par déclarer :

« Évidemment, vous avez une connaissance approfondie des conditions régnant en Angleterre. Pourriez-vous rédiger une série d'articles pour un hebdomadaire moscovite ? Nous vous fournirons naturellement tous les détails d'information...

— Certainement.

— Alors, camarade, tu auras de nos nouvelles demain, par le premier courrier. Par le second, à l'extrême rigueur. Nous payons cent cinquante francs par article. Mais la prochaine fois que tu viens, n'oublie pas ton ballot de linge sale. Au revoir, camarade. »

Nous redescendîmes les marches, jetâmes avant de sortir un regard prudent dans la rue et nous éloignâmes avec toute la discrétion dont nous étions capables. Boris était fou de joie. En proie à une sorte de transe propitiatoire, il s'engouffra dans le premier bureau de tabac qu'il rencontra pour acheter un cigare à cinquante centimes. Il en ressortit rayonnant, faisant sonner sa canne sur le trottoir.

« Enfin ! Enfin ! À présent, mon ami, nous pouvons dire que notre fortune est faite. Tu leur en as vraiment mis plein la vue ! Tu l'as entendu, te donner du "camarade" ? Cent cinquante francs par article, nom de Dieu, c'est ce que j'appelle une veine ! »

Le lendemain, dès que j'entendis le facteur, je me précipitai au bistrot pour prendre ma lettre. Là, première déception : il n'y avait rien pour moi. Je ne bougeai pas de ma chambre, dans l'attente de la deuxième distribution. Toujours pas de lettre. Trois jours plus tard, la société secrète ne s'étant pas encore manifestée, je renonçai à espérer : sans doute avaient-ils préféré confier à quelqu'un d'autre la rédaction des articles.

Dix jours après, nous nous rendîmes à nouveau au siège de la société secrète, en prenant soin de nous munir d'un ballot qui pût passer pour un paquet de linge sale. Mais de société secrète, point ! La blanchisseuse n'était au courant de rien – tout ce qu'elle sut nous dire, c'est que « ces messieurs » étaient partis depuis déjà quelques jours, sans finir de payer le loyer. Nous avions vraiment bonne mine, plantés là avec notre ballot sous le bras ! La seule consolation qui nous restait, c'était que nous n'avions versé que cinq francs sur les vingt demandés.

Et l'affaire en resta là. Personne n'a jamais pu me renseigner sur la véritable nature de cette société secrète. Je ne pense pas, en définitive, qu'elle ait eu quoi que ce soit à voir avec le parti communiste : il s'agissait plutôt de vulgaires escrocs qui avaient trouvé un bon moyen de se remplir les poches aux dépens des émigrés russes. Une combinaison de tout repos, qui doit encore porter ses fruits ailleurs qu'à Paris. En tout cas, c'étaient de rusés gaillards et leur local correspondait exactement à l'image qu'on peut se faire du siège d'une organisation communiste clandestine. Quant à la touche finale, donnée par le ballot de linge sale, il y avait

là une idée qui confinait au génie.

IX

Trois jours durant, nous recommençâmes à battre le pavé parisien à la recherche d'un problématique emploi, ne rentrant dans ma chambre que pour prendre des repas de plus en plus maigres à base de pain et de soupe. Mais deux lueurs d'espoir étaient apparues à l'horizon. Primo, Boris guignait une place à prendre bientôt à l'hôtel X..., près de la place de la Concorde, et secundo, le patron du restaurant de la rue du Commerce avait fini par faire sa réapparition. Dans l'après-midi, nous nous mîmes en route pour aller le voir. Chemin faisant, Boris ne cessa de discourir sur les monceaux d'or qui nous attendaient si nous parvenions à nous faire embaucher là-bas, et sur l'importance capitale qu'il y avait à faire bonne impression sur le patron.

« Le paraître, mon ami, le paraître ! Tout est là. Donne-moi un complet neuf et d'ici ce soir j'aurai trouvé à emprunter mille francs. Ah, quel idiot j'ai été de ne pas acheter un faux col au moment où nous avions de l'argent ! J'ai retourné le mien ce matin, mais pour quel résultat : l'envers est aussi sale que l'endroit. Trouves-tu, mon ami, que j'ai l'air mal nourri ?

— Tu es un peu pâle.

— Sapristi, mais que veux-tu y faire quand tu vis de pain et de pommes de terre ! Il ne faut jamais avoir l'air affamé. Ça donne envie aux gens de te distribuer des coups de pied au derrière. Attends-moi. »

Il s'arrêta devant la devanture d'un bijoutier et se donna de vigoureuses claques sur les joues de manière à faire affluer le sang. Puis, avant que ses couleurs n'aient disparu, nous nous hâtâmes de pénétrer dans le restaurant, pour nous présenter au patron.

Le patron en question était un petit homme replet, à l'air très digne, pourvu de cheveux gris soigneusement ondulés. Il portait un complet à veste croisée, coupé dans une élégante flanelle, et une odeur de parfum émanait de toute sa personne. Boris me dit qu'il avait été, lui aussi, colonel dans l'armée russe. Sa femme était également présente : une grosse Française mafflue, qui faisait peur à voir avec son teint cadavérique sur lequel se détachaient des lèvres écarlates – je ne pus m'empêcher de penser à un plat de veau froid aux tomates. Le patron fit à Boris un accueil très chaleureux et les deux hommes entamèrent une grande conversation, en russe, qui se prolongea pendant plusieurs minutes. Je restais quant à moi un peu en retrait, repassant dans ma tête les bobards que j'allais débiter pour justifier de mes capacités de plongeur.

Enfin le patron voulut bien prendre conscience de ma présence. Je m'avançai d'un pas traînant, me faisant aussi servile que possible. Après tous les discours que m'avait tenus Boris sur la condition du plongeur, je m'attendais à voir le patron me traiter plus bas que terre. C'est pourquoi je fus plutôt surpris quand il me saisit la main pour la serrer chaleureusement.

« Ainsi donc, vous êtes Anglais ! s'exclama-t-il. Enchanté, sincèrement enchanté ! Inutile, je pense, de vous demander si vous jouez au golf ?

– Mais certainement, répondis-je, voyant bien que c'était la réponse qu'il attendait de moi.

– Toute ma vie j'ai souhaité savoir jouer au golf. Aurez-vous, cher monsieur, l'amabilité de me montrer quelques-uns des principaux coups ? »

Apparemment, c'était là la façon russe de traiter les affaires. Le patron m'écouta attentivement tandis que je lui expliquai la

différence entre un *driver* et un *iron*, puis, sans transition, m'informa que c'était entendu : dès que le restaurant ouvrirait, Boris serait maître d'hôtel et moi plongeur, avec la perspective d'accéder au grade de préposé aux W.C., si les affaires marchaient bien. Je posai alors la question : quand se ferait l'ouverture ? « Très exactement d'aujourd'hui en quinze, me répondit-il (il avait une manière d'agiter la main, en faisant tomber d'un coup sec la cendre de la cigarette, qui faisait effectivement très grand seigneur). Oui, d'aujourd'hui en quinze très exactement, pour l'heure du déjeuner. » Puis, avec une fierté manifeste, il nous fit les honneurs de son établissement.

L'endroit était, à vrai dire, plutôt modeste : un bar, une salle de restaurant et une cuisine guère plus grande qu'une salle de bains ordinaire. Le patron avait en vue une décoration de style pseudo-pittoresque (style normand, se plaisait-il à souligner, en référence aux imitations de boiseries plaquées sur le crépi et autres trouvailles du même goût), et se proposait de baptiser le restaurant « Auberge de Jehan Cottard », afin de lui conférer un cachet indubitablement médiéval. Il avait fait imprimer un prospectus brochant de manière éhontée sur le passé historique du quartier et signalant même qu'il y avait eu jadis, au lieu et place du restaurant, une auberge que Charlemagne fréquentait. Le patron était visiblement ravi de cette dernière trouvaille. Le bar devait, quant à lui, être orné de scènes osées exécutées par un artiste du Salon. Pour clore l'entrevue, il nous offrit à chacun une cigarette de luxe et s'en retourna chez lui.

Quelque chose me disait, avec insistance, qu'il ne fallait pas fonder de trop grands espoirs sur l'Auberge de Jehan Cottard. Tout dans les allures du patron trahissait le faisan – un faisan doublé, pour la circonstance, d'un incapable. J'avais par ailleurs repéré, patientant à la porte de derrière, deux personnages qu'on

pouvait, sans grand risque d'erreur, assimiler à des créanciers pressés de rentrer dans leurs fonds. Mais Boris, tout à ses rêves de maître d'hôtel, était bien au-delà de semblables détails.

« On peut dire que c'est dans la poche. Plus que quinze jours à tenir. Et qu'est-ce que quinze jours ? Manger ? Je m'en fous. Ce que je vois, c'est que d'ici trois semaines, je me serai trouvé une maîtresse ! Brune, blonde – comment savoir ? Enfin, ça m'est égal, pourvu qu'elle ne soit pas trop maigre. »

Suivirent deux jours assez pénibles. Avec les soixante centimes qui nous restaient, nous achetâmes une demi-livre de pain et une gousse d'ail. L'intérêt du pain frotté d'ail, c'est qu'on garde le goût de l'ail dans la bouche, et qu'ainsi on a toujours l'illusion de sortir de table. Nous passâmes la quasi-totalité de la première journée au Jardin des plantes. Boris s'essayait à lancer des pierres sur les pigeons apprivoisés, sans jamais parvenir à en toucher un. Ensuite, nous entreprîmes de composer des menus au dos de vieilles enveloppes. Nous étions vraiment trop obnubilés par la nourriture pour penser à autre chose. Je me souviens encore du menu imaginé par Boris. Pour commencer, une douzaine d'huîtres et une assiette de bortsch (ce potage douceâtre à base de betteraves rouges avec de la crème par-dessus). Ensuite, écrevisses, poulet de grain en casserole, bœuf aux pruneaux, pommes de terre nouvelles, salade, pudding et roquefort, avec une bouteille de bourgogne pour arroser le tout et un vieux cognac pour conclure dignement ces agapes. Boris avait des goûts très cosmopolites en matière d'alimentation. Par la suite, alors que nous avions le porte-monnaie un peu mieux garni, je l'ai vu absorber sans difficulté des repas presque aussi copieux.

Quand il ne nous resta plus un sou en poche, je renonçai à chercher du travail, et ce fut une nouvelle journée de jeûne total.

J'avais mentalement fait une croix sur l'Auberge de Jehan Cottard et je ne voyais pas d'autre solution se dessiner à l'horizon, mais je me sentais trop las pour faire autre chose que de rester allongé sur mon lit, à rêvasser. C'est alors que la chance tourna à nouveau. À la nuit tombée – il devait bien être dix heures – j'entendis des cris en provenance de la rue. Je me levai et allai à la fenêtre : Boris était en bas, qui agitait sa canne, l'air radieux. Avant même d'ouvrir la bouche pour parler, il tira de sa poche un pain tout aplati et me le lança.

« Mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés ! Devine un peu ce qui m'arrive !

— Tu ne vas pas me dire que tu as trouvé un travail ?

— Si, justement à l'hôtel X..., près de la place de la Concorde ! Cinq cents francs par mois et nourri. J'ai commencé aujourd'hui. Ah là là, si tu savais ! Nom de Dieu, je m'en suis mis jusque-là ! »

Après dix ou douze heures de travail, et avec sa patte folle, il n'avait eu de cesse de parcourir trois kilomètres à pied pour venir m'annoncer l'heureuse nouvelle ! Mieux, il me fixa rendez-vous pour le lendemain aux Tuileries, à l'heure de la pause de la mi-journée, pour le cas où il arriverait à sortir quelque chose des cuisines. À l'heure dite, je trouvai Boris installé sur un banc public. Il déboutonna son gilet et me présenta tin gros paquet enveloppé dans du papier journal. Je le défis et découvris, pêle-mêle, du hachis de veau, un coin de camembert, du pain et un éclair.

« Voilà ! fit-il. C'est tout ce que j'ai pu sortir. Ce cochon de portier a l'œil à tout. »

Ce n'est peut-être pas très distingué de manger dans un papier journal sur un banc public dans un endroit comme les Tuileries, qui est un lieu généralement peuplé de jolies filles, mais j'avais trop faim pour me laisser arrêter par de semblables considérations. Tandis que je calmais ma fringale, Boris m'expliqua

qu'il travaillait à la cafétéria de l'hôtel. Autant dire qu'il se trouvait vraiment tout au bas de l'échelle, et que ce n'était pas un emploi digne d'un ancien garçon – mais il saurait s'en contenter en attendant l'ouverture de l'Auberge de Jehan Cottard. D'ici là, je n'aurais qu'à l'attendre chaque jour à la même heure aux Tuileries, et il m'apporterait tout ce qu'il pourrait sortir en fraude des cuisines. Trois jours durant, Boris assura ainsi ma subsistance. Puis, ce fut la fin de tous mes ennuis, avec le départ d'un des plongeurs de l'hôtel X... Grâce à la recommandation de Boris, je pus prendre la place vacante.

X

L'hôtel X... était une immense et intimidante bâtisse, dotée d'une façade dans le goût classique. Sur un de ses côtés s'ouvrait un couloir étroit et sombre – l'entrée de service. Je m'y présentai le matin, à sept heures moins le quart. C'était déjà un défilé d'hommes en pantalons grasseyeux qui se hâtaient sous le regard inquisiteur d'un portier installé dans tin petit bureau. J'attendis le chef du personnel, une sorte d'adjoint du gérant, qui vint bientôt me soumettre à l'interrogatoire d'usage. C'était un Italien au visage rond, au teint blafard, les traits tirés par la fatigue. Il me demanda si j'étais du métier, et je répondis que oui. Il jeta un bref regard sur mes mains et vit tout de suite que je mentais mais, apprenant que j'étais Anglais, il décida de m'embaucher malgré tout.

« Nous cherchions justement quelqu'un pour nous perfectionner en anglais, me dit-il. Toute notre clientèle est américaine et le seul mot d'anglais que nous connaissions est... (ici, il cita un vocable que les gamins de Londres s'amuse à écrire sur tous les murs). Vous pouvez nous être utile. Venez. »

Je m'engageai à sa suite dans un escalier en spirale qui aboutissait à un étroit corridor en sous-sol, si bas de plafond que je devais par endroits me baisser pour passer. Il y faisait une chaleur étouffante, et la seule lumière venait de quelques ampoules jaunâtres disposées tous les cinq ou six mètres. J'eus l'impression de parcourir des kilomètres – en fait, quelques centaines de mètres tout au plus – dans ce dédale souterrain qui me fit bizarrement penser aux ponts inférieurs d'un paquebot : même sensation d'espace confiné, même chaleur, même odeur de

mangeaille, avec en toile de fond un bourdonnement incessant, dû aux fourneaux de cuisine, évoquant la trépidation sourde des machines d'un navire. Nous passâmes devant des portes laissant tantôt échapper des bordées de jurons, tantôt entrevoir la lueur rougeoyante d'un foyer – et même, une fois, livrant passage au courant d'air glacé issu d'une chambre froide. À un moment je ressentis un violent choc dans le dos : c'était un pain de glace de cinquante kilos que transportait un homme en tablier bleu. Derrière lui venait un jeune garçon portant sur l'épaule un énorme quartier de veau, la joue enfoncée dans la viande humide et spongieuse. Ils me bousculèrent en criant : « Sauve-toi de là, idiot ! » et poursuivirent leur course. Sur le mur, juste au-dessous d'une ampoule électrique, quelqu'un s'était attaché à calligraphier la phrase suivante : « Passant, tu trouveras plus facilement un ciel d'hiver sans nuage qu'une femme qui, à l'hôtel X..., aura gardé son pucelage. » J'étais décidément tombé dans un drôle d'endroit.

Un des couloirs latéraux donnait accès à la buanderie. Là, une vieille femme au visage décharné me remit un tablier bleu et une pile de torchons. Après quoi, le chef du personnel m'entraîna à sa suite vers un minuscule réduit souterrain – une sorte de cave sous les caves – pourvu d'un évier et de quelques fourneaux à gaz. Le plafond était trop bas pour que je puisse me tenir droit et la température devait avoisiner les quarante-cinq degrés. Le chef du personnel m'expliqua que mon travail consisterait à monter leurs repas aux employés de rang élevé qui mangeaient dans une petite salle située juste au-dessus. J'aurais en outre à faire le ménage de la salle et à laver leur vaisselle. Quand il fut parti, un garçon – un autre Italien – passa dans l'encadrement de la porte une tête toute frisottée et me lança d'un ton farouche, après m'avoir rapidement détaillé :

« Anglais, je vois ! Eh bien tu apprendras qu'ici c'est moi qui

commande. Si tu travailles bien... (il fit le geste de porter à sa bouche le goulot d'une bouteille et aspira bruyamment). Sinon... (il donna quelques vigoureux coups de pied dans le chambranle). Te tordre le cou, moi, ça me ferait ni plus ni moins que de cracher par terre. Et si tu t'avises de faire du barouf, c'est moi qu'on croira, pas toi. Alors tiens-toi à carreau. Compris ? »

Vaguement estomaqué par cette algarade, je me mis au travail avec un certain zèle. Déduction faite d'une heure de pause environ, je demeurai sur la brèche de sept heures du matin à neuf heures et quart du soir. La vaisselle d'abord, puis balayer le plancher et essuyer les tables de la salle à manger du personnel, rincer des verres et essuyer des couteaux, monter des repas, refaire de la vaisselle, monter les plats du repas du soir, refaire la vaisselle pour finir. Dans l'ensemble, j'arrivai à me montrer à la hauteur de la tâche, mais le plus dur, c'était le passage aux cuisines. Imaginez une sorte de caverne infernale – l'atmosphère suffocante sous le plafond bas, le rougeoiement des fourneaux, les cris et jurons faisant un écho assourdissant au tintamarre des poêles, marmites et casseroles. La chaleur était telle qu'il fallait garnir de linges tout ce qui était en métal, à l'exception des fourneaux. Ceux-ci occupaient le milieu de la pièce, et tout autour s'affairaient une douzaine de cuisiniers au visage ruisselant de sueur sous leur bonnet blanc. À la périphérie s'organisaient des sortes de comptoirs derrière lesquels s'égosillaient une horde de garçons et de plongeurs, les bras chargés de plateaux. Des marmitons, torse nu, alimentaient les fourneaux et récuraient avec du sablon d'énormes casseroles de cuivre. Tout le monde semblait pris de folie furieuse. Le chef de cuisine, bel homme au visage cramoisi barré par une épaisse moustache, se tenait au milieu de ce pandémonium, lançant périodiquement d'une voix de stentor : « Ça marche, deux

œufs brouillés ! Ça marche, un chateaubriand aux pommes ! » n'interrompant sa litanie que pour injurier un malheureux plongeur. Il y avait trois comptoirs et, le premier jour, je me présentai avec mon plateau à un comptoir qui n'était apparemment pas le bon. Le chef cuisinier s'approcha et me détailla d'un air méprisant, en tortillant sa moustache. Puis il appela de la main le responsable des petits déjeuners et, pointant le doigt vers moi, s'écria :

« Non, mais tu as vu ça ? Le genre de plongeur qu'ils nous collent maintenant ? D'où sors-tu, espèce d'ahuri ? De Charenton, ça fait pas un pli...

— Non, d'Angleterre...

— J'aurais dû m'en douter. Eh bien, cher monsieur l'Anglais, m'autorisez-vous à vous informer que vous n'êtes qu'un enfant de putain ? Et maintenant, fous-moi le camp d'ici et va à ton comptoir. »

Voilà le type d'accueil qui m'attendait à chaque fois que je me rendais à la cuisine, car il y avait toujours quelque chose que je faisais de travers. J'étais censé connaître mon métier, et à chaque bévue les injures pleuvaient. J'ai compté, par curiosité, le nombre de fois où je me suis fait traiter de maquereau en l'espace de cette journée : trente-neuf fois.

Vers quatre heures et demie, l'Italien me dit que je pouvais arrêter, mais que ça ne valait pas la peine de sortir vu qu'on reprenait à cinq heures. J'allai griller une cigarette aux toilettes : il était strictement interdit de fumer et Boris m'avait prévenu que les toilettes étaient le seul endroit où l'on puisse impunément braver cette interdiction. Après quoi je repris le travail jusqu'à neuf heures et quart, moment où le garçon passa la tête dans l'encadrement de la porte pour me dire de laisser la vaisselle qui restait. Curieusement, après avoir passé la journée à me traiter de

porc et de maquereau, il était d'un seul coup tout à fait amical. Il faut croire que les insultes dont j'avais été abreuvé tout au long de la journée correspondaient à une sorte de rituel initiatique.

« Ça ira comme ça, mon p'tit. Tu n'es pas très débrouillard, mais tu es réglo pour ce qui est du boulot. Viens manger en haut. Ici, on a droit à deux litres de vin par tête de pipe, mais je me suis débrouillé pour en resquiller une. On aura de quoi s'arroser le gosier. »

Nous fîmes un excellent repas avec les restes laissés par les employés de haut rang. Le vin aidant, le garçon me raconta ses amours, me parla de deux individus qu'il avait assaisonnés au couteau en Italie et m'expliqua comment il avait coupé au service militaire. C'était un compagnon plutôt agréable, dès lors qu'on le connaissait un peu. Il me faisait penser, je ne sais trop pourquoi, à Benvenuto Cellini. J'étais épuisé, en nage, mais je me sentais tout ragaillardisé au terme d'une journée où j'avais enfin pu manger à ma faim. Le travail ne paraissait pas trop difficile et, tout compte fait, cette place me convenait assez. Mais rien n'était encore joué, car on m'avait embauché en qualité d'extra, pour une journée seulement. Le portier à l'air rogue me régla les vingt-cinq francs que j'avais gagnés, moins cinquante centimes de retenue (« pour l'assurance », me dit-il ; ce qui, je devais le découvrir par la suite, était un mensonge). Puis il se planta en face de moi, me fit enlever mon veston et me palpa consciencieusement, pour s'assurer que je n'emportais pas de nourriture. Ce fut ensuite au tour du chef du personnel d'y aller de son laïus. À l'instar du garçon, il paraissait mieux disposé à mon égard après avoir pu constater que le travail ne me faisait pas peur.

« Nous pouvons peut-être vous embaucher ferme, me déclara-t-il. Le chef des garçons dit que ça l'amuserait de pouvoir traiter

un Anglais de tous les noms. Êtes-vous prêt à signer pour un mois plein ? »

Enfin du travail ! J'étais tout prêt à accepter d'enthousiasme, quand je me souvins du restaurant russe qui devait ouvrir dans quinze jours. Il ne me paraissait pas très honnête de m'engager pour un mois et, ensuite, de laisser mon employeur en plan. Je dis que j'avais une autre place en vue : ne pouvais-je signer pour quinze jours seulement ? Le chef du personnel répliqua par un haussement d'épaules et me dit qu'on n'embauchait qu'au mois. Manifestement, j'avais laissé passer l'occasion.

Boris m'attendait, comme convenu, sous les arcades de la rue de Rivoli. Quand je lui racontai ce qui s'était passé, il entra dans une violente colère. C'était la première fois que je le voyais se départir de son urbanité, au point même de me traiter de crétin.

« Crétin ! Bougre de crétin ! C'est bien la peine que je m'échine à te trouver une place pour que tu la laisses bêtement filer ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de parler de ce restaurant ? Tu n'avais qu'à dire que tu étais décidé à travailler le mois entier !

— Il m'a paru plus honnête de dire que je pouvais avoir à rendre mon tablier d'ici là, expliquai-je.

— Honnête ! Honnête ! A-t-on jamais vu un plongeur *honnête* ! Mon ami (ici, il me prit par le revers de la veste pour me déclarer d'un ton extrêmement pénétré), mon ami, tu as travaillé toute une journée dans cet hôtel. Tu as eu un aperçu de ce qui t'attend. Crois-tu que dans ces conditions un plongeur puisse s'offrir le luxe d'invoquer le sens de l'honneur ?

— Non, peut-être pas.

— Alors tu vas me faire le plaisir d'aller dire au chef du personnel que tu es d'accord pour travailler pour un mois plein. Dis-lui que tu laisses tomber l'autre place. Après, quand notre restaurant ouvrira, tout ce qu'on aura à faire, c'est dire à l'hôtel :

bonsoir la compagnie, et au plaisir.

— Mais qu'advient-il de mon salaire si je romps mon contrat de travail ? »

Devant tant d'inconscience, Boris frappa le trottoir de sa canne et me lança, criant presque :

« Demande à être payé à la journée, comme ça tu ne perdras pas un sou ! Tu ne crois tout de même pas qu'ils vont assigner un plongeur en justice pour rupture de contrat ? Un plongeur est quelqu'un de bien trop insignifiant pour qu'on dérange les juges à son sujet ! »

Je revins vivement sur mes pas, allai trouver le chef du personnel, lui dis que j'étais prêt à travailler un mois dans son établissement, et l'affaire fut conclue sans autres formalités. Ce fut ma première leçon en ce qui concerne l'éthique de plongeur. Par la suite, je vis bien à quel point je m'étais montré stupide avec mes scrupules ; car les grands hôtels ne font preuve d'aucune pitié à l'égard des gens qu'ils emploient. Ils embauchent et débauchent du personnel en fonction des besoins et licencient dix pour cent au moins de leurs employés quand la pleine saison est terminée. Et ils n'ont aucun mal à trouver un remplaçant si quelqu'un leur fait faux bond, car à Paris ce ne sont pas les candidats à ce genre de place qui manquent.

XI

Quoi qu'il en soit, je n'eus pas à dénoncer mon contrat, car six semaines plus tard, l'Auberge de Jehan Cottard ne donnait encore aucun signe d'une ouverture imminente. Durant tout ce temps, je travaillai à l'hôtel X..., à raison de quatre journées par semaine à la cafétéria, une journée en qualité d'assistant du garçon du quatrième étage, et une journée à remplacer la femme qui faisait la vaisselle de la salle à manger. Mon jour de congé se trouvait, par chance, tomber le dimanche, mais il arrivait qu'un employé soit malade et que je doive donc travailler également ce jour-là. Mon service allait de sept heures du matin à deux heures de l'après-midi, puis de cinq heures à neuf heures – soit onze heures au total. Mais c'était une journée de quatorze heures qui m'attendait quand je m'occupais de la salle à manger. Eu égard à la vie ordinaire d'un plongeur parisien, c'étaient des journées de travail exceptionnellement brèves. La seule chose vraiment pénible à supporter, c'était la chaleur étouffante et l'atmosphère confinée qu'on respirait dans ce dédale souterrain. Cela mis à part, l'hôtel, vaste et bien organisé, passait pour l'un des moins mauvais établissements qu'un plongeur puisse trouver à Paris.

Notre cafétéria se présentait sous l'aspect d'une cave de sept mètres sur deux environ, avec un plafond qui ne dépassait pas deux mètres quarante. Elle était si encombrée de cafetières, machines à couper le pain et autres ustensiles de ce type, qu'il était pratiquement impossible de faire un pas sans se cogner quelque part. L'éclairage provenait d'une ampoule électrique au bulbe terni et de quatre ou cinq radiateurs à gaz qui soufflaient une furieuse haleine rouge. Il y avait un thermomètre qui ne

descendait jamais au-dessous de quarante-trois degrés et qui montait, en certains moments de la journée, jusqu'à près de cinquante-quatre. Un bout de la pièce était occupé par cinq monte-plats, l'autre par une armoire frigorifique où l'on gardait le lait et le beurre. Quand vous entriez là-dedans, vous subissiez d'un seul coup un changement de température d'une quarantaine de degrés – ce qui me faisait inévitablement songer à ce cantique où il est question des monts glacés du Groenland et des rivages coralliens de l'Inde. En plus de Boris et de moi-même, il y avait deux autres employés à la cafétérie. L'un était Mario, un colosse italien à l'humeur exubérante – on eût dit un agent réglant la circulation sur une scène de théâtre – et l'autre une sorte de bête velue, à l'apparence on ne peut plus fruste, que nous appelions « le Magyar ». Je crois qu'il était originaire de Transylvanie, ou d'une contrée encore plus reculée.

Le Magyar mis à part, nous déplacions tous un volume appréciable, de sorte que l'heure du coup de feu donnait lieu à une suite de collisions incessantes.

Le service à la cafétérie était très irrégulier. Nous ne restions jamais les bras croisés, mais le travail véritable survenait par périodes de deux heures – le moment du « coup de feu », comme nous disions. Le premier coup de feu se produisait vers huit heures, au moment où les occupants des étages se réveillaient et réclamaient leur petit déjeuner. À huit heures, un concert de cris et de coups sourds commençait à ébranler notre sous-sol. Des sonneries retentissaient de tous côtés, des hommes en tablier bleu couraient à travers les corridors, nos monte-plats descendaient tous ensemble avec fracas, accompagnés par les cris et jurons en italien des garçons qui s'activaient sur cinq étages au-dessus de nos têtes. Je ne me souviens plus très bien de toutes les tâches qui nous incombaient, mais je sais qu'il fallait préparer le thé, le café et

le chocolat, aller chercher les plats à la cuisine, les vins à la cave, les fruits à la salle à manger, couper le pain en tranches, griller des toasts, faire des coquilles de beurre, doser la confiture, ouvrir des boîtes de lait, compter les morceaux de sucre, cuire des œufs à la coque, préparer du porridge, piler de la glace, mouliner le café – et tout ceci pour cent à deux cents clients impatientes. Pour accéder à la cuisine, il fallait parcourir trente mètres, et soixante à soixante-dix pour rejoindre la salle à manger. Tout ce qu'on envoyait par les monte-plats devait être inscrit sur une fiche, et ces fiches dûment classées, au point que cela faisait un tintouin du diable si l'on venait à perdre la trace d'un malheureux morceau de sucre. Nous devions en plus pourvoir au pain et au café du personnel, et expédier les repas des garçons d'étage. Autant dire que nous ne risquions guère de chômer.

Je me suis un jour amusé à calculer que nous devions abattre, en marchant ou en courant, une bonne vingtaine de kilomètres quotidiens – mais encore faut-il souligner que la fatigue était d'ordre plus mental que physique. À première vue, rien ne paraît plus facile à effectuer que ce stupide travail d'employé de cuisine, mais on en mesure toute la difficulté dès qu'il s'agit de l'exécuter en étant pressé par le temps. Il faut sauter sans arrêt d'une occupation urgente à une autre tout aussi urgente – un peu comme si l'on devait trier un paquet de cartes contre la montre. Vous êtes, par exemple, en train de griller des toasts quand soudain arrive – brrang ! – un monte-plats où l'on vous demande du thé, des pains au lait et trois variétés différentes de confiture ; et en même temps – brrang ! – en voilà un autre qui vous somme de fournir des œufs brouillés, du café et des pamplemousses. Vous vous précipitez à la cuisine pour les œufs, puis à la salle à manger pour les fruits, filant à la vitesse de l'éclair afin d'être de retour

avant que vos toasts ne soient brûlés, sans cesser de penser au thé et au café et à la demi-douzaine de commandes qui attendent encore d'être satisfaites. Et en même temps, un garçon vous fait des histoires à n'en plus finir à propos d'une bouteille d'eau de Seltz qui a disparu, et vous lui répondez. Il faut pour tout cela plus de tête qu'il y paraît. Mario avait très certainement raison quand il assurait qu'il fallait un an pour faire un cafetier convenable.

Entre huit heures et dix heures et demie, on vivait donc dans une sorte de perpétuel délire. Tantôt nous devions agir comme s'il ne nous restait plus que cinq minutes à vivre ; puis les commandes cessaient pour quelques instants d'affluer et l'on connaissait une certaine accalmie. Nous en profitions alors pour faire un peu de ménage par terre, répandre une nouvelle couche de sciure et avaler des verres de vin, d'eau ou de café – n'importe quoi, du moment que c'était liquide. Il nous arrivait fréquemment de travailler en suçant un gros morceau de glace. La chaleur qui régnait à proximité des radiateurs à gaz était étouffante. Au cours de la journée, nous ingurgitions des litres de liquide et, au bout de quelques heures de travail, nos tabliers eux-mêmes étaient trempés de sueur. Parfois, nous étions tellement débordés que certains clients auraient dû se passer de déjeuner si Mario ne s'était trouvé là pour nous sauver la mise. Cela faisait quatorze ans qu'il travaillait à la cafétéria et il en était arrivé à ne pas perdre une seconde entre les tâches successives à accomplir. Le Magyar était très bête, moi j'étais inexpérimenté et Boris avait tendance à lambiner, moitié à cause de sa jambe et moitié parce qu'il considérait comme dégradant de travailler à la cafétéria, lui qui avait été garçon. Mais Mario était admirable. Il fallait le voir, les bras en croix à travers la pièce, remplir une cafetière d'une main et, de l'autre, faire cuire un œuf à la coque tout en surveillant les toasts et en lançant des instructions au Magyar, et trouvant

encore le courage de fredonner des bribes de *Rigoletto*. Le patron l'appréciait à sa juste valeur et le payait mille francs par mois, au lieu des cinq cents que touchaient les autres employés.

La grande bousculade du petit déjeuner cessait à dix heures et demie. C'était pour nous le moment de nettoyer les tables, de balayer par terre, d'astiquer les cuivres et, les jours fastes, nous pouvions aller, chacun à notre tour, griller une cigarette aux toilettes. C'était la période creuse, si l'on peut dire. Nous avions en principe dix minutes pour déjeuner mais nous ne parvenions jamais au terme d'un repas sans être dérangés. Le moment où les clients prenaient leur déjeuner, entre midi et deux, correspondait à une nouvelle période d'agitation frénétique. Notre travail consistait principalement à aller chercher les plats aux cuisines, ce qui se traduisait par de perpétuelles engueulades de la part des cuisiniers. Cela faisait maintenant quatre à cinq heures qu'ils suaient devant leurs fourneaux et ils étaient d'une humeur de chien.

À deux heures, nous redevenions brusquement des hommes libres. Le temps d'ôter notre tablier, de passer un veston et nous étions dehors, nous hâtant vers le bistrot le plus proche – lorsque nous avions de l'argent. Cela faisait une drôle d'impression de retrouver la rue au sortir de ces caves éclairées par la lueur rougeoyante des feux. L'air semblait d'une transparence aveuglante, et glacé comme celui d'un été polaire. Et quel délice de respirer les vapeurs d'essence, après les écœurantes odeurs de sueur et de mangeaille. Au bistrot, il nous arrivait de rencontrer certains des cuisiniers ou des garçons de l'hôtel. Ils se montraient alors très amicaux et nous payaient à boire. Dans le service, nous étions leurs esclaves, mais une sorte de convention tacite fait qu'au-dehors, chacun est l'égal de chacun, et l'on oublie les

engueulades. À cinq heures moins le quart nous reprenions le chemin de l'hôtel. Comme il n'y avait pas de clients à servir avant six heures et demie, nous en profitions pour faire l'argenterie, nettoyer les cafetières et autres ustensiles. Ensuite, c'était le grand branle-bas du dîner. Il me faudrait la plume d'un Zola pour donner une idée de ce qu'était ce moment. En gros, toute l'affaire se résumait comme suit : cent à deux cents personnes réclamaient, chacune en même temps, cinq à six plats différents que devaient leur préparer et leur servir cinquante à soixante autres personnes. Quiconque a tant soit peu l'expérience de la restauration comprendra ce que cela représente. Et ce moment, où chacun devait fournir une double quantité de travail, était aussi celui où le personnel était sur les genoux, et où bon nombre d'employés étaient ivres. Je pourrais noircir des pages et des pages sans parvenir à donner une représentation adéquate de ces instants. Les cavalcades dans les étroits couloirs, les collisions, les cris, les empoignades avec les paniers, les plateaux et les pains de glace, la chaleur, la pénombre, les brusques querelles qu'on n'avait jamais le temps de vider – autant de choses qui défient toute description. Un homme descendant pour la première fois dans ces sous-sols se serait cru dans un asile de fous. Ce n'est que par la suite, quand je commençai à comprendre quelque chose au fonctionnement d'un hôtel, que je parvins à discerner un ordre dans ce chaos.

À huit heures et demie, la machine s'arrêtait brutalement. Nous n'étions pas libres avant neuf heures, mais chacun s'allongeait à même le sol et restait là à se reposer les jambes, n'ayant même pas le courage de se lever pour aller chercher à boire dans la glacière. Parfois, le chef du personnel arrivait avec des bouteilles de bière, car l'hôtel nous allouait un supplément de boisson quand la journée avait été particulièrement chargée. La nourriture qu'on

nous donnait était mangeable, sans plus, mais le patron ne se montrait pas regardant sur le chapitre de la boisson. Il nous accordait deux litres de vin par jour, sachant bien que, s'il ne reçoit pas ses deux litres quotidiens, un plongeur en volera trois. Comme il y avait en plus les fonds de bouteille des clients, il nous arrivait souvent de boire trop – ce qui n'était pas nécessairement une mauvaise chose, car on a l'impression de travailler plus vite quand on est à moitié ivre.

Quatre jours de la semaine se passaient ainsi pour moi. Sur les deux qui restaient, un était plus agréable, l'autre pire. Au bout d'une semaine de cette existence, j'avais bien besoin d'un peu de détente. On était arrivé au samedi soir et, comme d'habitude, au bistrot des Trois Moineaux tout le monde s'employait à se saouler consciencieusement. Avec devant moi la perspective d'une journée entière de liberté, je ne demandais pas mieux que d'en faire autant. Chacun retrouva son lit à deux heures du matin, fin saoul et bien décidé à dormir jusqu'à midi. À cinq heures et demie, je fus réveillé en sursaut. Un veilleur de nuit, envoyé par l'hôtel, se tenait à côté de mon lit. Il envoya voler draps et couvertures et me secoua sans ménagements.

« Debout ! Tu t'es bien saoulé la gueule, hein ? Bon, on n'est pas là pour parler de ça. Il y a un type qui nous a fait faux bond, à l'hôtel. Faut que tu le remplaces aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? Mais c'est mon jour de repos.

— Repos, mes fesses ! Le boulot n'attend pas. Debout ! »

Je me levai et partis. J'avais le dos en capilotade et le crâne farci de cendres brûlantes. Je me sentais parfaitement hors d'état de fournir toute une journée de travail. Et pourtant, au bout d'une heure passée dans les sous-sols de l'hôtel X..., je me sentis étrangement frais et dispos. Il semble que l'atmosphère d'étuve

de ces caves agisse à la manière d'un bain turc et permette d'éliminer, par simple sudation, des quantités phénoménales d'alcool. Les plongeurs le savent bien et comptent là-dessus. Être à même d'absorber des litres de vin et ne pas trop en ressentir les effets grâce à la transpiration, voilà une des compensations du métier.

XII

Pour moi, le meilleur jour était, de loin, celui où j'allais aider le garçon du quatrième étage. Le travail se faisait dans une sorte de petit office qui communiquait avec la cafétéria par l'intermédiaire des monte-plats. En comparaison avec le sous-sol, on avait l'impression d'une délicieuse fraîcheur et mon travail, qui consistait à faire briller l'argenterie et la verrerie, était somme toute plutôt facile. Valenti, le garçon, était un brave type : il me traitait presque comme un égal lorsque nous étions seuls, quitte à me houspiller dès qu'une tierce personne se trouvait sur les lieux : car il ne sied pas à un garçon de se montrer trop aimable avec le plongeur. Quand la journée avait été bonne, il lui arrivait de me donner cinq francs de pourboire. C'était un jeune homme plutôt avenant – il avait vingt-quatre ans mais en paraissait dix-huit – qui, comme la plupart des garçons, ne manquait pas d'une certaine prestance. Avec son habit noir à queue de pie, sa cravate blanche, son visage lisse et ses cheveux bruns calamistrés, il aurait pu passer pour un élève d'Eton. Pourtant, il gagnait sa vie depuis l'âge de douze ans et l'on pouvait dire qu'il était littéralement sorti du ruisseau. Il avait franchi la frontière italienne sans passeport, avait vendu des marrons sur les boulevards parisiens, avait écopé de cinquante jours de prison à Londres pour défaut de permis de travail, s'était vu poursuivi dans un hôtel où il travaillait, par les assiduités d'une vieille richarde qui lui avait donné une bague en diamants et l'avait après coup accusé de la lui avoir volée – voilà quelques-uns des épisodes qui avaient jalonné une vie mouvementée. J'avais plaisir à bavarder avec lui dans les moments de répit, alors que nous nous offrions le luxe de griller

une cigarette en rejetant la fumée dans le puits du monte-plats.

Le mauvais jour, c'était celui où je devais faire la vaisselle de la salle à manger. Je n'avais pas à m'occuper des assiettes, qui partaient à la cuisine, mais tout le reste me revenait – argenterie, verres et couverts. Cela représentait néanmoins treize heures de travail et trente à quarante torchons trempés en fin de journée. Les méthodes vétustes appliquées en France aboutissent en fait à un double travail pour le plongeur. Les égouttoirs sont chose inconnue, de même que le savon en paillettes : il faut opérer avec ce savon mou et gluant qui refuse obstinément de mousser dans l'eau dure de Paris. Je travaillais dans un réduit sale et encombré qui faisait fonction à la fois d'office et d'arrière-cuisine et qui donnait directement sur la salle à manger. En plus de la plonge, je devais aussi aller chercher les repas des garçons et les servir à table. La plupart étaient d'une insupportable insolence et je dus plus d'une fois faire usage de mes poings pour les rappeler à la plus élémentaire politesse. La personne que je remplaçais était une femme, et ces individus faisaient de sa vie un enfer.

Il était assez amusant de considérer cette petite arrière-cuisine crasseuse et de se dire que seule une double porte vous séparait de la salle à manger.

Là, la clientèle trônait dans toute sa splendeur – nappes immaculées, bouquets de fleurs, miroirs, corniches dorées et angelots peints. Et nous, à quelques mètres de là seulement, baignant dans une crasse repoussante. Car il s'agissait vraiment d'une crasse repoussante. Jusqu'au soir, nous n'avions pas un moment de libre pour donner un coup de balai et nous pataugions continuellement dans un mélange d'eau savonneuse, de feuilles de salade, de papier déchiré et de déchets alimentaires. Une douzaine de garçons, qui avaient tombé la veste et qui exhibaient des aisselles en sueur, préparaient des salades et enfonçaient leurs

pouces dans des pots de crème fraîche. La pièce était envahie par une écœurante odeur de boustifaille et de sueur. Partout dans les placards, derrière les piles de vaisselle, se trouvaient dissimulées des réserves d'aliments, fruit des misérables larcins des garçons. Il n'y avait que deux éviers, et pas de lavabo, de sorte qu'il n'était pas rare de voir un garçon se laver la figure dans l'eau de rinçage de la vaisselle propre. Mais les clients ne savaient rien de tout cela. Il y avait, à la porte de la salle à manger, un tapis-brosse et un miroir devant lequel les garçons finissaient de se pommader afin de présenter à la clientèle l'image même de la propreté.

C'est un spectacle très édifiant que celui d'un garçon faisant son entrée dans une salle à manger d'hôtel. Au moment où il en franchit le seuil, une soudaine métamorphose s'opère en lui. D'un seul coup, ses épaules se redressent et toute la crasse, l'irritation et l'énervement accumulés s'effacent comme par magie. Il glisse sur le tapis avec l'onctuosité d'un prêtre se disposant à officier. Je revois encore notre second maître d'hôtel, un bouillant Italien, s'arrêtant un jour devant la porte de la salle à manger pour s'en prendre à un novice qui avait cassé une bouteille de vin. Le poing brandi au-dessus de la tête, en train de hurler (la porte était par bonheur suffisamment capitonnée pour arrêter les éclats de voix) :

« Tu me fais chier ! Et tu voulais te prendre pour un garçon, petit saligaud ? Laisse-moi rire ! Ça, un garçon ! Mais on ne voudrait même pas de toi pour frotter les planchers du bordel d'où est sortie ta putain de mère ! Maquereau, va ! »

Ne trouvant plus de mots assez forts, il se tourna vers la porte et, au moment d'en franchir le seuil, lâcha un vent sonore comme aiment à le faire les Italiens quand ils veulent marquer toute l'étendue de leur mépris.

Puis il s'avança à travers la salle, un plat à la main, évoluant

avec la grâce onduleuse d'un cygne. Dix secondes plus tard, il s'inclinait cérémonieusement devant une table. Le voyant faire, on ne pouvait s'empêcher de penser que c'était le client qui devait rougir de confusion à l'idée de se faire servir par un tel aristocrate.

Faire la vaisselle est un travail parfaitement odieux – pas vraiment pénible, certes, mais assommant et stupide au-delà de toute expression. On frémit à l'idée que des êtres humains puissent passer des dizaines d'années de leur vie à ne rien faire d'autre. La femme que je remplaçais avait bien la soixantaine et elle restait rivée à son bac à vaisselle, treize heures par jour, six jours par semaine, toute l'année durant. Et en plus, elle servait de souffre-douleur aux garçons. Elle disait à qui voulait l'entendre que, dans le temps, elle avait été actrice. Péripatéticienne serait sans doute plus proche de la vérité, car la plupart des prostituées finissent leur vie comme femmes de ménage. Cela faisait une curieuse impression de voir que, malgré son âge et sa condition présente, elle continuait à porter une perruque d'un blond éclatant, à se mettre du noir aux yeux et à se maquiller comme une fille de vingt ans. Il faut croire que soixante-dix-huit heures de travail par semaine ne suffisent pas à étouffer toute envie de vivre chez l'être humain.

XIII

Au troisième jour de mon travail à l'hôtel, le chef du personnel qui, jusqu'alors, s'était comporté plutôt aimablement à mon égard, me fit appeler et me dit d'un ton cassant :

« Hé, toi, tu vas me raser cette moustache, et plus vite que ça ! Nom de Dieu ! Depuis quand les plongeurs portent-ils la moustache ? »

J'ouvris la bouche pour protester, mais il ne me laissa pas placer un mot, ajoutant :

« Un plongeur à moustache ! C'est extravagant ! Gare à toi si demain je te revois avec ça. »

Alors que nous rentrions chez nous, je demandai à Boris la raison de cette brusque sortie. Il haussa les épaules :

« Il faut que tu fasses ce qu'il t'a dit, mon ami. À l'hôtel, personne ne porte la moustache, sauf les cuisiniers. Je croyais que tu l'avais remarqué. La raison ? Il n'y en a pas. Ça a toujours été comme ça. C'est la coutume. »

Je compris qu'il s'agissait d'une convention tacitement observée, comme par exemple celle qui veut qu'on ne mette pas de cravate blanche avec un smoking, et m'exécutai. Par la suite, je découvris l'explication de cette coutume : dans les bons hôtels, les garçons ne portent pas de moustache et, pour bien marquer leur prééminence, ils ont décrété que les plongeurs n'en porteraient pas non plus. Les cuisiniers, eux, arborent une moustache pour bien montrer le peu de cas qu'ils font des garçons.

Cette anecdote donne quelque idée du subtil système de caste qui régit la vie d'un hôtel. Les cent dix individus qui entraient dans le personnel de l'hôtel X... se situaient sur une échelle de

préséances aussi rigoureusement définie que dans une armée. Il y a à cet égard autant de différence entre un cuisinier, ou un garçon, et un plongeur qu'il peut y en avoir entre un capitaine et un homme du rang. Tout en haut se trouvait le gérant, qui pouvait renvoyer qui bon lui semblait, y compris les cuisiniers. Nous ne voyions jamais ce patron : tout ce que nous savions de lui, c'était que ses menus devaient être préparés avec beaucoup plus de soin que ceux destinés aux clients. Il lui revenait de faire régner la discipline à l'intérieur de l'établissement, et il s'acquittait avec zèle de cette tâche, traquant inlassablement le moindre relâchement dans le service – mais nous étions trop malins pour lui. Il y avait dans l'hôtel tout un système de sonneries, que le personnel utilisait pour échanger des signaux convenus. Un coup long, puis un bref suivi de deux coups un peu plus longs : cela voulait dire que le gérant n'était pas loin et chacun s'empressait alors de manifester une activité débordante.

Juste après le gérant venait le maître d'hôtel. Il ne servait pas personnellement à table – sauf dans le cas d'un lord ou d'un personnage de ce niveau – mais se contentait de diriger les garçons et de présider à la composition des menus. Entre les pourboires et les primes consenties par les maisons de champagne (deux francs par bouchon retourné à la maison) il arrivait à se faire deux cents francs par jour. Son statut le classait très nettement à part du reste du personnel : il prenait ses repas dans un cabinet particulier, avait de l'argenterie sur sa table et deux apprentis garçons, en veste blanche et propre, pour le servir. Un cran au-dessous se trouvait le chef de cuisine, payé au tarif d'environ cinq mille francs par mois. Il mangeait à la cuisine mais disposait d'une table séparée et se faisait servir par l'un des gâte-sauce. Ensuite venait le chef du personnel. Il ne percevait que quinze cents francs par mois mais avait le droit de porter un habit

noir, était dispensé de tout travail manuel, pouvait renvoyer les plongeurs et mettre les garçons à l'amende. Puis, c'étaient les simples cuisiniers, payés entre trois mille et sept cent cinquante francs par mois ; les garçons qui empochaient une moyenne de soixante-dix francs par jour de pourboire, plus un petit fixe ; puis les lingères et raccommodeuses ; puis les apprentis garçons, à qui les pourboires étaient interdits mais qui touchaient sept cent cinquante francs par mois, puis les plongeurs, qui en touchaient eux aussi sept cent cinquante ; les femmes de chambre, à cinq ou six cents francs mensuels ; et enfin, tout au bas de l'échelle, les cafetiers, réduits à subsister avec cinq cents francs par mois. Nous étions vraiment la lie de l'hôtellerie, des gens que l'on méprisait et qu'on ne se privait pas de tutoyer.

Il y avait encore bien d'autres catégories dans le personnel – employés aux écritures ou « courriers », magasinier, sommelier, grooms, bagagistes, glacier, boulangers, veilleur de nuit, portier. Les emplois étaient distribués suivant les nationalités. Les courriers, cuisiniers et raccommodeuses étaient Français ; les garçons, Italiens ou Allemands (un garçon français fait à Paris figure d'oiseau rare) ; les plongeurs se recrutaient dans toutes les races de l'Europe, sans compter les Arabes et les nègres. Le français était une sorte de sabir que tout le monde utilisait pour communiquer, y compris les Italiens quand ils parlaient entre eux.

Chaque emploi comportait ses petits privilèges particuliers. Dans tous les hôtels de Paris, il est d'usage de revendre les restes de pain aux boulangers au tarif de huit sous la livre, et les déchets de cuisine aux éleveurs de porcs, pour trois fois rien – les plongeurs se partageant après quoi le produit de la vente. Par ailleurs, le chapardage était quasiment élevé au rang d'une institution. Les garçon volent systématiquement. En fait, j'ai

rarement vu un garçon toucher à l'ordinaire que lui propose l'hôtel. Aux cuisines, l'affaire prenait un tour encore plus systématique, et à la cafétéria, nous ne nous privions pas de puiser dans les provisions de thé et de café. Le sommelier, lui, avait la haute main sur les alcools. Les garçons devaient obligatoirement en passer par lui pour toute commande, et sur chaque verre qu'il remplissait, le sommelier prenait soin de prélever l'équivalent d'une cuillère à café. Moyennant quoi, il parvenait à se monter une cave assez convenable et, pour peu que vous ayez su entrer dans ses petits papiers, il vous revendait le fruit de ses larcins au tarif de cinq sous la goulée.

Le vol était partout, et malheur à celui qui laissait traîner de l'argent dans la poche de son veston : il pouvait d'avance en faire son deuil. Mais la plus grande canaille était sans conteste le portier chargé de nous remettre notre paye et de nous fouiller pour s'assurer que personne n'emportait de nourriture en douce. Sur mes cinq cents francs par mois, cet homme s'arrangea pour me carotter cent quatorze francs en l'espace de six semaines. Comme j'avais demandé à être payé à la journée, il me remettait chaque soir seize francs et, en ne me payant pas mes dimanches (qui m'étaient normalement dus) parvint à faire passer soixante-quatre francs dans ses poches. Il m'était d'ailleurs arrivé de travailler le dimanche, ce qui (chose que j'ignorais) me donnait droit à un complément de salaire de vingt-cinq francs. Là encore je ne vis jamais la couleur de cet argent – soixante-quinze francs au total. Ce fut seulement la dernière semaine que je découvris le pot aux roses. Mais, faute de pouvoir apporter la moindre preuve, je ne parvins à me faire rembourser que vingt-cinq francs. Le portier en agissait de même avec tous ceux qui étaient assez naïfs pour se laisser prendre à ce genre de tour de passe-passe. Il se disait Grec mais était en fait Arménien. Grâce à lui, j'eus tout le loisir de

méditer sur la vérité du dicton : « Fie-toi à un serpent plutôt qu'à un Juif, à un Juif plutôt qu'à un Grec, mais ne te fie jamais à un Arménien. »

On rencontrait d'étranges individus parmi les garçons. Il y avait ainsi un jeune fils de famille, qui avait fait ses universités et occupé un emploi bien rétribué dans une entreprise commerciale. Il avait attrapé une maladie vénérienne, perdu sa situation, s'était laissé glisser sur la pente et s'estimait à présent heureux d'avoir une place de garçon. La plupart de ces garçons étaient entrés en France clandestinement, sans passeport, et il y avait parmi eux un ou deux espions – c'est le type de profession commode pour un espion. Un jour, dans la salle à manger des garçons, une violente altercation opposa Morandi – un personnage plutôt inquiétant, avec des yeux exagérément écartés – à un autre Italien. Morandi avait, semble-t-il, pris la maîtresse de l'autre, et celui-ci, un gringalet qui avait visiblement peur de Morandi, proférait de vagues menaces. Morandi le narguait à plaisir :

« Bon, alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? J'ai couché avec ta poule. Trois fois, si tu veux savoir. Et on a bien joui à chaque fois. Alors dis-moi ce que tu comptes faire ?

— Je pourrais te dénoncer à la Sûreté. Tu es un espion italien. »

Morandi ne perdit pas de temps en dénégations. Il tira simplement un rasoir de la basque de son habit et décrivit dans l'air deux rapides revers, comme pour taillader les joues d'un adversaire. L'autre partit sans demander son reste.

Le personnage le plus étrange que j'aie rencontré dans cet hôtel était un extra, embauché à vingt-cinq francs la journée pour remplacer le Magyar, tombé malade. C'était un Serbe d'environ vingt-cinq ans, vif et râblé, qui parlait six langues, dont l'anglais. Il parut d'emblée parfaitement dans son élément et travailla

d'arrache-pied jusqu'à midi. Puis, d'un seul coup, son humeur vira. Il se désintéressa totalement du travail, alla voler du vin et couronna le tout en se promenant d'un air des plus désinvoltes, la pipe au bec. Il était, bien sûr, strictement interdit de fumer, sous peine de sévères sanctions. Le gérant eut vent de l'affaire et descendit en personne, écumant de rage, pour dire deux mots à ce Serbe.

« Non mais, dis, où as-tu pris que tu allais pouvoir te promener ici avec ta bouffarde ?

— Non mais, dis, où as-tu pris une fiole comme la tienne ? » répondit très calmement le Serbe.

Je ne sais si l'on mesure bien l'énormité de la réponse. Un plongeur se serait-il adressé en ces termes au chef de cuisine, que celui-ci lui aurait aussitôt expédié en pleine figure une casserole de soupe bouillante. « À la porte ! Dehors ! » fut la réplique du gérant. Et à deux heures, le Serbe touchait ses vingt-cinq francs, avec prière de débarrasser définitivement le plancher. Mais avant qu'il ne s'en aille, Boris le prit à part pour lui demander, en russe, les raisons d'une aussi étrange conduite. Voici la réponse du Serbe, telle que me l'a rapportée Boris :

« Écoute, mon vieux, on me doit ma journée complète, du moment que j'ai travaillé jusqu'à midi. Hein ? C'est la loi. Et pourquoi continuerais-je à me fatiguer, une fois l'argent en poche ? Je t'explique. Je me pointe dans un hôtel où ils cherchent un extra et je travaille comme un nègre jusqu'à midi. Puis, sitôt midi sonné, je leur fous un tel bordel qu'ils sont bien obligés de me virer. Ça se tient, non ? La plupart du temps, j'arrive à me faire lourder avant midi et demi. Aujourd'hui, ça a traîné jusqu'à deux heures. Enfin... c'est toujours quatre heures de turbin d'économisées. Le seul ennui, c'est qu'on ne peut pas refaire deux fois le coup dans le même hôtel. »

À ce que je compris, ce coup-là, il l'avait fait à la moitié des hôtels et restaurants de Paris. Un coup qui doit être particulièrement facile à jouer en été – même si les hôtels se défendent de leur mieux contre ce type de personnage en établissant des listes noires.

XIV

Au bout de quelques jours, j'avais assimilé les principes essentiels qui régissent la marche d'un hôtel. Ce qui frappe tout d'abord quiconque pénètre pour la première fois dans les locaux de service, c'est le vacarme effroyable et le désordre insensé à l'heure du coup de feu. Cela change tellement de l'occupation régulière et continue qu'on observe dans un bureau ou une usine qu'on croit y voir, au début, le signe flagrant d'une mauvaise organisation. En fait, il est impossible de faire autrement, et ce pour la raison suivante : le travail dans un hôtel n'est pas particulièrement pénible, mais il a lieu par à-coups et est, par nature, non économique. Ainsi, on ne saurait, par exemple, faire griller un bifteck deux heures à l'avance : il faut attendre la dernière minute, le moment où s'est déjà accumulée une prodigieuse quantité de travail à faire, et tout faire alors à la fois, à une allure de fous furieux. Le résultat est qu'aux heures des repas chaque employé fait le travail de deux hommes, ce qui est inévitablement source de vacarme et de disputes. La chamaille perpétuelle est, en fait, partie intégrante du processus de travail, car il serait impossible de soutenir la cadence si chacun ne passait pas son temps à traiter son voisin de fainéant. C'est pour cela que l'heure du coup de feu correspondait dans l'hôtel à un déchaînement de cris et de jurons. Dans ces moments, on aurait pu croire que tout le vocabulaire humain se réduisait au verbe foutre. Il y avait à la boulangerie une jeune fille, de seize ans au plus, qui employait des mots à faire rougir un charretier. (D'ailleurs, Hamlet ne dit-il pas « jurer comme un marmiton » ? Il faut croire que Shakespeare avait l'expérience des cuisines.) Mais personne

ne perd la tête, personne ne perd de temps. Chacun aiguillonne son voisin pour abattre, en deux heures, une somme de travail qui en exigerait quatre.

Ce qui fait marcher un hôtel, envers et contre tous, c'est l'amour-propre véritable que chaque employé porte à son travail, aussi stupide et inhumain soit-il. Le tire-au-flanc est très vite repéré et les autres font bloc contre lui jusqu'à ce qu'il soit renvoyé. Cuisiniers, garçons et plongeurs ont des façons de voir très dissemblables, mais ils ont en commun la fierté de la besogne rondement menée.

Indubitablement, la catégorie d'employés la plus attachée à cette notion de travail bien fait – et la moins servile en même temps – est celle des cuisiniers. Ils ne gagnent pas autant d'argent que les garçons, mais leur prestige est plus grand et leur emploi mieux assuré. Le cuisinier ne se considère pas comme un domestique, mais plutôt comme un artisan très qualifié, un spécialiste dans sa partie. Parlant de lui, on dit généralement « un ouvrier », titre auquel ne saurait prétendre un garçon. Il est conscient de son pouvoir, il sait que de lui dépend le bon ou le mauvais renom d'un restaurant et que tout risque de partir à vau-l'eau pour peu qu'il ait seulement cinq minutes de retard. Il méprise tout ce qui n'est pas cuisinier et traite on ne peut plus cavalièrement tout ce qui a rang au-dessous de maître d'hôtel. Et c'est en artiste qu'il exerce son métier, un métier qui requiert une habileté consommée. Ce qui est difficile, ce n'est pas tant la cuisine elle-même, mais bien le fait que tout doit être prêt en temps voulu. Entre le petit déjeuner et le déjeuner, le chef cuisinier de l'hôtel X... recevait commande de plusieurs centaines de plats qui tous devaient être servis à des moments différents. Il n'en préparait personnellement que quelques-uns, mais supervisait la confection de tous les autres et contrôlait le résultat avant de les

faire monter. Il avait une mémoire stupéfiante. Les bons de commande étaient épinglés au mur, mais il avait rarement besoin de s'y référer. Tout était inscrit dans son esprit et il pouvait lancer, à la minute près, un sonore « Faites marcher une côtelette de veau ! » (ou tout autre plat qu'il vous plaira). C'était une insupportable brute, mais aussi un artiste. C'est en raison de cette ponctualité, et non d'une quelconque supériorité technique, que les hommes sont préférés aux femmes pour le travail aux cuisines.

Le profil d'ensemble du garçon est tout autre. Il a, lui aussi, la fierté de son métier, mais il s'agit ici d'un métier essentiellement servile. Son travail lui confère une mentalité non pas d'ouvrier mais de snob. Il vit en permanence au contact des riches, s'approche de leurs tables, surprend leurs conversations, flatte leur amour-propre à grand renfort de sourires et de discrètes plaisanteries. Il a la satisfaction de dépenser par personne interposée. De plus, il nourrit le secret espoir de devenir un jour riche à son tour car, si la plupart des garçons meurent pauvres, beaucoup connaissent au cours de leur vie de longues périodes fastes. Dans certains cafés des grands boulevards, il y a tant d'argent à ramasser que ce sont les garçons qui paient le patron pour se faire embaucher. Moyennant quoi, à force de voir défiler de l'argent – un argent qu'il compte bien un jour pouvoir dépenser à son tour – le garçon en vient à épouser dans une certaine mesure la mentalité des clients. Il se donnera beaucoup de peine pour servir dans les règles parce qu'il se sent presque assis à la même table que ceux qu'il sert.

Je revois encore Valenti évoquant devant moi un banquet, à Nice, où il avait eu l'honneur de faire le service. Un festin qui avait coûté deux cent mille francs et dont on parlait encore des mois après.

« Ah, mon petit, c'était splendide, magnifique ! Tu aurais vu ça ! Le champagne, l'argenterie, les orchidées comme s'il en pleuvait... Ah, j'en ai vues des choses, mais comme ça, non, jamais... Ah, c'était tout bonnement... magnifique !

— Mais, l'interrompis-je, après tout, tu n'étais là que pour servir ces gens ?

— Oui, bien sûr... Mais c'était quand même magnifique ! »

La morale de cette histoire, c'est qu'il ne faut jamais s'apitoyer sur le sort d'un garçon. Vous pouvez avoir un jour, installé dans un restaurant et alors que vous continuez à vous remplir la panse une demi-heure après la fermeture, l'impression que le garçon fatigué qui se tient devant vous doit vous mépriser. Erreur. Il ne se dit pas, en vous regardant : « Il en a encore pour longtemps à bâfrer, ce porc ? » mais bien plutôt : « Un jour, quand j'aurais mis assez d'argent de côté, je pourrai faire comme lui. » Il est tout entier voué à l'assouvissement d'un plaisir qu'il comprend et qu'il admire. C'est pourquoi les garçons sont rarement socialistes, ne disposent d'aucun syndicat digne de ce nom et font des journées de douze heures – on en voit même, dans certains cafés, qui travaillent quinze heures d'affilée, sept jours par semaine. Ce sont des snobs, qui se complaisent plutôt dans la servilité inhérente à leur métier.

Si l'on se tourne vers les plongeurs, c'est encore une nouvelle chanson. Ils sont astreints à un travail épuisant, qui n'offre aucune perspective d'avenir, qui ne requiert aucune qualification spéciale et qui n'est guère propre à susciter l'enthousiasme. Le type de travail que l'on confierait volontiers à des femmes, si celles-ci étaient assez résistantes pour le faire. Tout ce qu'on demande à un plongeur, c'est d'être perpétuellement sur la brèche et de pouvoir tenir de longues heures dans une atmosphère étouffante.

L'horizon est pour eux parfaitement bouché car il leur est impossible d'économiser un centime sur ce qu'ils gagnent, et quand on travaille de soixante à cent heures par semaine, on n'a guère le temps de songer à apprendre un vrai métier. Le mieux qu'ils puissent espérer est de trouver un travail un peu moins pénible, comme veilleur de nuit ou préposé aux W.C.

Et pourtant, aussi peu enviable que soit leur condition, les plongeurs ont malgré tout leur fierté. C'est la fierté du trimardeur, de l'homme de peine qu'aucune quantité de travail ne saurait abattre. À ce niveau, la seule vertu dont on puisse se prévaloir est d'être capable de trimer comme une bête de somme. Débrouillard, voilà ce que tout plongeur aimerait qu'on dise de lui. Un débrouillard est un homme qui, quand bien même on lui demanderait l'impossible, saura toujours se débrouiller, se montrer à la hauteur de sa tâche. Un des plongeurs de l'hôtel X..., un Allemand, avait ainsi une solide réputation de débrouillard. Un soir, un lord anglais fit escale à notre hôtel. Et tous les garçons de s'arracher les cheveux parce que le digne seigneur avait réclamé des pêches, et qu'il ne restait plus une seule pêche à la réserve. « Qu'à cela ne tienne », dit l'Allemand. Il sortit et, dix minutes plus tard, revenait avec quatre pêches. Il était tout simplement allé les voler dans un restaurant voisin. Voilà ce qu'on appelle à Paris « être débrouillard ». Quant au lord anglais, il paya ses pêches vingt francs pièces.

Mario, qui avait la haute main sur la cafétéria, partageait cette mentalité de tâcheron. Il n'avait qu'une idée en tête : faire le boulot, et il défiait qui que ce soit de lui confier une somme de boulot dont il ne soit pas capable de venir à bout. Quatorze années de cette vie de taupe avaient laissé en lui à peu près autant de paresse naturelle qu'il peut y en avoir dans une tige de piston. « Faut être dur », disait-il quand quelqu'un venait à se plaindre.

Et il n'est pas rare d'entendre un plongeur affirmer fièrement : « Je suis dur » – comme s'il faisait un métier de soldat et non de femme de ménage.

Ainsi, à l'hôtel, chacun plaçait son honneur où il pouvait et à l'heure du coup de feu nous étions tous prêts à fournir un grand effort collectif pour nous montrer, une fois encore, à la hauteur de la situation. La guerre perpétuelle entre les différents services était aussi un facteur de rendement car chacun s'accrochait à ses privilèges et faisait tout pour empêcher les autres de chaparder ou de tirer au Banc.

Voilà pour le bon côté de la médaille. Un hôtel, c'est une énorme et complexe machine desservie par un personnel en nombre insuffisant, mais qui néanmoins fonctionne parce que chaque individu est affecté à une tâche bien déterminée, dont il s'acquitte scrupuleusement. Mais le revers, c'est que le travail fourni par le personnel ne correspond pas nécessairement à ce que serait en droit d'attendre le client. Le client paie – à ce qu'il s'imagine – pour bénéficier d'un service soigné. L'employé d'hôtel est payé, de son point de vue, pour faire un boulot – c'est-à-dire, la plupart du temps, une caricature de service soigné. Moyennant quoi, si les hôtels réalisent des miracles en matière de ponctualité, ils sont, pour les choses qui comptent vraiment, pires que la pire des maisons particulières.

Prenez par exemple la propreté. À l'hôtel X..., dès qu'on s'aventurait dans les locaux de service, on était immédiatement frappé par la saleté repoussante qui y régnait. La cafétéria abritait dans tous ses coins sombres une couche de crasse vieille d'au moins un an et les casiers à pain étaient infestés de cafards. Je proposai un jour à Mario d'exterminer cette vermine. « Pourquoi ? Pourquoi faire du mal à ces petites bêtes ? » me répondit-il sur un

ton où perçait une certaine réprobation. Les autres s'esclaffaient quand je faisais mine de vouloir me laver les mains avant de toucher le beurre. Pourtant, nous savions être propres quand la propreté était commandée par le boulot. On récurait les tables et on astiquait régulièrement les cuivres parce qu'il y avait des instructions à ce sujet. Mais rien ne nous obligeait à observer une stricte propreté corporelle – et d'ailleurs nous n'avions pas de temps pour ça. On nous payait pour faire un certain travail : ce travail devant être fait dans des délais à respecter absolument, nous gagnions du temps en restant sales.

Dans les cuisines, la saleté était encore plus criante. Ce n'est pas une figure de style mais l'énoncé d'un fait vrai que de dire qu'un cuisinier français n'hésitera jamais à cracher dans la soupe – à moins, bien entendu, qu'il ne compte en manger lui-même. C'est un artiste, mais la notion de propreté est totalement étrangère à son art. Au contraire, c'est précisément parce qu'il est un artiste qu'il se complaît dans la saleté car un plat, pour avoir l'air réussi, doit être exécuté salement. Prenons l'exemple d'une pièce de viande soumise à l'approbation du chef : celui-ci se garde bien d'utiliser une fourchette. Il prend le morceau avec ses doigts, le jette dans l'assiette, passe son pouce sur le pourtour et le lèche pour goûter le jus, une fois, deux fois, recule de quelques pas pour juger son œuvre comme le ferait un artiste, puis dispose amoureusement le morceau à l'endroit qu'il estime le plus adéquat en enfonçant dedans ses doigts roses et boudinés – des doigts qu'il a léchés l'un après l'autre plus de cent fois dans la matinée. Enfin satisfait, il prend un torchon, essuie les traces de doigts et confie le plat au garçon. Et naturellement, ce dernier trempe à son tour ses doigts dans le jus – des doigts tout gras, qu'il a la manie de passer et de repasser dans sa chevelure brillantinée. À chaque fois que l'on paie plus de, disons dix francs pour un plat de viande à

Paris, on peut être sûr qu'il a subi le traitement que je viens d'évoquer. Il en va tout autrement dans les restaurants populaires. Là, on se contente d'attraper la viande dans la poêle avec une fourchette et de l'expédier directement dans l'assiette, sans autre forme de manipulation. En résumé, plus on paie cher et plus on ingurgite de sueur et de salive en même temps que le plat commandé.

Si la saleté est un fléau commun à tous les hôtels et restaurants, c'est parce qu'on y sacrifie l'hygiène alimentaire à la rapidité et au bel aspect. L'employé aux cuisines est trop pris par la préparation des aliments pour se soucier de celui qui va les manger. Pour lui, un plat n'est qu'une « commande », de même qu'un homme qui meurt d'un cancer n'est pour le médecin qu'un « cas ». Supposons qu'un client commande une tranche de pain grillé. En bas, dans les sous-sols de l'hôtel, quelqu'un va la préparer, quelqu'un qui est déjà débordé de travail.

Comment voulez-vous que ce quelqu'un s'arrête un instant pour se dire : « Cette tranche de pain va être mangée. Je dois donc faire quelque chose de comestible » ? Tout ce qu'il voit, c'est que ça doit bien présenter et être prêt en trois minutes. De grosses gouttes de sueur s'échappent de son front, dégoulinent sur le pain. Qu'en a-t-il à faire ? Voilà maintenant que le toast échoue dans la sciure grisâtre répandue par terre. À quoi bon recommencer, alors qu'il suffit d'enlever rapidement la sciure ? Avant d'arriver à la salle à manger, le toast tombe à nouveau, sur la face beurrée cette fois. Un coup de torchon, et le dégât est réparé. Et il en est ainsi pour tout. Les seuls aliments préparés avec une certaine propreté à l'hôtel X... étaient ceux destinés au personnel et au patron. Une phrase revenait, tel un leitmotiv obsédant : « Gare au patron – les clients, on s'en fout pas mal ! » Dans tous les locaux de service la

crasse était reine, une crasse qui serpentait du haut en bas de l'immense et fastueux hôtel comme les intestins à l'intérieur du corps humain.

Il n'y avait pas que la saleté : le patron estampait de surcroît allègrement les clients. Car, si les cuisiniers savaient donner aux plats un aspect flatteur, la plupart des denrées qui entraient dans la composition de ces plats étaient de très mauvaise qualité. La viande était, au mieux, quelconque, et pour ce qui est des légumes, aucune ménagère digne de ce nom n'en aurait voulu au marché. La crème était systématiquement coupée de lait, sur ordre exprès de la direction. Le thé et le café étaient de qualité inférieure, la confiture était un magma synthétique qu'on puisait dans de grandes boîtes de conserve anonymes. Selon Boris, au-dessous d'un certain prix, les vins n'étaient que du vin ordinaire transvasé dans des bouteilles bouchées. La règle voulait que les employés paient toute marchandise gâchée par leur faute. En conséquence, on ne jetait presque jamais rien. Un jour, le garçon du troisième étage laissa tomber un poulet rôti à travers le puits du monte-plats. Le poulet alla échouer sur la couche de débris de pain, de vieux papiers et autres déchets qui tapissaient le fond. On se contenta de l'essuyer avec un torchon avant de lui faire reprendre le chemin de la salle à manger. Dans les étages circulaient d'abominables histoires de draps ayant déjà servi et qu'on ne prenait pas la peine de laver : on les mouillait légèrement, on passait un coup de fer dessus, et on les remettait tels quels dans les lits. Le patron ne nous témoignait pas plus d'égards qu'il n'en réservait à sa clientèle. Dans cet immense hôtel, on aurait cherché en vain quelque chose qui ressemble à une pelle et une balayette : il fallait se débrouiller tant bien que mal avec un balai et un bout de carton. Quant aux W.C. du personnel, ils étaient dignes de l'Asie centrale et si l'on voulait se laver les mains, on n'avait d'autre

solution que de se rabattre sur les bacs à vaisselle.

En dépit de tout cela, l'hôtel X... figurait parmi les dix ou douze établissements les plus chers de Paris, et les clients qui y descendaient acquittaient des factures ahurissantes. Une nuit, petit déjeuner non compris, était comptée autour de deux cents francs. Les vins et les tabacs étaient proposés à des prix exactement doubles de ceux du commerce, bien que le patron les obtînt, comme il se doit, au prix de gros. Que vienne à se présenter un client pourvu d'un titre, ou d'une réputation de millionnaire, et les prix grimpaient automatiquement en son honneur. Un matin, un Américain du quatrième qui suivait un régime fit savoir qu'il ne prendrait au petit déjeuner que du sel et de l'eau chaude. Valenti était fou de rage : « Nom de Dieu ! Et mes dix pour cent ? Dix pour cent sur du sel et de l'eau ! » Et il compta ce petit déjeuner vingt-cinq francs. Le client paya sans sourciller.

Selon Boris, c'était la même chose dans tous les hôtels de Paris, ou, à tout le moins, dans tous les palaces dûment étiquetés. Mais je suppose que les clients de l'hôtel X... constituaient un gibier de choix dans la mesure où il s'agissait principalement d'Américains et de quelques Anglais égarés – jamais de Français – que n'agitait pas la moindre préoccupation gastronomique. Ils se bourraient de ces saletés que les Américains appellent *cereals*, accompagnaient leur thé de confiture d'orange, buvaient du vermouth après le dîner et n'hésitaient pas à dépenser cent francs pour un poulet à la reine qu'ils inondaient de sauce Worcester. J'ai même vu un client (il était de Pittsburgh) qui, chaque soir, se délectait dans sa chambre de *grape-nuts*, d'œufs brouillés et de cacao. Après tout, ce n'est peut-être pas un péché que d'estamper de tels individus.

XV

J'en ai entendu de belles, dans cet hôtel. Toutes sortes d'histoires circulaient – histoires de drogues, de vieux débauchés qui hantaient les couloirs à la recherche de mignons petits grooms, histoires de vol et de chantage, aussi. Mario me raconta que, dans un établissement où il avait servi, une femme de chambre avait volé à une Américaine une bague en diamants d'une valeur inestimable. Pendant plusieurs jours, aucun employé ne put quitter l'hôtel sans subir une fouille en règle à sa sortie, et deux détectives passèrent l'immeuble au peigne fin. Mais on ne retrouva jamais la bague. La femme de chambre avait un amant parmi les boulangers, et celui-ci avait dissimulé le bijou dans un petit pain, où il demeura jusqu'à l'abandon des recherches policières.

Un jour, entre deux périodes de coup de feu, Valenti me raconta une histoire dont il avait été le héros.

« Tu sais, mon petit, dans ce métier on l'a plutôt belle, mais quand on se retrouve sans travail, tu peux dire qu'on en bave. Toi, tu dois savoir ce que c'est que de bouffer de la vache enragée, hein ? Forcément, sans ça tu perdrais pas ton temps à gratter des assiettes. Bon, eh bien moi qui ne suis pas un de ces pauvres diables de plongeurs, moi, un garçon, je suis resté – tiens-toi bien – cinq jours sans manger. Cinq jours en ayant pas ça à me mettre sous la dent. Foutredieu !

Crois-moi, ces jours, ç'a été cinq jours d'enfer. Enfin, heureusement, j'avais mon loyer payé d'avance. Je vivais dans un petit hôtel miteux de la rue Sainte-Héloïse, tout en haut du Quartier Latin. L'hôtel Suzanne May, ça s'appelait, du nom d'une

fameuse courtisane du Second Empire. J'étais dans la panade la plus noire. Je ne pouvais même pas aller dans les cafés où les propriétaires d'hôtel viennent recruter des garçons, étant donné que je n'avais pas de quoi payer une consommation. Tout ce que je pouvais faire, c'était rester allongé sur mon lit, à perdre mes forces et à regarder les punaises qui se baladaient au plafond. Ah, crois-moi, je n'aimerais pas en repasser par là.

Vers la moitié du cinquième jour, j'ai comme qui dirait perdu la boule. En tout cas, c'est ce que je me dis aujourd'hui. Il y avait, accrochée au mur, une vieille gravure toute jaunie qui représentait une tête de femme, et j'ai commencé à me demander qui ça pouvait bien être. Après une bonne heure de réflexion, j'ai fini par conclure que ce devait être sainte Héloïse, la sainte patronne du quartier. Jusque-là, je n'y avais jamais fait attention, mais tout d'un coup, prostré sur mon lit, une idée complètement abracadabrante m'a traversé l'esprit.

Écoute, mon cher – me dis-je – tu ne vas tout de même pas mourir bêtement de faim comme ça. Il faut absolument faire quelque chose. Et tant qu'à faire, pourquoi pas une prière à sainte Héloïse ? Tu te mets à genoux, et tu lui demandes de t'envoyer trois ronds. Après tout, ça coûte rien. Allez, vas-y !

Une idée de fou, hein ? Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas quand on crève de faim. Et d'ailleurs, comme je t'ai dit, ça ne coûtait rien d'essayer. Donc, voilà que je me tire de mon lit et que j'y vais de ma prière :

Sainte Héloïse, ma belle, si tu existes, je t'en supplie, envoie-moi un peu d'argent. Pas beaucoup – seulement de quoi acheter du pain et une bouteille de vin, histoire de me rendre mes forces. Trois ou quatre francs, cela me suffirait. Tu ne peux pas savoir à quel point je te serais reconnaissant, chère sainte Héloïse, si tu m'aidais – rien que cette fois. Et je te le promets, si tu m'envoies

quelque chose, j'irai tout de suite brûler un cierge à ta statue, dans ton église en bas de la rue. Amen.

J'avais rajouté cette histoire de cierge parce qu'on m'avait dit que les saints et les saintes aimaient bien qu'on brûle des cierges en leur honneur. Naturellement, j'étais fermement décidé à tenir parole, au cas où... Mais moi, tu sais, je suis athée et je ne me faisais guère d'illusions.

Bon, je me remets au lit, et voilà que cinq minutes après j'entends cogner à la porte. C'était Maria, une espèce de grosse paysanne lourdaude qui habitait l'hôtel. Pas le genre à avoir inventé la poudre, mais plutôt chic fille et ça me disait guère de me montrer à elle dans l'état où j'étais.

— Sacré nom de Dieu ! qu'elle fait en me voyant. Encore au lit, à cette heure de l'après-midi ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Et cette mine que tu as ! On dirait qu'on va t'enterrer !

Évidemment, je devais pas avoir l'air très frais. Cinq jours sans rien avaler, vautré sur le lit la plupart du temps, et les trois derniers sans même me laver ni me raser. Et avec ça une chambre qui avait tout d'une porcherie.

— Qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui t'arrive ? répète Maria.

— Ce qui m'arrive ! Merde, je vais crever, voilà tout. Cinq jours que j'ai rien eu à becqueter, voilà tout.

Maria était horrifiée :

— Cinq jours sans manger ? Comment, pourquoi ? Tu n'as plus d'argent ?

Je me mis à rire.

— De l'argent ! Tu t'imagines que je resterais là à crever la dalle, si j'avais de l'argent ? Je possède cinq sous, en tout et pour tout. Tout le reste est vendu, parti au clou, mes affaires, tout. Regarde un peu cette chambre et trouve-moi quelque chose qui

vaille seulement dix sous. Si tu y arrives, tu es vraiment la plus maligne. Plus maligne que moi, en tout cas.

Maria se mit à fureter un peu partout à travers la chambre. Puis, alors qu'elle retournait un tas de vieilleries qui traînaient dans un coin, la voilà qui tombe soudain en arrêt. Sa grosse bouche lippue s'ouvre de surprise et elle crachote :

— Imbécile ! Idiot ! Et ça, qu'est-ce que tu en fais ?

Je tends le cou et je la vois qui ramasse un vieux bidon à pétrole. Je l'avais acheté quelques semaines plus tôt, pour une lampe que j'avais bazardeé avec mes autres affaires.

— Ça ? je dis. C'est un bidon à pétrole. Et puis après ?

— Idiot ! Et on t'a pas fait payer pour ça trois francs cinquante de consigne ?

Évidemment, que je les avais payés. Quand tu prends un bidon plein, on te demande toujours un tant de consigne, qu'on te rend quand tu le retournes vide. Mais ça m'était complètement sorti de la tête, ce détail-là.

— Euh... oui, enfin...

— Idiot ! Ahuri ! me crie encore Maria.

Et la voilà qui, de contentement, se met à danser la gigue avec ses sabots, au point que je me suis dit sur le moment qu'elle allait passer à travers le plancher.

— Ahuri ! Mais t'es fou ! T'es fou ! Tu n'as qu'à retourner au magasin, te faire rembourser ta consigne ! Crever de faim quand on a trois francs cinquante qu'il y a quasiment qu'à se baisser pour les ramasser ! Non mais quel ahuri !

Aujourd'hui, je me demande encore comment, tout au long de ces cinq jours, il ne m'est pas venu une seule fois à l'idée de rapporter ce fichu bidon. Trois francs cinquante, qui étaient là tout le temps à me tendre les bras ! Je ne fais qu'un bond sur mon lit.

— Vite ! je crie à Maria. Fais-le pour moi. Cavale avec ça chez

l'épicier du coin – et ramène-moi de quoi manger.

Maria n'a pas eu besoin de se le faire dire deux fois. Elle attrape le bidon, dégringole l'escalier en faisant autant de raffut qu'un troupeau d'éléphants en folie. Trois minutes plus tard, elle était de retour avec un kilo de pain sous le bras et une chopine de vin sous l'autre. Sans même prendre le temps de lui dire merci, je me jette sur le pain et je mords goulûment dedans. Je ne sais pas si tu as remarqué le goût du pain quand on est resté un bon bout de temps sans manger. Froid, humide, pâteux, comme du mastic, presque. Mais, merde, ce que ça peut faire du bien ! Quant au vin, je l'ai lampé d'un seul trait et j'ai eu l'impression d'un sang nouveau coulant directement dans mes veines pour se répandre dans tout mon corps. Ah, vraiment, on se sent revivre !

J'ai englouti le kilo de pain presque sans reprendre haleine. Maria me regardait faire, les poings sur les hanches.

– Alors, ça va mieux ? elle me dit une fois que j'ai eu fini.

– Mieux ! je lui réponds. Je veux ! C'est un autre homme que tu as maintenant devant toi. Il me manque plus qu'une chose pour être comblé – une cigarette.

Maria se met à fouiller dans la poche de son tablier.

– Pour ça, elle me dit, tu devras repasser. Je n'ai plus assez. Tiens : sept sous, voilà tout ce qu'il me reste sur tes trois francs cinquante. Et il y a pas de cibiches à moins de douze sous le paquet.

Je bondis encore :

– Mais ça va ! Décidément, aujourd'hui, je suis verni ! Il me reste cinq sous – juste de quoi faire le compte !

Maria prend les douze sous et s'apprête à courir au bureau de tabac quand tout à coup une idée me revient à l'esprit : Héloïse ! Cette foutue garce de sainte Héloïse ! Je lui avais promis un cierge

si ma prière était exaucée. Elle avait tenu parole, non ? J'avais dit trois ou quatre francs, et cinq minutes plus tard, c'étaient trois francs cinquante qui me tombaient pour ainsi dire du ciel. Il y avait pas moyen d'y couper : les douze sous étaient pour le cierge.

Je rappelle Maria, déjà sur le pas de la porte :

— Non, attends. J'oubliais sainte Héloïse : je lui ai promis un cierge. Les douze sous, c'est à elle. C'est bête, hein ? Bon, tant pis pour les cigarettes.

— Sainte Héloïse ? me fait Maria. Qu'est-ce que sainte Héloïse vient faire là-dedans ?

— Je l'ai implorée pour qu'elle m'envoie de l'argent, et je lui ai promis un cierge en échange.

Elle a exaucé ma prière – en tout cas le résultat est là. C'est pas de chance, mais une promesse est une promesse : faut que je lui paie son cierge.

— Mais qui t'a mis ces idées de sainte Héloïse dans la tête ? me demande Maria.

— Là, regarde, je lui dis. Sur le mur, tu vois, son portrait ?

Et je lui déballe toute l'affaire, de A à Z. Maria fixe quelque temps le portrait, puis je la vois qui se met à hoqueter de rire, d'un rire qui n'en finit pas. Moi, je la regarde avec des yeux ronds tandis qu'elle se dandine d'un pied sur l'autre à travers la chambre en se comprimant les côtes, comme pour les empêcher d'éclater, et en riant toujours plus fort. Ça a bien duré deux minutes. Enfin elle s'arrête et retrouvant son souffle, elle me lance :

— Ahuri ! Non mais quel ahuri, quel ahuri ! Alors comme ça tu t'es mis à genoux et tu y es allé de ta prière devant cette trombine ? En t'imaginant que c'était sainte Héloïse ?

— Mais... Qui veux-tu que ce soit ?

— Triple ahuri ! Je vais te dire qui c'est, ta sainte Héloïse. Ta sainte, c'est Suzanne May, la pouffiasse qui a donné son nom à

l'hôtel.

Tu te rends compte ! J'avais supplié, à genoux, une grue du Second Empire... Baste ! de toute façon j'aurais eu tort de faire la fine bouche. Je me payai à mon tour une bonne pinte de rire puis, avec Maria, m'employai à tirer posément la leçon de l'affaire. Puisque ce n'était pas sainte Héloïse qui avait exaucé ma prière, je ne lui devais rien. Inutile, donc, de faire les frais d'un cierge. Et c'est comme ça que j'ai tout de même eu mon paquet de cigarettes. »

XVI

Le temps passait et l'Auberge de Jehan Cottard ne donnait toujours pas signe d'ouverture. Je m'y rendis un jour avec Boris, profitant de la pause de l'après-midi, pour constater que rien n'avait changé – si ce n'est que les peintures érotiques du bar étaient terminées et que les deux créanciers honteux étaient maintenant trois à faire le pied de grue devant la porte. Le patron nous accueillit avec tout l'entregent qui lui était coutumier puis, sans transition, se tourna vers moi (son futur plongeur) pour m'emprunter cinq francs. De cet instant, je compris que mieux valait faire définitivement une croix sur nos illusions. Le patron, toutefois, nous confirma avec une belle assurance que l'ouverture aurait lieu « d'aujourd'hui en quinze très précisément » et nous présenta la future maîtresse des fourneaux, une Russe balte qui mesurait peut-être un mètre cinquante de haut pour une envergure de hanches voisine du mètre. Elle nous dit qu'avant – avant de devoir se rabattre sur la cuisine – elle était cantatrice, qu'elle avait décidément une nature d'artiste et qu'elle raffolait de la littérature anglaise, à commencer par *La Case de l'Oncle Tom*.

En l'espace de quinze jours, j'avais si bien pris le pli que je n'imaginai plus guère qu'on puisse se livrer dans la vie à une autre occupation que celle de plongeur. C'était une existence résolument sans surprise. Cinq heures quarante-cinq : on se réveille en sursaut, on saute dans ses hardes poissées de graisse et on se dépêche de partir au travail, le corps encore tout raide, sans même prendre le temps de se passer un peu d'eau sur le museau. C'est le point du jour ; nulle lumière dans les devantures, si ce n'est dans celles des cafés ouvriers. Le ciel est un immense mur

bleu d'outremer sur lequel on aurait collé des bouts de papier noir figurant les toits et les clochers de la ville. Des hommes, l'air mal réveillé, promènent sur les trottoirs des balais de bouleau longs de trois mètres, tandis que des familles en guenilles fouillent les poubelles. Des ouvriers, des petits trottins, une barre de chocolat dans une main, un croissant dans l'autre, s'engouffrent dans les bouches du métro. Des tramways, où s'entassent d'autres ouvriers, passent dans un ferraillement d'outre-tombe. On dévale les marches d'accès au quai, on se bat pour prendre place dans la rame – car il faut véritablement se battre pour prendre le métro parisien vers les six heures du matin – et l'on se retrouve, coincé au milieu d'une masse oscillant lentement, face à une horrible trogne de Français qui vous souffle au nez une haleine empuantie par les relents d'ail et de vinasse. Puis, c'est le dédale des sous-sols de l'hôtel et l'on oublie la lumière du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi, pour retrouver alors un soleil étouffant et une ville noire de monde et de voitures.

Au bout d'une semaine d'hôtel, j'avais pris l'habitude de passer la pause de l'après-midi à dormir ou, quand il me restait de l'argent, dans un bistrot. À l'exception de quelques garçons aux dents longues qui mettaient ce temps à profit pour suivre des cours d'anglais, c'est ainsi que procédaient la plupart des employés de l'hôtel. Au terme d'une matinée de travail, on ne se sentait plus guère la force de faire autre chose. Certains moments, une demi-douzaine de plongeurs formaient bande pour se rendre, tous ensemble, dans un infâme lupanar installé rue Sieyès, où l'entrée était tarifée à cinq francs et cinq sous – juste. Le « prix fixe » – tel était le nom dont les plongeurs avaient affublé l'endroit, plongeurs qui, entre eux, ne se faisaient pas faute de se rengorger sur les prouesses qui avaient été les leurs en ce lieu. On y retrouvait d'ailleurs un bon nombre d'employés d'hôtel. Avec ce qu'il touche

comme salaire, un plongeur ne peut guère songer à fonder un foyer. Et le travail quotidien dans les sous-sols d'un hôtel n'est assurément pas fait pour encourager les sentiments raffinés.

On passait encore quatre heures dans les caves pour enfin retrouver, le corps trempé de sueur, l'air frais de la rue. Les réverbères étaient allumés, dispensant cette étrange lumière violacée qu'on ne trouve qu'à Paris et, de l'autre côté de la Seine, la tour Eiffel se parait d'inscriptions publicitaires qui zigzaguaient de la base au sommet comme de gigantesques serpents de feu. Des flots de voitures s'écoulaient silencieusement et des femmes, rendues encore plus belles par la lumière diffuse, flânaient sous les arcades. Il arrivait que l'une de ces créatures de rêve pose son regard sur Boris ou sur moi. Mais l'instant suivant, la vue de nos vêtements grasseyés lui faisait aussitôt détourner les yeux. Puis c'était le métro, un nouveau combat à livrer avant de se retrouver enfin chez soi, aux alentours de dix heures du soir. J'occupais généralement mon temps, entre dix heures et minuit, au petit bistrot voisin, une salle en sous-sol fréquentée par des terrassiers arabes. Les bagarres n'étaient pas rares et j'ai plus d'une fois vu des bouteilles voler – l'affaire tourna même, un jour, assez salement. Mais dans l'ensemble, les Arabes se battaient entre eux, laissant les chrétiens en paix. Le raki, leur boisson préférée, ne coûtait presque rien et le bistrot était ouvert en permanence car les Arabes – heureux hommes – ont la faculté de pouvoir boire toute une nuit après une journée passée à travailler.

Voilà quelle était la vie d'un plongeur, une vie qui, tout compte fait, ne me paraissait pas alors si mauvaise. Je ne me sentais même pas pauvre, étant donné qu'après avoir payé ma chambre et mis de côté l'argent du tabac, du métro et des repas du dimanche, il me restait quatre francs par jour à dépenser en

boisson – et quatre francs, c'était pour moi la fortune.

On éprouvait – c'est difficile à exprimer – une sorte d'épaisse satisfaction, la satisfaction que doit éprouver un animal convenablement engraisé, à l'idée que la vie était devenue si simple. Car rien ne peut être plus simple que la vie d'un plongeur. Il vit au rythme des heures de travail et des heures de sommeil. Il n'a pas le temps de penser : pour lui, le monde extérieur pourrait aussi bien ne pas exister. Paris se réduit pour lui à l'hôtel, au métro, à quelques bistrots et au lit où il dort. Si par hasard le démon de l'aventure le saisit, c'est pour l'entraîner deux ou trois rues plus loin en compagnie d'une bonniche qui s'installe sur ses genoux pour manger des huîtres arrosées de bière. Quand arrive son jour de repos, il reste au lit jusqu'à midi, met une chemise propre, va jouer l'apéritif aux dés et, après avoir déjeuné, retourne se coucher. Pour lui, rien n'a vraiment de réalité, hors le boulot, le sommeil et le bistrot – le sommeil étant de loin la chose la plus importante.

Une nuit, aux petites heures du matin, un meurtre fut commis juste sous ma fenêtre. Réveillé par un effroyable vacarme, je m'approchai de la fenêtre et, là, aperçus le corps d'un homme gisant, inerte, sur le pavé, tandis que les assassins – ils étaient trois – disparaissaient au bout de la rue. Nous fûmes quelques-uns dans l'hôtel à descendre, pour constater que l'homme était mort et bien mort, le crâne défoncé à coups de tuyau de plomb. Je vois encore la couleur de ce sang d'un étrange rouge violacé, presque vineux. Quand, au soir, je retrouvai ma chambre, le sang maculait toujours le pavé et j'appris que les enfants des écoles étaient venus de plusieurs kilomètres à la ronde pour profiter du spectacle. Mais ce qui me frappe surtout quand j'y repense, c'est que trois minutes après l'événement, j'étais dans mon lit et dormais à poings fermés – comme, d'ailleurs, la plupart de ceux qui étaient

descendus avec moi dans la rue. Une fois persuadé qu'il n'y avait plus rien à faire pour la victime, chacun était allé se recoucher. Nous avions une journée de travail qui nous attendait : il n'était pas question de perdre un seul instant de précieux sommeil pour une simple mort d'homme.

Le travail de l'hôtel m'enseignait la véritable valeur du sommeil, de même que la faim m'avait enseigné la véritable valeur de la nourriture. Le sommeil avait cessé d'être un simple besoin physique : c'était une volupté, une débauche allant infiniment au-delà du repos nécessaire. Et je n'avais plus à me tracasser pour les punaises. Mario m'avait indiqué le remède, un remède infailible : du poivre, une bonne couche de poivre répandue sur la literie. Évidemment, cela faisait éternuer, mais les punaises, qui ont horreur du poivre, préfèrent émigrer vers d'autres chambres.

XVII

Avec trente francs par semaine à dépenser dans les bars, j'étais en mesure de participer à la vie ordinaire du quartier. C'est ainsi que je connus quelques joyeuses soirées du samedi, dans le petit bistrot au bas de l'hôtel des Trois Moineaux.

Une vingtaine de personnes s'entassaient dans la petite salle carrelée envahie par la fumée du tabac. Le bruit était assourdissant, car chacun s'égosillait pour se faire entendre ou s'évertuait à pousser la goulante. On n'entendait, durant un certain temps, qu'un brouhaha indistinct, puis tout d'un coup les voix s'unissaient pour entonner un refrain connu – *La Marseillaise, L'Internationale, La Madelon* ou *Les Fraises et les framboises*. Azaya, une grosse paysanne lourdasse qui travaillait quatorze heures par jour dans une verrerie, chantait quelque chose comme « Il a perdu ses pantalons, tout en dansant le Charleston ». Et son amie Marinette, une petite Corse noireude farouchement attachée à sa vertu, entamait une danse du ventre, les genoux obstinément serrés. Les époux Rougier allaient et venaient, essayant de resquiller un verre et de placer une histoire longue et embrouillée à propos d'un lit qu'on leur avait volé un jour. R..., cadavérique et muet, restait dans son coin à s'imbiber méthodiquement. Charlie, fin saoul, évoluait à travers la salle d'un pas moitié dansant moitié titubant, un verre de pseudo-absinthe dans sa main grasse, pinçant la poitrine des femmes et déclamant de la poésie. On jouait les consommations aux dés ou aux fléchettes. Manuel, l'Espagnol, coinçait les filles contre le comptoir et leur frottait son cornet à dés contre le ventre, pour faire venir la chance. Madame F..., derrière son zinc, remplissait à toute allure

des chopines de rouge avec un entonnoir d'étain, gardant toujours un torchon mouillé à portée de main pour calmer les clients trop entreprenants. Deux gosses, bâtards de Gros Louis le maçon, assis dans un coin, se partageaient un verre de sirop. Nous étions tous d'excellente humeur, persuadés que la Terre était un bien bel endroit et que nous formions une assemblée de fameux gaillards. Ce tapage se poursuivait sans discontinuer une bonne heure durant. Puis, vers minuit, on entendait un cri perçant – « Citoyens ! » – et un bruit de chaise renversée. Un ouvrier blond, la trogne enluminée, s'était levé pour cogner frénétiquement sur la table avec une bouteille. Les chansons s'arrêtaient aussitôt et chacun de se passer le mot : « Chut ! Ça y est, voilà Furex parti ! » Curieux personnage que ce Furex. Limousin et tailleur de pierre de son métier, il travaillait ferme toute la semaine et se saoulait abominablement le samedi soir. Il avait perdu la mémoire, ne se rappelait plus rien de ce qui s'était passé avant la guerre et la boisson l'aurait sans doute depuis longtemps emporté si Madame F... ne s'était trouvée là pour veiller au grain. Le samedi, quand cinq heures approchaient, elle prenait à part l'un des clients présents et lui disait : « Tâche voir à retenir Furex avant qu'il n'ait tout dépensé. » Et le moment venu, elle délestait Furex de sa paie, ne lui laissant que ce qu'il fallait pour avoir un bon coup dans le nez. Un soir, Furex réussit à filer en douce et, alors qu'il tanguait, ivre mort, du côté de la place Monge, il fut renversé par une voiture et très sérieusement blessé.

L'étrange dans son cas, c'était que, communiste à jeun, il se muait en féroce patriote dès qu'il avait un peu bu. En début d'après-midi, il affichait des principes relevant de la plus stricte orthodoxie communiste. Mais, au bout de quatre ou cinq litres, il devenait d'un chauvinisme effréné, criait haro sur les espions, voulait se colleter avec tous les étrangers et en serait venu à se

battre à coups de bouteille si l'on ne l'avait retenu. C'est à ce stade d'imprégnation alcoolique qu'il prononçait son discours – une grande diatribe patriotique dont le texte demeurait inchangé, de samedi soir en samedi soir. Voici ce que cela donnait :

« Citoyens de la république, y a-t-il des Français parmi vous ? S'il y a des Français parmi vous, je me lève pour leur rappeler... leur rappeler, en effet, les glorieuses journées de la guerre. Quand on repense, en effet, à ces temps de camaraderie et d'héroïsme... on pense, en effet, à ces temps de camaraderie et d'héroïsme. Quand on se souvient des héros morts au champ d'honneur... on se souvient, en effet, des héros morts au champ d'honneur. Citoyens de la république, j'ai été blessé à Verdun... »

Ici, il commençait à se déshabiller pour montrer la blessure qu'il avait reçue à Verdun. Les cris et les bravos fusaient. Nous ne pouvions rien imaginer de plus hilarant que l'exhibition de Furex. Son numéro était réputé dans tout le quartier et les clients des autres bistrotts se déplaçaient en foule pour profiter du spectacle.

On se passait le mot : il ne fallait à aucun prix que Furex s'arrête en si bon chemin. Avec un clin d'œil à l'assistance, quelqu'un se levait pour réclamer le silence, puis demandait à l'orateur de chanter *La Marseillaise*. Furex entonnait l'hymne, d'une belle voix de basse, avec des râles patriotiques venant du plus profond de sa poitrine quand arrivait le refrain : « Aux armes citoyens ! Forrr-mez vos bataillons ! » De vraies larmes roulaient sur ses joues ; il était bien trop saoul pour s'apercevoir que tout le monde se moquait de lui. Enfin, deux solides ouvriers venaient l'empoigner chacun par un bras et l'immobilisaient tandis qu'Azaya, se tenant hors de son atteinte, lançait un sonore : « Vive l'Allemagne ! » Devant un tel blasphème, le teint de Furex virait au pourpre. Et dans le bistrot, tout le monde reprenait en chœur :

« Vive l'Allemagne ! À bas la France ! » tandis que Furex se débattait comme un forcené pour courir sus aux mécréants. Mais le bougre gâchait toujours la fête. Son visage pâlisait, son expression se faisait douloureuse, il vacillait sur ses jambes et, avant que personne ne puisse l'en empêcher, vomissait sur la table. Madame F... venait alors le charger comme un sac sur son épaule pour le porter dans son lit. Le lendemain, il reparaisait, tranquille et affable, et achetait comme chaque jour *L'Humanité*.

On passait un coup de torchon sur la table, Madame F... apportait du pain et des litres de vin, et nous nous mettions alors à boire pour de bon. De nouveaux couplets jaillissaient des poitrines. Un chanteur des rues entraît avec son banjo et nous prodiguait son talent pour quelques pièces de cinq sous. Un Arabe et une fille venus d'un autre bistrot de la rue exécutaient une danse, l'homme brandissant un phallus en bois peint de la taille d'un rouleau à pâtisserie. À présent, le bruit était moins assourdissant. Des groupes se formaient, on échangeait des réflexions sur l'amour, la guerre, la pêche au barbillon dans la Seine, le meilleur moyen de faire la révolution. Charlie, dessaoulé, accaparait la conversation et passait cinq minutes à nous livrer ses états d'âme. On ouvrait portes et fenêtres pour faire entrer un peu d'air frais. La rue se vidait et l'on entendait, dans le lointain, le grondement sourd des camions de laitiers qui dévalaient le boulevard Saint-Michel. L'air froid séchait la sueur des fronts et l'épais vin d'Algérie était doux au palais. Nous étions toujours joyeux, mais c'était à présent une sorte de joie méditative, contrastant avec les cris et les éclats de rire du début.

Vers une heure, cette joie même commençait à se diluer. Nous sentions le bonheur de cette soirée nous échapper et nous nous dépêchions de commander d'autres bouteilles. Mais le vin que servait maintenant Madame F... était coupé d'eau et son goût

n'était plus le même. Les hommes se faisaient querelleurs. Les femmes, assaillies par des bouches goulues et des mains qui fourrageaient dans leur corsage, préféraient s'esquiver pour éviter le pire. Gros Louis, le maçon, était saoul : il se promenait par terre à quatre pattes, en aboyant et en faisant le chien. Les autres, qu'il commençait à ennuyer, lui décochaient des coups de pied quand il passait à leur portée. C'était le moment où un inconnu vous attrapait par le bras pour vous livrer une suite interminable de confidences décousues, et se fâchait si vous ne l'écoutiez pas. L'assistance se clairsemait. Manuel et un autre client, comme lui passionné de jeu, s'en allaient au bistrot arabe où l'on jouait aux cartes jusqu'à l'aube. Charlie empruntait tout à trac trente francs à Madame F... et disparaissait, en direction sans doute de quelque bordel. Les derniers buveurs vidaient leurs verres, lançaient un bref « 'sieurs-dames » et allaient se coucher.

À une heure et demie, la dernière goutte de plaisir s'était évaporée, ne laissant que des têtes subitement alourdies. Nous nous rendions compte que nous n'étions pas les merveilleux habitants d'un monde magnifique, mais une bande d'ouvriers sous-payés cuvant leur cuite mesquine et sordide. Nous continuions à porter à nos lèvres des verres de vin, mais ce n'était plus qu'un geste machinal et le liquide avait un goût écœurant. On se sentait la tête gonflée comme un ballon, le sol tanguait et roulait, des taches violacées marbraient les langues et les lèvres. Tout d'un coup, on se disait que la comédie avait assez duré. On allait se soulager l'estomac dans la petite cour derrière le bistrot, on grimpait tant bien que mal l'escalier, on s'écroulait à moitié habillé sur son lit, et on y restait dix heures, à cuver.

C'est ainsi que j'occupais la plupart de mes samedis soir. Et tout compte fait, les deux heures où l'on goûtait un parfait et sauvage

bonheur valaient bien la gueule de bois qui s'ensuivait. Pour beaucoup d'hommes du quartier, sans femme et sans nulle perspective d'avenir, la beuverie du samedi soir était la seule chose qui donnait un semblant de sel à la vie.

XVIII

Un de ces samedis soir, au bistrot, Charlie nous conta une assez réjouissante histoire. Essayez de vous le représenter – déjà convenablement assaisonné, mais pas au point de ne pouvoir tenir un discours cohérent. Il tape du poing sur le zinc et pousse une beuglante pour obtenir le silence :

« Silence, messieurs et dames, silence, je vous en conjure ! Écoutez l’histoire que j’ai à vous narrer. Une histoire mémorable, une histoire instructive sortant tout droit de toute une vie de civilisation raffinée. Silence, messieurs et dames !

Je vivais alors une période particulièrement sombre : pour tout vous dire, c’était la dèche, la mouscaille – la mélasse. Vous savez ce que c’est, et l’abomination que cela peut représenter pour quelqu’un de raffiné. Je n’avais rien reçu de chez moi. J’avais mis en gage tout ce que je possédais. Je n’avais d’autre solution que de travailler – funeste tentation à laquelle je me suis toujours promis de ne jamais céder. Je vivais à l’époque avec une femme – elle s’appelait Yvonne –, une massive paysanne à moitié demeurée, comme Azaya que j’aperçois là-bas, avec des cheveux jaunes et de grosses jambes. Trois jours durant, nous restâmes tous deux sans rien manger. Mon Dieu, quelle agonie ! Yvonne allait et venait à travers la chambre, se tenant le ventre à deux mains, hurlant comme une chienne en folie, répétant qu’elle allait mourir de faim. C’était épouvantable.

Mais rien n’est impossible à un homme intelligent. Je me posai *in petto* la question : “Quelle est la manière la plus facile de se procurer de l’argent sans travailler ?” Et la réponse vint aussitôt : “Pour avoir de l’argent facilement, il suffit d’être une femme.

Toute femme n'a-t-elle pas, par définition, quelque chose à vendre ?” Et, tandis que je restais là, à tourner et retourner dans ma tête ce que je ferais si j'étais une femme, une idée me frappa l'esprit : les maternités des hôpitaux. Les maternités, comprenez-vous ? Là, on nourrit gratuitement les femmes enceintes, sans leur poser de questions. Ceci afin d'encourager la natalité. N'importe quelle femme peut aller dans un de ces établissements, demander un repas et se le voir offrir immédiatement.

Mon Dieu ! pensai-je. Si seulement j'étais une femme ! J'irais tous les jours me remplir la panse sans jamais montrer un rouge liard. Comment savoir, sans examen, si une femme est enceinte ou non ?

Je me tournai vers Yvonne.

— Cesse, femme, de m'assommer avec tes beuglements, lui dis-je. J'ai trouvé le moyen de manger.

— Ah ! Comment ? demanda-t-elle.

— C'est très simple, répondis-je. Présente-toi à une maternité, dis que tu es enceinte et que tu as besoin de manger. On t'offrira un bon repas sans te poser de questions.

Yvonne, naturellement, s'affola :

— Mais, mon Dieu, je ne suis pas enceinte !

— Et alors ? dis-je. Quelle importance ? Un coussin, deux au besoin, et le tour est joué. C'est une inspiration, ma chère, qui m'a été dictée par le ciel. Hâte-toi d'en profiter.

Bref, je parvins à la persuader. J'empruntai un coussin, attifai en conséquence la future maman, et nous voilà tous deux partis pour la maternité. Là, on la reçut à bras ouverts, on lui donna de la soupe aux choux, du ragoût de bœuf, de la purée de pommes de terre, du pain, du fromage, de la bière – et toute sorte de conseils pour son futur bébé. Yvonne s'en mit jusque-là et s'arrangea pour glisser dans sa poche en partant un peu de pain et de fromage à

mon intention. Et la même scène se répéta, jour après jour, jusqu'à ce que je me retrouve de nouveau à flot. Mon intelligence nous avait sauvés.

Tout alla bien pendant une année. Jusqu'à ce jour fatal où – j'étais encore à la colle avec Yvonne – l'idée nous vint d'aller flâner boulevard de Port-Royal. C'était du côté des casernes. Soudain, je vois la bouche d'Yvonne qui s'ouvre toute grande, tandis que son teint vire au rouge, puis au vert, en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

– Mon Dieu ! s'écrie-t-elle. Vois-tu qui je vois, là... ?
L'infirmière, l'infirmière que j'ai eue à la maternité !

– Vite ! dis-je. Cours !

Mais il était trop tard. L'infirmière, qui avait reconnu Yvonne, venait droit sur nous, tout sourire dehors. C'était une espèce de grand cheval, avec un pince-nez en or et des joues luisantes comme une pomme d'api. Le genre de mère poule toujours prête à fourrer son nez dans les affaires des autres.

– Alors, ma petite, fait-elle d'une voix sucrée. J'espère que vous vous portez bien ? Et le bébé est en bonne santé ? Est-ce un garçon, comme vous le souhaitiez ?

Mon Yvonne se met à trembler, à trembler comme une feuille – au point que je dois l'attraper par le bras pour l'arrêter.

– Non, déclare-t-elle enfin.

– Ah ! Alors c'est une fille, évidemment ?

Là-dessus, voilà que cette grosse gourde d'Yvonne perd complètement la tête.

– Non, qu'elle répond encore.

Je vous le jure ! Et l'infirmière qui restait là, avec son air abasourdi !

– Comment ! s'écrie-t-elle. Ni un garçon, ni une fille – mais

quoi alors ?

Vous comprenez bien, messieurs et dames, que l'instant était critique. Yvonne, rouge comme une betterave, paraissait sur le point de fondre en larmes. Une seconde encore, et elle allait tout avouer. Et Dieu sait où cela aurait pu nous mener. Mais j'avais, quant à moi, gardé toute ma tête. Je fis un pas en avant et, d'un mot, sauvai la situation.

— Des jumeaux, fis-je posément.

— Des jumeaux ! s'exclama l'infirmière.

Et elle était si contente qu'elle prit Yvonne par les épaules et l'embrassa sur les deux joues, devant tout le monde.

Des jumeaux, oui... »

XIX

Un beau jour – cela faisait maintenant cinq ou six semaines que je travaillais à l'hôtel X... – Boris disparut sans crier gare. Je le retrouvai au soir, qui m'attendait rue de Rivoli. Il me claquait joyeusement l'épaule :

« Libres, enfin, mon ami ! Tu peux t'apprêter à rendre ton tablier. L'auberge ouvre demain.

– Demain ?

– Enfin, il faudra peut-être compter un jour ou deux pour que tout soit au point. Mais en tout cas, c'en est bien fini de la cafétéria ! Nous sommes lancés, mon ami ! Je suis déjà allé dégager ma queue de pie. »

Il se montrait si enthousiaste que j'eus aussitôt le pressentiment que quelque chose irait de travers – et je ne tenais pas à perdre le travail sûr et, tout compte fait, assez bien payé, que j'avais à l'hôtel. Mais j'avais donné ma parole à Boris. Je rendis donc mon tablier et le lendemain, à sept heures du matin, j'étais à l'Auberge de Jehan Cottard. La porte était fermée. Je partis à la recherche de Boris, qui avait une fois de plus déménagé à la cloche de bois pour prendre une chambre rue de la Croix-Nivert. Je le trouvai au lit, en compagnie d'une fille qu'il avait ramassée la veille au soir et qui avait, m'assura-t-il en confidence, « un tempérament des plus sympathiques ». Quant au restaurant, tout était en ordre : il ne restait que deux ou trois petites choses à voir avant l'ouverture.

Vers dix heures, Boris finit par se lever et nous allâmes ensemble déverrouiller la porte du restaurant. Un seul coup d'œil m'édifia sur la nature des « deux ou trois petites choses » : les

lieux se trouvaient exactement dans l'état où nous les avons trouvés lors de notre précédent passage. Les fourneaux de la cuisine n'avaient pas été livrés, l'eau et l'électricité n'étaient toujours pas installées, et presque toutes les peintures, les vernis, la menuiserie restaient à faire. Il eût fallu rien moins qu'un miracle pour que l'ouverture ait lieu avant dix jours, et à en juger par la tournure que prenait l'affaire, l'endroit pouvait fort bien tomber en poussière avant de voir l'ombre d'un client. Il n'était pas difficile de deviner ce qui s'était passé. N'ayant pas un sou vaillant, le patron avait engagé du personnel (nous étions quatre) pour lui faire faire le travail des ouvriers. Il pourrait utiliser ainsi nos services pratiquement sans bourse délier, puisque les garçons ne perçoivent pas de salaire. En ce qui me concernait, il lui faudrait bien me payer, mais il n'aurait pas à me nourrir tant que le restaurant ne serait pas ouvert. C'était donc plusieurs centaines de francs qu'il nous volait de cette façon. Nous avons lâché la proie pour l'ombre.

Boris demeurait néanmoins plein d'espoir. La seule chose qu'il voyait, c'était l'occasion qui s'offrait à lui de retrouver une place de garçon et d'officier à nouveau en queue de pie. Pour cela, il était disposé à travailler pendant dix jours pour le roi de Prusse, avec à la clé une bonne chance de se retrouver sur le pavé. « Patience ! répétait-il. Patience ! Tout va finir par s'arranger. Dès que le restaurant ouvrira, nous serons amplement payés de nos efforts. Patience, mon ami ! »

De la patience, il en fallait en effet, car les jours passaient sans que rien ne laisse présager une ouverture imminente. Nous avons nettoyé les caves, fixé les étagères, badigeonné les murs, verni les boiseries, blanchi les plafonds, encaustiqué les planchers. Mais les gros travaux – plomberie, gaz et électricité – restaient à effectuer, parce que le patron n'avait pas de quoi les payer. De toute

évidence, il était pratiquement sans le sou : il reculait devant les plus minimes dépenses et avait un chic particulier pour disparaître dès qu'une question d'argent venait sur le tapis. Avec ses manières d'aristocrate et sa science consommée de l'esquive, il parvenait presque toujours à tirer son épingle du jeu. Aux créanciers désabusés qui se présentaient à toute heure pour le demander, nous avions ordre de répondre qu'il se trouvait à Fontainebleau, Saint-Cloud ou tout autre lieu situé à bonne distance de la rue de la Croix-Nivert. En attendant, j'avais de plus en plus l'estomac dans les talons. J'avais quitté mon emploi à l'hôtel avec trente francs en poche et avais dû aussitôt me remettre au régime du pain sec. Boris était arrivé à soutirer au patron une avance de soixante francs, mais la moitié de cette somme lui avait servi à retirer du mont-de-piété son habit de garçon, et l'autre moitié était partie en fumée avec la fille au tempérament si sympathique. Il empruntait chaque jour trois francs à Jules, le second garçon, pour acheter du pain. Certains jours, nous n'avions même pas de quoi acheter du tabac.

La cuisinière passait de temps en temps voir où en étaient les choses et, inmanquablement, fondait en larmes en découvrant une cuisine vide de tout ustensile. Jules, le deuxième garçon, refusait catégoriquement de se salir les mains en participant aux travaux. C'était un petit Magyar noiraud, aux traits aigus, portant des lunettes, très bavard. Il avait entamé des études de médecine, qu'il avait abandonnées en chemin faute d'argent. Il adorait parler pendant que les autres travaillaient, ce qui me valut de tout savoir sur sa personne et ses idées. Donc, c'était un communiste, professant diverses théories étranges (il pouvait ainsi vous prouver par $A + B$ que le travail était fondamentalement une erreur) ; il était aussi, comme la plupart de ses compatriotes,

animé par un orgueil forcené. L'orgueil et la paresse n'ont jamais été des qualités propres à faire un garçon digne de ce nom. Jules se délectait tout particulièrement à évoquer le jour où, s'estimant insulté par un client, il lui avait versé une assiette de potage brûlant dans le cou et avait pris le chemin de la porte sans même attendre qu'on le congédie.

À mesure que les jours passaient, Jules contenait de moins en moins son humeur vis-à-vis du patron et du tour de cochon qu'il nous avait joué. Il se promenait de long en large, les poings serrés, postillonnant abondamment et se lançant dans de grandes périodes oratoires pour me dissuader de continuer à travailler :

« Laisse donc ce pinceau, imbécile ! Tu appartiens comme moi à une race d'hommes fiers. Nous n'avons pas l'habitude de travailler pour des prunes, comme ces fichus serfs de Russie ! Je te le dis, je suis au supplice à l'idée de me faire ainsi estamper. Il y a eu des moments dans ma vie où j'ai vomi – oui vomi de rage – pour une misère de cinq sous qu'on m'avait indûment escroqués.

En plus de ça, mon vieux, n'oublie pas que je suis communiste. À bas la bourgeoisie ! Y a-t-il sur Terre âme qui vive qui puisse se vanter de m'avoir vu travailler quand je pouvais m'en dispenser ? Non. Et non content de ne pas m'abîmer la santé au travail, comme la masse des imbéciles, je vole, pour affirmer mon indépendance. Un jour, j'ai eu l'occasion de travailler dans un restaurant dirigé par un patron qui s'imaginait pouvoir me traiter comme un chien. Eh bien, pour me venger, j'ai trouvé le moyen de prélever du lait dans les bidons et de les replomber de manière à ce que personne ne puisse s'apercevoir de rien. Je te le dis, je me gorgeais de lait soir et matin. J'en buvais quatre litres par jour, sans compter un demi-litre de crème. Le patron s'arrachait les cheveux en se demandant où pouvait bien passer tout ce lait. Tu comprends, ce n'était pas que j'aime particulièrement le lait – j'ai

même horreur de ça. Mais c'était pour le principe, rien que le principe.

Bon, au bout de trois jours à ce régime, j'ai commencé à ressentir d'affreuses douleurs au ventre et je suis allé voir le docteur. Il me demande :

— Mais qu'avez-vous donc mangé ?

Je lui réponds :

— J'avale quatre litres de lait par jour, plus un demi-litre de crème.

Il se récrie :

— Quatre litres ! Il faut que vous vous arrêtiez immédiatement, sinon vous allez éclater !

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, je lui rétorque. Pour moi, le principe, c'est sacré, et je continuerai à boire du lait, dussé-je éclater.

Bon, voilà que le lendemain le patron me surprend à lui voler du lait.

— Tu es viré, me dit-il. Tu prends tes cliques et tes claques et tu débarrasses le plancher à la fin de la semaine.

— Pardon, monsieur, je lui réponds, je m'en vais et pas plus tard que ce matin.

— Non, me dit-il, il n'en est pas question, j'ai besoin de toi jusqu'à samedi.

Parfait, patron, me dis-je en moi-même. Nous verrons bien qui se fatiguera le premier. Et je me suis mis à faire des ravages dans la vaisselle. J'ai cassé neuf assiettes le premier jour, treize le second. Après quoi, le patron n'a été que trop heureux de me voir filer.

Ah, mais c'est que je ne suis pas un de ces moujiks russes... »

Dix jours s'écoulèrent encore, dix longs jours. J'étais

complètement à court d'argent et je devais plusieurs jours à mon hôtel. Nous restions à nous morfondre et à traîner les pieds dans ce restaurant lugubre, trop affamés pour achever les travaux. Boris était à présent le seul à garder encore espoir. Tout à son rêve de retrouver sa dignité de maître d'hôtel, il avait imaginé une explication lumineuse : le patron avait tout son argent bloqué en actions, et il attendait le moment propice pour vendre. Au dixième jour, n'ayant plus rien à manger ni à fumer, j'annonçai au patron qu'il m'était impossible de continuer à travailler s'il ne me consentait pas une avance sur mon salaire. Fidèle à son habitude, le patron me promit volontiers tout ce que je lui demandais, puis, toujours fidèle à son habitude, s'évanouit dans la nature. Je fis à pied la moitié du chemin qui me ramenait chez moi puis, ne me sentant pas le courage de discuter avec Madame F... des échéances de loyer, je préférai passer la nuit sur un banc du boulevard. Une très mauvaise nuit, au demeurant, car le bras du banc vous rentre dans le dos, et il faisait beaucoup plus froid que je n'aurais cru. J'eus amplement le loisir, durant les longues et fastidieuses heures qui s'écoulèrent entre l'aube et la reprise du travail, de méditer sur la bourde que j'avais commise en m'en remettant à ces Russes de malheur.

Puis, au matin, la chance tourna à nouveau. Manifestement, le patron était parvenu à un arrangement avec ses créanciers car il arriva avec de l'argent en poche – assez pour remettre les travaux en route et me régler l'avance que je lui avais demandée. Avec Boris, j'achetai du macaroni et une tranche de foie de cheval, et nous fîmes notre premier repas chaud depuis dix jours.

Les ouvriers arrivèrent et se mirent au travail ; mais tout ce qu'il y avait à faire fut fait à la va-vite et sous le signe des économies de bouts de chandelle. Ainsi les tables, qui devaient être garnies de reps : quand le patron apprit le prix du reps, il préféra

acheter de vieilles couvertures de l'armée dégageant une tenace odeur de sueur impossible à éliminer. Naturellement, il y aurait par-dessus des nappes à carreaux pour aller avec le style normand de l'ensemble. Le dernier soir, nous dûmes travailler jusqu'à deux heures du matin pour que tout soit prêt à temps. La vaisselle n'arriva pas avant huit heures et, comme il s'agissait d'articles neufs, il fallut tout laver. Les couverts n'étaient pas attendus avant le lendemain matin, de même que le linge : nous dûmes donc utiliser en guise de torchons à vaisselle une chemise fournie par le patron et une vieille taie d'oreiller prêtée par la concierge. C'est encore à Boris et à moi qu'échut tout le travail. Jules s'était mué en zombie tandis que le patron et sa femme, installés au bar en compagnie d'un créancier et de quelques amis russes, buvaient au succès de l'entreprise. La cuisinière sanglotait, éplorée, la tête appuyée sur la table de la cuisine, parce qu'on lui demandait de faire manger cinquante personnes et qu'il n'y avait pas assez de marmites et de casseroles pour assurer dix couverts. Aux alentours de minuit, il y eut un entretien orageux entre le patron et des créanciers décidés à saisir huit casseroles en cuivre obtenues à crédit. Une demi-bouteille de cognac eut raison de leurs récriminations.

Jules et moi ratâmes le dernier métro et en fûmes quittes pour coucher par terre, dans le restaurant. Au matin, le premier spectacle qui s'offrit à nos yeux fut celui de deux gros rats mordant à belles dents dans un jambon placé sur la table de la cuisine. Cela me parut de mauvais augure et me confirma dans l'idée que l'Auberge de Jehan Cottard ne serait jamais qu'un fiasco.

XX

Le patron m'avait engagé comme plongeur de cuisine. C'est-à-dire qu'il entraînait dans mes attributions de laver la vaisselle, de tenir la cuisine propre, d'éplucher les légumes, de préparer le thé et le café, de confectionner les sandwiches, de m'occuper des plats ne demandant pas de grandes compétences culinaires et enfin de faire les courses. Conformément aux usages, j'étais nourri et je touchais cinq cents francs par mois, mais je n'avais ni jour de congé ni horaire fixe. À l'hôtel X..., j'avais pu approcher la restauration sous son meilleur jour, en ce sens que l'argent ne manquait pas et que l'organisation était sans reproche. À l'auberge, je découvris comment cela se passe dans un restaurant irrémédiablement mauvais. Cela mérite description, car il y a à Paris des centaines d'établissements de ce type, et tout voyageur est appelé à y prendre un jour ou l'autre ne serait-ce qu'un repas.

Je dois ici préciser que l'auberge ne faisait pas partie de ces gargotes à bon marché fréquentées par les ouvriers et les étudiants. Nous ne servions pas de repas complet à moins de vingt-cinq francs et nous offrions, dans un cadre pittoresque, une décoration artistique destinée, en principe, à conférer une certaine classe à l'établissement. Il y avait les peintures osées du bar et la décoration style normand – fausses poutres garnissant les murs, ampoules électriques se donnant des airs de flambeaux, poteries rustiques, et même un montoir à l'entrée. Sans oublier que le patron et le maître d'hôtel étaient d'anciens officiers du tsar et que l'on comptait parmi les clients de nombreux aristocrates ayant fui la Russie. Bref, nous représentions en fin de compte une maison « chic ».

Néanmoins, derrière ce beau décor se dissimulaient des installations dignes d'une porcherie.

La cuisine mesurait cinq mètres de long sur même pas trois de large, et la moitié de cet espace était pris par les tables et fourneaux. Les casseroles étaient reléguées sur des rayons hors d'atteinte, et il n'y avait place que pour une unique poubelle. À midi, cette poubelle était généralement pleine à ras bord et le sol disparaissait sous une couche de plusieurs centimètres de déchets alimentaires.

Pour préparer les plats, nous disposions en tout et pour tout de trois fourneaux à gaz, dépourvus de four : tous les rôtis devaient être confiés au boulanger voisin.

Il n'y avait pas de garde-manger. En tenait lieu un appentis au toit à moitié effondré, situé dans la cour, avec un arbre qui poussait en plein milieu. Viande, légumes et autres denrées de bouche, tout était entreposé là-dedans à même la terre battue, livré à l'appétit des chats et des rats du quartier.

Il n'y avait pas d'installation d'eau chaude. Il fallait faire chauffer dans des casseroles l'eau pour la vaisselle et comme, aux heures des repas, il ne restait pas le moindre coin de libre sur les fourneaux, j'en étais réduit à laver la plupart des assiettes à l'eau froide – l'eau dure et calcaire de Paris – en faisant partir la graisse avec des bouts de papier journal.

La batterie de cuisine était si succincte que je devais nettoyer chaque casserole après usage, au lieu d'attendre le soir pour le faire.

Conséquence vraisemblable d'une installation électrique bâclée, les plombs sautaient régulièrement sur le coup de huit heures. Le patron nous octroyait généreusement trois bougies pour la cuisine, mais comme pour la cuisinière trois était un chiffre porte-poisse,

nous n'en allumions jamais plus de deux.

Notre moulin à café avait été emprunté au bistrot voisin, la poubelle et les balais au concierge. Au terme de la première semaine, une bonne partie de notre linge de table ne nous fut pas restituée par la blanchisserie, pour cause de note impayée. Nous étions assez mal vus par l'inspecteur du travail, qui s'était avisé qu'il n'y avait pas un seul Français dans tout le personnel. Cela donna lieu à un certain nombre d'entretiens particuliers avec le patron qui, je suppose, finit par avoir la paix en graissant la patte de l'encombrant personnage. La compagnie d'électricité ne cessait de nous relancer et, quand les encaisseurs eurent compris que nous étions tout disposés à acheter leur complaisance à coups d'apéritif, on les vit revenir ponctuellement chaque matin. Nous devions de l'argent à l'épicier, qui nous aurait coupé tout crédit si sa femme, une forte femme moustachue frisant la soixantaine, ne s'était découvert un béguin pour Jules. Aussi l'envoyait-on chaque matin chez l'épicière, avec mission de lui faire les yeux doux. Dans le même ordre d'idées, je devais perdre quotidiennement une heure à aller marchander le prix des légumes rue du Commerce, afin de gratter quelques centimes.

Voilà à quelles extrémités on en est réduit quand on monte un restaurant avec des capitaux insuffisants. Et c'est dans de telles conditions que la cuisinière était censée servir, avec mon aide, trente à quarante repas par jour, l'ambition du patron étant d'atteindre un jour la centaine. D'emblée nous nous trouvâmes complètement débordés. La cuisinière travaillait de huit heures du matin à minuit et moi de sept heures à minuit et demi – soit dix-sept heures et demie pratiquement sans dételer. Il n'était pas question de s'asseoir pour souffler quelques instants avant cinq heures de l'après-midi, et même alors le seul siège disponible était celui qu'offrait le couvercle de la poubelle. Boris, qui habitait tout

près de l'auberge et n'avait donc pas le souci du dernier métro à attraper, travaillait de huit heures du matin à deux heures du matin suivant – dix-huit heures par jour, sept jours par semaine. À Paris de tels horaires, même s'ils ne sont pas la règle, n'ont rien d'extraordinaire.

La vie prit immédiatement pour nous une tournure donnant à notre passage à l'hôtel X... l'allure d'une villégiature. Chaque matin, à six heures, je me tirais péniblement du lit, ne prenais pas le temps de me raser, procédais parfois à un débarbouillage hâtif et gagnais au pas de course la place d'Italie, où il fallait jouer des coudes pour trouver une place dans le métro. À sept heures, je retrouvais l'ambiance lugubre de cette cuisine glaciale et crasseuse au sol jonché d'épluchures de pommes de terre, d'os de viande et de queues de poisson, face à une pile d'assiettes toutes collées par la graisse qui m'attendaient là depuis la veille. Je ne pouvais m'attaquer d'emblée à la vaisselle parce que l'eau était froide et que les autres, qui commençaient leur service à huit heures, devaient trouver à leur arrivée le café préparé : je devais donc commencer par aller chercher le lait et faire le café. En plus, il y avait toujours quelques casseroles en cuivre à récurer. Les casseroles de cuivre sont la hantise du plongeur. Il s'agit de les décaper d'abord avec du sablon et des tampons métalliques en passant dix minutes sur chacune, avant de faire briller l'extérieur au Brasso. Par bonheur, le secret de leur fabrication s'est perdu et ce genre d'ustensile disparaît peu à peu des cuisines françaises, même si l'on peut encore s'en procurer chez les antiquaires.

À peine m'étais-je attaqué aux assiettes que la cuisinière m'appela pour peler les oignons, et j'étais bien loin d'en avoir fini avec les oignons que le patron m'envoyait acheter des choux au marché. Je revenais avec mes choux et la femme du patron me

disait d'aller acheter un bâton de rouge dans une boutique située à un kilomètre de là. À mon retour, il y avait d'autres légumes qui m'attendaient et la vaisselle n'était toujours pas lavée. Ainsi, le travail ne cessait de s'accumuler, et rien ne pouvait jamais être fait en temps utile.

Jusqu'à dix heures, tout se passait encore relativement bien : nous devions travailler très vite, mais personne ne se laissait démonter. La cuisinière trouvait même le temps de mettre en avant son tempérament artiste, de me demander si je ne trouvais pas que Tolstoï était quelqu'un d'épatant et de chanter un air d'une agréable voix de soprano, tout en tranchant des morceaux de bœuf sur la planche à découper. Mais à dix heures, les garçons commençaient à réclamer leur déjeuner (ils mangeaient avant tout le monde) et les premiers clients se présentaient à partir de onze heures. Et tout d'un coup, un vent de précipitation et de mauvaise humeur soufflait en tornade sur la cuisine. Ce n'étaient pas les cris et la furieuse bousculade de l'hôtel X..., mais une atmosphère faite de gâchis et de mesquines rancunes sur fond de perpétuelle exaspération. La confusion régnait en maître. On se trouvait incroyablement à l'étroit dans cette cuisine : il fallait poser les assiettes par terre et penser continuellement à ne pas marcher dessus. Dans ses allées et venues, la cuisinière ne cessait de me heurter de son ample postérieur, tout en me submergeant sous un flot continu d'ordres et de criaileries :

« Indicible crétin ! Combien de fois t'ai-je dit de ne pas laisser saigner les betteraves ? Vite, laisse-moi aller à l'évier ! Laisse tomber ces couteaux et occupe-toi plutôt des pommes de terre. Où as-tu fourré ma passoire ? Oh, laisse ces patates tranquilles. Je ne t'avais pas dit d'écumer le bouillon ? Enlève cette eau du fourneau. Tant pis pour la vaisselle, hache-moi plutôt ce céleri. Non, pas comme ça, imbécile, comme ça ! Voilà ! Et regarde ces

petits pois ! Tu ne vois pas que ça bout depuis un quart d'heure ? Bon, maintenant écaille-moi ces harengs. Non mais tu as vu cette assiette ? Tu appelles ça propre ? Essuie-la sur ton tablier. Pose cette salade par terre. C'est ça, bien au milieu, pour que je marche en plein dedans ! Attrape-moi cette casserole. Pas celle-là, l'autre ! Mets ça sur le gril. Débarrasse-moi de ces pommes de terre. Ne perds pas ton temps, jette-les par terre, et tasse-les bien. Répands un peu de sciure, maintenant : ce sol est une vraie patinoire. Regarde, imbécile, tu me fais brûler ce steak. Mon Dieu, qu'ai-je fait pour avoir un pareil ahuri comme plongeur ! Non mais sais-tu à qui tu parles ? Te rends-tu compte que ma tante était une comtesse russe ? », etc.

Et c'était comme ça jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans grand changement à l'exception de l'intermède de onze heures, où la cuisinière piquait généralement une crise de nerfs qui s'achevait sur un torrent de larmes. De trois à cinq, les garçons pouvaient souffler un peu, mais la cuisinière était toujours sur la brèche et je travaillais sans désespérer car il y avait une énorme pile d'assiettes sales qui attendaient, et c'était une véritable course pour les faire, ou tout au moins en faire une partie, avant l'heure du dîner. Et les conditions primitives dans lesquelles je devais opérer n'étaient pas pour me faciliter la tâche : un égouttoir trop petit, de l'eau à peine tiède, des torchons trempés, et un évier qui se bouchait toutes les heures. À cinq heures, la cuisinière et moi-même commençons à ne plus tenir sur nos jambes, car nous n'avions rien mangé depuis sept heures, et pas eu un moment pour nous asseoir. C'est alors que nous nous écroulions, elle sur le couvercle de la poubelle, moi par terre, pour vider une bouteille de bière et nous excuser mutuellement d'un certain nombre de paroles qui nous avaient échappé dans la matinée. C'est grâce au

thé que nous arrivions à tenir : il y avait toujours une théière fumante et nous en absorbions des litres au cours de la journée.

À cinq heures et demie, c'était à nouveau le grand branle-bas ; la bousculade et les criailleries reprenaient de plus belle, avec une violence d'autant plus grande qu'à présent tout le monde était sur les genoux. La cuisinière piquait une nouvelle crise de nerfs à six heures, suivie d'une autre à neuf heures. Ces crises revenaient avec une telle régularité qu'on aurait pu en déduire l'heure avec une précision quasi infaillible. La cuisinière se laissait choir sur la poubelle, éclatait en sanglots hystériques et jurait que jamais, au grand jamais, elle n'aurait pensé être un jour réduite à mener une telle vie ; ses nerfs allaient lâcher, elle avait étudié la musique à Vienne, elle avait un mari grabataire à entretenir, etc. En d'autres moments, elle aurait pu inspirer de la compassion, mais dans l'état d'épuisement où nous étions tous, ses gémissements ne faisaient que nous exaspérer encore plus. Jules se plantait dans l'encadrement de la porte et singeait ses lamentations. La femme du patron avait toujours son grain de sel à ajouter, et Boris et Jules ne cessaient de se quereller sous prétexte que Jules en faisait le moins possible tandis que Boris, en sa qualité de maître d'hôtel, prétendait s'attribuer la plus grosse part des pourboires. Dès le second jour, ils en étaient venus aux mains dans la cuisine pour un pourboire de deux francs et il avait fallu que j'intervienne, avec l'aide de la cuisinière, pour les séparer. Le patron était le seul à ne jamais se départir de son calme. Sa journée était aussi longue que les nôtres, mais il n'avait rien à faire car c'était en fait sa femme qui dirigeait tout. À part les commandes aux fournisseurs, son seul travail consistait à rester au bar et à fumer cigarette sur cigarette tout en arborant un air suprêmement distingué – tâche dont il s'acquittait à la perfection.

À la cuisine, nous ne trouvions généralement pas le temps de

dîner avant dix ou onze heures du soir. Vers minuit, la cuisinière rassemblait quelques victuailles à l'intention de son mari, en faisant un paquet qu'elle dissimulait sous ses vêtements et filait en gémissant que de pareilles journées finiraient par la tuer et qu'elle allait rendre son tablier pas plus tard que le lendemain matin. Jules partait aussi à minuit, après un dernier accrochage avec Boris qui avait la charge de tenir le bar jusqu'à deux heures. Entre minuit et minuit et demi, je faisais de mon mieux pour tâcher de finir la vaisselle. Le temps manquant pour faire un travail convenable, je me contentais d'essuyer la graisse qui restait au fond des assiettes avec des serviettes de table. Quant au sol, je le laissais dans l'état où il était ou prenais un balai pour expédier le plus gros de la saleté sous les fourneaux.

À minuit et demi, j'enfilais mon pardessus et me hâtai de quitter les lieux. Le patron, plus affable que jamais, m'arrêtait au moment où je passais devant le bar pour me dire : « Mais mon cher monsieur, vous avez l'air épuisé ! Faites-moi, s'il vous plaît, le plaisir d'accepter ce verre de cognac ! »

Et il me tendait le verre aussi cérémonieusement que s'il avait eu en face de lui un grand-duc et non un simple plongeur. Et tout le personnel avait droit à de semblables égards : c'était le dédommagement que nous recevions en échange de nos dix-sept heures de labeur quotidien.

À ces heures-ci, il n'y avait presque personne dans le métro, ce qui était appréciable dans la mesure où l'on pouvait s'asseoir pour somnoler un quart d'heure. En général, j'étais au lit à une heure et demie du matin. Il arrivait que je manque la dernière rame, et je devais alors dormir par terre dans le restaurant. Mais je n'en étais pas à ça près : à pareille heure, j'aurais dormi sur les pavés.

XXI

Cette vie dura une quinzaine de jours, avec un léger surcroît de travail au fur et à mesure que la clientèle se développait. J'aurais pu gagner une heure chaque jour en prenant une chambre à proximité du restaurant, mais je n'avais jamais une minute à moi pour m'occuper de ces questions de logement – pas plus, d'ailleurs, que pour me faire faire une coupe de cheveux, jeter les yeux sur un journal ou même me déshabiller complètement le soir en me couchant. Au bout de dix jours, toutefois, je parvins à me ménager un quart d'heure de liberté pour écrire à mon ami B..., à Londres : je lui demandai s'il pouvait me trouver un travail là-bas – n'importe lequel, du moment qu'il me resterait au moins cinq heures pour dormir. De fait, je ne me sentais pas capable de continuer à travailler dix-sept heures par jour, même s'il existe par ailleurs des tas de gens qui s'en accommodent. Quand on se sent accablé de travail et qu'on est prêt à verser des pleurs sur son sort, c'est un bon remède que de penser aux milliers de personnes employées dans les restaurants parisiens qui abattent quotidiennement la même somme de travail, et qui continueront ainsi non pas quelques semaines, mais des années durant. Il y avait dans un bistrot proche de mon hôtel une fille qui travaillait de sept heures du matin à minuit, du 1^{er} janvier au 31 décembre, s'asseyant juste le temps de manger. Je me souviens l'avoir un jour invitée à venir danser : elle éclata de rire et me répondit que cela faisait des mois qu'elle n'avait pas dépassé le coin de la rue. Elle était phthisique et sa mort coïncida à peu près avec mon départ de Paris.

Au terme de la première semaine, nous étions tous

neurasthéniques à force de surmenage, sauf Jules, qui se faisait de plus en plus couleur de muraille. Les accrochages sporadiques du début avaient fait place à un état de guerre ouverte. Des heures durant, c'était un perpétuel échange de petites remarques acerbes, coupé de temps à autre par une soudaine rafale d'invectives. « Attrape-moi cette casserole, crétin ! » s'écriait la cuisinière (elle n'était pas assez grande pour atteindre les rayons où se trouvait rangée la batterie de cuisine). « Va la prendre toi-même, vieille pute », répliquais-je. Ce genre de dialogue paraissait sourdre directement de l'atmosphère de la cuisine, comme par un phénomène de génération spontanée.

Les motifs de ces accrochages étaient d'une inconcevable petitesse. Ainsi, la poubelle était une source de conflits sans fin, quant à savoir si elle serait placée là où cela m'arrangeait de la mettre, c'est-à-dire sur le passage de la cuisinière, ou bien là où elle la voulait, c'est-à-dire entre moi et l'évier. Un jour, elle me mit si bien hors de moi que je finis, à titre de basse vengeance, par installer le maudit objet au beau milieu de la pièce, de telle sorte qu'elle ne pouvait manquer de s'y prendre les jambes à chaque pas.

« Et maintenant, vieille vache, fais-en ce que tu veux », déclarai-je.

Pauvre vieille ! La poubelle était bien trop lourde pour qu'elle puisse la soulever : elle se laissa choir devant la table, les joues appuyées sur le plateau et éclata en sanglots, tandis que je l'accablais de mes quolibets. Voilà l'effet que peut avoir l'épuisement sur quelqu'un de normalement bien élevé.

Il avait suffi de quelques jours pour que la cuisinière renonce à invoquer son tempérament artiste et à solliciter mon avis sur Tolstoï. Nous ne nous parlions pratiquement plus, si ce n'est pour les besoins du service. Boris et Jules s'ignoraient pareillement, et

pas plus l'un que l'autre n'adressait la parole à la cuisinière. C'est à peine si Boris et moi nous parlions encore. Nous avions décidé, d'un commun accord, que les engueulades occasionnées par le travail ne compteraient pas entre nous une fois la journée terminée. Mais les injures que nous échangeions étaient de celles qu'on n'oublie pas, ou difficilement, et par ailleurs nous n'avions pratiquement pas le temps de nous voir, une fois la journée terminée.

Jules devenait de plus en plus cossard et n'arrêtait pas de voler de la nourriture – par simple fidélité à ses principes, affirmait-il. Il nous traitait de « jaunes » et de faux frères quand nous refusions d'imiter son exemple. Il y avait en lui un curieux fond de méchanceté foncière. Il se vanta un jour devant moi d'avoir plusieurs fois tordu un torchon sale dans une assiette de potage juste avant de la servir au client qui l'avait commandée, à seule fin de se venger d'un représentant de la bourgeoisie.

La cuisine se faisait chaque jour un peu plus sale et les rats plus hardis, en dépit des pièges que nous disposions et qui faisaient quelques victimes parmi eux.

En regardant ce local crasseux, la viande crue étalée par terre au milieu des ordures, les casseroles sales dispersées aux quatre coins, l'évier bouché aux parois tapissées d'une épaisse couche de graisse, je me demandais parfois s'il pouvait exister quelque part au monde un restaurant encore plus infâme que le nôtre. Mais les trois autres disaient qu'ils avaient travaillé dans des endroits bien plus immondes. Jules éprouvait une véritable volupté au spectacle de la saleté. Dans l'après-midi, alors qu'il n'avait presque rien à faire, il venait se planter dans l'encadrement de la porte de la cuisine et n'avait pas assez de sarcasmes pour stigmatiser le zèle, excessif à son goût, que nous déployions dans notre travail :

« Pauvre crétin ! Pourquoi te fatiguer à laver cette assiette ? Essuie-la sur ton pantalon, un point c'est tout. Les clients qu'est-ce que tu en as à fiche ? Ils n'y voient que du bleu. Un restaurant, je vais te dire ce que c'est. Tu es en train de découper un poulet, et tu le flanques par terre. Tu t'excuses, tu fais ta courbette, tu disparais avec le plat et au bout de cinq minutes tu reviens par une autre porte, avec ni plus ni moins la même bestiole. Voilà ce que c'est qu'un restaurant. »

Chose curieuse, malgré la saleté et l'insuffisance de son personnel, l'Auberge de Jehan Cottard faisait recette. Les premiers jours, la clientèle fut composée uniquement de Russes, amis du patron, bientôt suivis d'Américains et autres étrangers – mais pas de Français. Puis, un soir, un vent de folie souffla sur la maison : nous tenions enfin notre premier Français. Chacun oublia instantanément ses griefs et l'union sacrée se fit pour servir quelque chose de bon à l'hôte de marque. Boris entra sur la pointe des pieds dans la cuisine, fit un geste du pouce par-dessus son épaule et murmura d'un air de conspirateur : « Chut ! Attention, un Français ! » L'instant d'après, la femme du patron faisait à son tour son apparition pour nous susurrer :

« Attention, un Français ! Veillez à lui donner double portion de légumes – de tous les légumes. »

Et pendant tout le temps que dura le repas du Français, la femme du patron resta derrière le guichet de la porte de la cuisine, à épier les moindres modifications de sa physionomie. Le lendemain l'homme revint dîner, accompagné de deux autres Français. Cela voulait dire que nous commencions à nous tailler une petite réputation : à Paris un mauvais restaurant se reconnaît à ce qu'il n'est fréquenté que par des étrangers. Notre succès était dû en partie au fait que le patron, en un bref éclair de bon sens – le

seul dont il fit preuve dans toute l'organisation de son entreprise – s'était fait livrer des couteaux de table très tranchants. C'est stupide, mais c'est ainsi : dans un restaurant, des couteaux qui coupent, voilà la clé du succès. J'ai plaisir à enregistrer ce fait, qui a eu le mérite de faire justice d'une de mes illusions, à savoir que les Français sont capables d'apprécier ce qu'on met dans leur assiette. À moins qu'il ne faille en conclure que nous étions effectivement un très honnête restaurant eu égard aux normes en vigueur dans la capitale. Auquel cas, je préfère ne pas penser à ce que doivent être les mauvais restaurants.

Très peu de temps après avoir écrit à B..., je reçus sa réponse : il avait un travail à me proposer, qui consistait à s'attacher aux pas d'un imbécile congénital. Après l'Auberge de Jehan Cottard, un tel emploi m'apparut sous le jour d'une délicieuse sinécure. Je me voyais déjà flânant par les sentiers herbeux, décapitant d'une canne négligente les chardons vagabonds, me gavant de côtelettes d'agneau et de tartes à la mélasse, et dormant dix heures par nuit dans des draps fleurant bon la lavande.

B... m'envoyait un billet de cinq livres pour payer la traversée et retirer mes effets du mont-de-piété. Sitôt en possession de l'argent, je donnai congé pour le lendemain et rendis mon tablier. Un départ aussi soudain plongea dans l'embarras mon patron qui, pour ne pas changer, était sans le sou : il lui manquait trente francs pour me payer ce qu'il me devait. Il m'offrit néanmoins un verre de cognac, du Courvoisier 48, qui, dans son esprit (c'est du moins ce que j'imagine), devait nous tenir quittes de tout compte. Il trouva pour me remplacer un Tchèque, plongeur de métier, et la pauvre vieille cuisinière fut congédiée quelques semaines plus tard. J'ai entendu dire par la suite qu'avec deux personnes qualifiées à la cuisine, la journée de travail du plongeur s'était trouvé ramenée à quinze heures. Et je ne crois pas qu'il ait été

possible de descendre plus bas sans modernisation radicale des installations.

XXII

Je veux maintenant livrer, pour ce qu'elles valent, quelques réflexions personnelles sur la vie d'un plongeur à Paris. Si l'on y réfléchit, il semble aberrant que, dans une grande ville moderne, des milliers de personnes puissent passer toutes leurs heures de veille à laver des assiettes dans de sombres souterrains surchauffés. Les questions que je pose sont alors les suivantes : comment un tel mode de vie peut-il se perpétuer ? Quel but sert-il ? Qui souhaite le perpétuer, et pourquoi ? Je n'adopte pas ici l'attitude de creuse révolte du fainéant, j'essaie simplement de considérer la vie du plongeur sous l'angle de sa signification sociale.

Il faut, je crois, commencer par souligner que le plongeur est un des esclaves du monde moderne. Loin de moi l'idée de faire verser des larmes sur son sort, car il vit matériellement beaucoup mieux que bien des travailleurs manuels. Mais pour ce qui est de la liberté, il n'en a pas plus qu'un esclave qu'on peut vendre et acheter. Le travail qu'il effectue est servile et sans art. On ne le paie que juste ce qu'il faut pour le maintenir en vie. Ses seuls congés, il les connaît lorsqu'on le flanque à la porte. Tout espoir de mariage lui est interdit, à moins d'épouser une femme qui travaille aussi. Excepté un heureux hasard, il n'a aucune chance d'échapper à cette vie, sauf pour se retrouver en prison. Il y a en ce moment à Paris des hommes pourvus de diplômes universitaires qui récurent des assiettes dix à quinze heures par jour. Et l'on ne saurait dire que c'est pure paresse de leur part, car un fainéant ne peut pas faire le travail d'un plongeur. Ils se sont simplement trouvés pris dans un engrenage qui annihile toute pensée. Si les plongeurs pensaient un tant soit peu, il y a belle lurette qu'ils

auraient formé un syndicat et se seraient mis en grève pour obtenir un statut plus décent. Mais ils ne pensent pas, parce qu'ils n'ont jamais un moment à eux pour le faire. La vie qu'ils mènent a fait d'eux des esclaves.

La question est alors : comment cet esclavage peut-il se perpétuer ? On a coutume de considérer comme allant de soi que tout travail répond à un besoin réel. Les gens voient quelqu'un effectuer un travail peu agréable et s'imaginent avoir tout dit en assurant que ce travail est nécessaire. Ainsi, le travail à la mine est pénible, mais nécessaire : nous avons besoin de charbon. Travailler dans les égouts n'a rien d'enthousiasmant, mais il faut bien des égoutiers. Et c'est la même chose pour les plongeurs : il y a une clientèle pour les restaurants, il faut donc des hommes qui passent quatre-vingts heures par semaine à laver des assiettes. C'est la civilisation qui l'exige, un point c'est tout. Un tel jugement mérite examen.

Le travail de plongeur est-il véritablement indispensable à la civilisation ? Il nous paraît que ce doit être un travail « honnête », parce que pénible et peu agréable, et nous avons par ailleurs en quelque sorte sacralisé le travail manuel. Voyant quelqu'un qui abat un arbre, nous assumons que cet homme se rend utile à la société, pour la seule raison qu'il fait usage de ses muscles. Il ne nous vient pas à l'esprit que s'il abat un arbre splendide, c'est peut-être uniquement pour dégager l'espace nécessaire à l'érection d'une hideuse statue. Je crois qu'il en va de même pour le plongeur. Il gagne certes son pain à la sueur de son front, mais cela ne préjuge en rien de l'utilité de la besogne qu'il accomplit. Il propose un luxe – luxe qui, bien souvent, est loin de mériter ce nom. Un faux luxe.

Pour mieux faire comprendre ce que j'entends par « faux luxe », je prendrai un cas extrême, un de ces cas qu'on ne

rencontre pratiquement pas en Europe. Par exemple l'Hindou traîneur de *rickshaw* ou le poney de *gharry*². Dans n'importe quelle ville d'Extrême-Orient, vous trouverez des centaines de ces pauvres diables attelés à un rickshaw, des moricauds pesant peut-être cinquante kilos, avec un pagne autour de la taille pour tout vêtement. Certains sont malades, d'autres ont dépassé les cinquante ans. Ils parcourent des kilomètres et des kilomètres en trotinant, la tête baissée, tirant sur les brancards, la sueur dégoulinant de leur moustache grise. Quand ils ne vont pas assez vite, le client qu'ils véhiculent les traite de *bahinchut*³. Ils gagnent entre trente et quarante roupies par mois et vomissent leurs poumons au bout de quelques années d'exercice. Les poneys de *gharry* sont de vieilles rosses étiques achetées à vil prix pour les quelques années de travail qu'elles peuvent encore fournir. Leur maître remplace la nourriture par le fouet. Le travail qu'elles fournissent se résume en une sorte d'équation : fouet plus nourriture égalent énergie. La proportion est en général soixante pour cent de fouet et quarante pour cent de nourriture. L'encolure de ces animaux n'est souvent qu'une large plaie, et c'est la chair à vif qu'ils travaillent toute la journée durant. Et malgré cela, on peut encore leur faire effectuer un travail : il suffit de manier le fouet avec suffisamment de vigueur pour que la douleur ressentie sur l'échine l'emporte sur la douleur à l'encolure. Mais au bout de quelques années le fouet lui-même devient inopérant et la bête part à l'équarrissage. Voilà des exemples de travail non indispensable, car on peut après tout se passer de rickshaw et de *gharry* : ceux-ci n'existent que parce que les Orientaux jugent vulgaire de se déplacer à pied. Ce sont des luxes et, comme ont pu s'en convaincre tous ceux qui y ont eu recours, de bien pauvres luxes. Le maigre surcroît de commodité qu'ils apportent ne saurait

contrebalancer la souffrance infligée à l'homme ou à l'animal.

De même pour le plongeur. À côté d'un poney de gharry ou d'un tireur de rickshaw, c'est un roi – mais sa situation est très comparable. Il est l'esclave d'un hôtel ou d'un restaurant, et son esclavage est d'une utilité discutable. Car après tout, en fin de compte, quelle est réellement la nécessité des grands hôtels et des restaurants chics ? Ces établissements sont censés apporter du luxe, mais en réalité ils n'offrent qu'un piètre et mesquin semblant de luxe. La plupart des gens ont les hôtels en horreur. Il est des restaurants meilleurs que d'autres, mais il est impossible de faire dans un restaurant, pour une même dépense, un repas comparable à celui qu'on peut avoir chez soi. Il faut bien, sans doute, qu'il y ait des hôtels et des restaurants, mais cela n'implique nullement que des centaines de personnes doivent pour autant être réduites en esclavage. Le travail réellement indispensable ne constitue pas l'essentiel dans ces établissements : le principal, ce sont les faux-semblants censés représenter le luxe. Le chic, comme on dit, d'un établissement signifie simplement un surcroît de travail pour le personnel et un surcroît de dépense pour la clientèle. Personne ne profite de cette situation, si ce n'est le propriétaire, qui aura bientôt de quoi s'offrir une villa à colombages à Deauville. Un hôtel chic, c'est avant tout un endroit où cent personnes abattent un travail de forçat pour que deux cents nantis puissent payer, à un tarif exorbitant, des services dont ils n'ont pas réellement besoin. Si l'on supprimait les prétentieux enfantillages qui caractérisent le service d'un hôtel ou d'un restaurant, les plongeurs pourraient ne faire que six ou huit heures de travail par jour, au lieu de dix ou quinze.

Considérons comme acquis que le travail d'un plongeur est en très grande partie inutile. La question qui vient alors à l'esprit est : pourquoi le plongeur doit-il continuer à travailler ? J'essaie de

dépasser la cause économique immédiate pour me demander quel plaisir cela peut bien procurer à qui que ce soit de se dire que des hommes sont condamnés à nettoyer des assiettes leur vie durant. Car il n'est pas douteux que des gens – les gens nantis d'une confortable situation – prennent un réel plaisir à cette pensée. Un esclave, disait déjà Caton, doit travailler quand il ne dort pas. Peu importe que ce travail soit utile ou non : il faut qu'il travaille, car le travail est bon en soi – pour les esclaves tout au moins. Ce sentiment est encore vivace de nos jours, et on lui doit l'existence d'une multitude de besognes aussi fastidieuses qu'inutiles.

Je crois que cette volonté inavouée de perpétuer l'accomplissement de tâches inutiles repose simplement, en dernier ressort, sur la peur de la foule. La populace, pense-t-on sans le dire, est composée d'animaux d'une espèce si vile qu'ils pourraient devenir dangereux si on les laissait inoccupés. Il est donc plus prudent de faire en sorte qu'ils soient toujours trop occupés pour avoir le temps de penser. Si vous parlez à un riche n'ayant pas abdiqué toute probité intellectuelle de l'amélioration du sort de la classe ouvrière, vous obtiendrez le plus souvent une réponse du type suivant :

« Nous savons bien qu'il n'est pas agréable d'être pauvre ; en fait, il s'agit d'un état si éloigné du nôtre qu'il nous arrive d'éprouver une sorte de délicieux pincement au cœur à l'idée de tout ce que la pauvreté peut avoir de pénible. Mais ne comptez pas sur nous pour faire quoi que ce soit à cet égard. Nous vous plaignons – vous, les classes inférieures – exactement comme nous plaignons un chat victime de la gale, mais nous lutterons de toutes nos forces contre toute amélioration de votre condition. Il nous paraît que vous êtes très bien où vous êtes. L'état des choses présent nous convient et nous n'avons nullement l'intention de

vous accorder la liberté, cette liberté ne se traduirait-elle que par une heure de loisir de plus par jour. Ainsi donc, chers frères, puisqu'il faut que vous suiez pour payer nos voyages en Italie, suiez bien et fichez-nous la paix. »

Cette attitude est notamment celle des gens intelligents, cultivés. On la retrouve en filigrane dans plus de cent essais. Parmi les nantis de la culture, bien rares sont ceux qui disposent de, mettons, moins de quatre cents livres par an, et c'est tout naturellement qu'ils épousent la cause des riches, parce qu'ils s'imaginent que toute bribe de liberté concédée aux pauvres menacerait la leur. Redoutant de voir un jour se matérialiser quelque sinistre utopie marxiste, l'homme cultivé préfère que les choses restent en l'état. Il ne porte peut-être pas dans son cœur le riche qu'il côtoie quotidiennement, mais il ne s'en dit pas moins que le plus vulgaire de ces riches est moins hostile à ses plaisirs, plus proche de ses manières d'être qu'un pauvre, et qu'il a donc intérêt à faire cause commune avec le premier. C'est cette peur d'une populace présumée dangereuse qui pousse la plupart des individus intelligents à professer des opinions conservatrices.

Mais cette peur relève davantage de la superstition que de la raison. Elle s'appuie sur l'idée selon laquelle il y aurait une différence mystérieuse, fondamentale, entre les riches et les pauvres, une différence analogue à celle qui fait qu'il y a une race blanche et une race noire. En réalité, cette différence n'existe pas. Riches et pauvres ne se différencient essentiellement que par leur niveau de revenu, et rien d'autre : le millionnaire moyen n'est rien d'autre que le plongeur moyen arborant un complet neuf. Changeons-les de place, et dites-moi, je vous prie, qui est le juge et qui le voleur ? Tous ceux qui ont partagé, sans tricherie, la vie des pauvres, savent fort bien cela. L'ennui est que l'homme intelligent et cultivé, l'homme chez qui on pourrait s'attendre à trouver des

opinions libérales, cet homme évite soigneusement de frayer avec les pauvres. Car enfin, que savent de la pauvreté la plupart des gens cultivés ? Dans l'exemplaire des poèmes de Villon qui est en ma possession, l'éditeur a cru indispensable d'éclairer par une note en bas de page le vers « Ne pain ne voyent qu'aux fenestres » – tant la simple expérience de la faim est étrangère à l'existence de l'homme cultivé.

Cette ignorance conduit tout naturellement à une peur superstitieuse de la populace. L'homme cultivé se représente des hordes de sous-hommes n'attendant qu'un jour de liberté pour venir saccager sa maison, brûler ses livres et le contraindre à conduire une machine ou à nettoyer les W.C. « N'importe quoi, se dit-il, n'importe quelle injustice plutôt que de voir cette populace se déchaîner. » Il ne comprend pas que, dès lors qu'il n'y a pas de différence entre la masse des riches et celle des pauvres, il est vain de parler de « populace déchaînée ». Car la populace est déjà déchaînée, et, sous les espèces du riche, elle emploie son pouvoir à mettre en place ces bagnes de mortel ennui que sont les hôtels « chic ».

Résumons-nous. Un plongeur est un esclave, un esclave dévoyé qu'on utilise pour effectuer un travail inepte et, dans une très large mesure, inutile. Et on continue à lui imposer ce travail parce que règne confusément chez les riches le sentiment que, s'il avait quelques moments à lui, cet esclave pourrait se révéler dangereux. Et les gens instruits, qui devraient prendre son parti, laissent faire sans broncher parce qu'ils ne connaissent rien de cet homme, et par conséquent en ont peur. Je cite ici le plongeur parce que c'est un cas que j'ai pu examiner de près. Mais on pourrait en dire autant pour une infinité de travailleurs de tous métiers. Je ne fais que livrer quelques réflexions personnelles sur

ce qui fait le fond de la vie d'un plongeur, sans m'occuper des questions économiques connexes. Sans doute ne brillent-elles pas par l'originalité, mais c'est un bon échantillon des pensées qui vous viennent à l'esprit quand vous avez travaillé quelque temps dans un hôtel.

XXIII

Ayant définitivement pris congé de l'Auberge de Jehan Cottard, j'allai aussitôt me mettre au lit et dormis tout un tour d'horloge, à une heure près. Après quoi, pour la première fois depuis quinze jours, je me lavai les dents, pris un bain et me fis couper les cheveux. J'allai ensuite retirer mes habits du mont-de-piété et passai deux jours à savourer ma liberté retrouvée. Je retournai même à l'auberge, vêtu de mon meilleur costume, pour siroter, négligemment accoudé au bar, une bouteille de bière anglaise à cinq francs. Cela fait une curieuse impression de se retrouver comme client dans un lieu où l'on a été plus bas qu'un esclave. Boris m'en voulait un peu d'avoir tout plaqué juste au moment où nous étions « lancés » et où il allait y avoir de l'argent à ramasser. J'ai eu depuis de ses nouvelles : il me disait dans sa lettre qu'il gagnait cent francs par jour et qu'il s'était mis en ménage avec une fille « très sérieuse » et dont l'haleine ne sentait jamais l'ail.

Je m'accordai un jour pour faire le tour du quartier et dire adieu à tout le monde. C'est ce jour-là que Charlie me parla de la mort de Roucolle, le vieil avare qui avait naguère vécu dans le quartier. Sans doute Charlie fabulait-il, comme d'habitude, mais l'histoire mérite d'être rapportée.

Roucolle était mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, un ou deux ans avant mon arrivée à Paris, mais on continuait à parler de lui dans le quartier à l'époque où j'habitais à l'hôtel des Trois Moineaux. Il ne se haussa jamais au niveau d'un Daniel Dancer, ou d'un type comparable, mais ce n'en était pas moins un personnage assez captivant. Il allait chaque matin ramasser des légumes avariés aux Halles, se nourrissait de mou pour les chats,

s'enveloppait de vieux journaux en guise de sous-vêtements, utilisait les boiseries de la chambre qu'il occupait comme bois à brûler et portait un pantalon qu'il s'était taillé dans un vieux sac – tout cela bien qu'il eût un demi-million de placé. J'aurais bien aimé le rencontrer.

Comme beaucoup d'avares, Roucolle finit par tout perdre en investissant son capital dans une entreprise insensée. Un jour, un Juif fit son apparition dans le quartier, un jeune homme plein d'allant et, semblait-il, très dégourdi en affaires, qui avait mis au point un système mirifique pour passer en Angleterre de la cocaïne de contrebande. Il est, bien sûr, assez facile d'acheter de la cocaïne à Paris, et ce genre de commerce ne présenterait pas de difficulté particulière s'il ne se trouvait toujours un mouchard pour vendre la mèche aux douanes ou à la police. D'ailleurs, si l'on en croit la rumeur, ce mouchard est bien souvent celui-là même qui vous a vendu la cocaïne, car ce trafic est entièrement aux mains d'un puissant consortium qui n'aime guère la concurrence. Le Juif avait toutefois juré que l'affaire ne comportait aucun risque. Il connaissait un moyen de faire venir de la cocaïne directement de Vienne, sans passer par les filières habituelles, et il n'y aurait pas de chantage à redouter. Il était entré en relation avec Roucolle par l'intermédiaire d'un jeune Polonais, étudiant en Sorbonne, qui était disposé à investir quatre mille francs dans l'entreprise si Roucolle en apportait de son côté six mille. Avec la somme ainsi réunie, on pouvait acheter dix livres de cocaïne qui vaudraient une petite fortune en Angleterre.

Le Polonais et le Juif durent batailler ferme pour arracher l'argent des griffes du vieil avare. Six mille francs, ce n'était pas une très grosse somme pour Roucolle, qui en avait bien davantage dissimulé dans son matelas, mais c'était mettre le vieillard au supplice que de lui demander de se séparer d'un simple liard.

Plusieurs semaines durant, les deux compères ne ménagèrent pas leurs efforts, usant tour à tour de la persuasion, de l'intimidation, de la flatterie, de l'appel au bon sens, implorant à genoux le vieillard pour le décider à sortir son argent. Roucolle ne savait plus à quel saint se vouer, partagé qu'il était entre la peur et la cupidité. Tout son être frémissait à l'idée de réaliser un bénéfice atteignant peut-être cinquante mille francs, mais il ne pouvait se résoudre à avancer la somme demandée. On le voyait assis dans un coin, la tête entre les mains, marmonnant des paroles indistinctes entrecoupées de cris d'agonie, puis soudain s'agenouillant – il était très pieux – pour supplier le ciel de lui venir en aide. Mais rien n'y faisait : c'était plus fort que lui. Enfin, plus par lassitude que pour toute autre raison, il rendit les armes : il éventra le matelas où il cachait son magot et remit six mille francs au Juif.

Ce dernier livra la cocaïne le jour même et disparut aussitôt. Mais à ce moment-là – et ce n'était guère surprenant après toutes les simagrées auxquelles s'était livré Roucolle – tout le quartier était au courant de l'affaire. Le lendemain matin, la police se présentait à l'hôtel pour perquisitionner.

Roucolle et le Polonais étaient dans leurs petits souliers. Les agents avaient commencé à fouiller systématiquement chaque chambre, en commençant par les étages du bas, et le gros paquet de cocaïne était là, bien en évidence, sur la table : pas moyen de le dissimuler, et pas moyen non plus de filer par l'escalier, étant donné que des agents étaient postés à l'entrée de l'hôtel. Le Polonais était d'avis de jeter la drogue par la fenêtre, mais Roucolle ne voulait pas entendre parler de cette solution. Charlie m'assura avoir été témoin de toute la scène : à l'en croire, quand on avait tenté de lui prendre le paquet, Roucolle l'avait agrippé et

serré de toutes ses forces sur sa poitrine, en se débattant comme un forcené malgré ses soixante-quatorze ans. Il était vert de frousse mais préférerait risquer la prison plutôt que de perdre son argent.

Enfin, alors que la police fouillait l'étage d'en-dessous, quelqu'un eut une idée. Un des voisins de palier de Roucolle avait chez lui une douzaine de boîtes de poudre de riz qu'il vendait à la commission. L'idée consistait à substituer la drogue au contenu des boîtes. On se dépêcha de jeter la poudre par la fenêtre et de remplir les boîtes de cocaïne, puis on les disposa bien en évidence sur la table de Roucolle, comme autant d'objets parfaitement innocents. Quelques minutes plus tard, les agents frappèrent à la porte. Ils sondèrent les murs, inspectèrent la cheminée, vidèrent les tiroirs et examinèrent les lattes du plancher, sans rien trouver. Puis, au moment où ils s'apprêtaient à s'en aller, l'inspecteur avisa les boîtes posées sur la table.

« Tiens, fit-il, voyons un peu ces boîtes. Je ne les avais pas remarquées. Qu'y a-t-il là-dedans, hein ?

— De la poudre de riz », répondit le Polonais de son ton le plus indifférent.

Mais au même instant, Roucolle poussa un sourd grognement d'angoisse qui éveilla aussitôt les soupçons des enquêteurs. Ils ouvrirent une des boîtes et la vidèrent de son contenu. L'ayant reniflé, l'inspecteur déclara que, selon lui, c'était de la cocaïne. Roucolle et le Polonais jurèrent par tous les saints du paradis que ce n'était que de la banale poudre de riz. Mais en vain : le mal était fait et toutes leurs dénégations ne firent que renforcer les soupçons des policiers. Ils furent arrêtés et conduits au poste, suivis par une bonne moitié du quartier.

Au poste, le commissaire interrogea Roucolle et le Polonais tandis qu'on envoyait à l'analyse une boîte de cocaïne. Selon

Charlie, Roucolle s'était alors livré à un numéro défiant toute description. Il pleurait, suppliait, faisait des déclarations contradictoires, accusait le Polonais – tout cela à la fois, et avec une telle véhémence qu'on pouvait l'entendre du bout de la rue. Les agents se tenaient le ventre.

Au bout d'une heure, l'agent qui avait porté la boîte au laboratoire revint, avec une note du chimiste. Il était hilare.

« Ce n'est pas de la cocaïne, monsieur le commissaire, dit-il.

– Comment, pas de la cocaïne ! s'écria le commissaire. Mais alors, qu'est-ce que c'est ?

– C'est de la poudre de riz. »

Roucolle et le Polonais furent aussitôt remis en liberté, lavés de tout soupçon mais bouillant intérieurement. Le Juif s'était bien moqué d'eux ! Par la suite, quand l'émotion se fut apaisée, on découvrit qu'il avait fait deux autres victimes dans le quartier, en recourant au même procédé.

Le Polonais fit une croix sur ses quatre mille francs et jugea qu'il s'en tirait finalement à bon compte. Mais quelque chose s'était cassé chez ce pauvre vieux Roucolle. Il prit le lit et, pendant toute la journée et la moitié de la nuit, on put l'entendre s'agiter, marmonner et, par moment, clamer à tue-tête :

« Six mille francs ! Nom de Dieu ! Six mille francs ! »

Trois jours après, il eut une sorte d'attaque et il mourut dans la quinzaine qui suivit – le cœur brisé, selon Charlie.

XXIV

Je rejoignis l'Angleterre en troisième classe, via Dunkerque et Tilbury, ce qui est la manière la plus économique, et non la plus mauvaise, de passer le Channel. Étant donné qu'il fallait acquitter un supplément pour disposer d'une cabine, je dormis dans le salon, comme la plupart des passagers de troisième classe. Je trouve à cette date dans mon carnet les annotations suivantes :

« Dormi dans le salon : vingt-sept hommes, seize femmes. Du côté des femmes, pas une qui se soit débarbouillée ce matin. Les hommes sont pour la plupart passés par la salle de bains ; les femmes ont simplement pris leur sac à main et ont recouvert la crasse de la nuit d'une couche de poudre. Question : s'agirait-il là d'un caractère sexuel secondaire ? »

Au cours de la traversée, je fis la connaissance d'un couple de jeunes Roumains, de vrais enfants encore, qui avaient choisi l'Angleterre pour y passer leur voyage de noces. Ils m'assaillirent de questions sur le pays, auxquelles je répondis par un certain nombre de mensonges éhontés. J'étais si content de me retrouver bientôt chez moi, après tant de temps passé à manger de la vache enragée dans une capitale étrangère, que l'Angleterre m'apparaissait comme une sorte de paradis. L'Angleterre offre, c'est un fait, un certain nombre d'agréments qui font qu'on a plaisir à la retrouver : les salles de bains, les fauteuils, la confiture d'orange, les pommes de terre nouvelles cuites à point, le pain bis, la sauce à la menthe, la bière faite avec des houblons véritables. Tout cela est bel et bon pour qui a les moyens de se l'offrir. L'Angleterre est un pays fort agréable, à condition de ne pas être pauvre. Et avec comme perspective de travail un imbécile

congénital à surveiller, je ne me voyais pas vivant dans la pauvreté. Cette seule idée m'insufflait un patriotisme inattendu. À chaque question que me posait le jeune couple, je répondais en redoublant de louanges sur l'Angleterre. Le climat, les paysages, les arts, la littérature, les lois – en tout, mon pays était sans rival.

L'architecture anglaise était-elle remarquable ? me demandèrent ainsi les Roumains. « Admirable ! répliquai-je. Il faut absolument que vous voyiez les statues de Londres ! Paris est vulgaire, avec son mélange de bas quartiers et d'édifices pompeux. Mais Londres... »

Puis le bateau longea la jetée de Tilbury. Le premier bâtiment que nous aperçûmes fut un de ces immenses hôtels tout en stuc et clochetons qui hérissent la côte anglaise comme des faciès d'imbéciles passant la tête par-dessus le mur d'un asile. Je vis que mes Roumains, trop polis pour faire une quelconque remarque, lorgnaient néanmoins du coin de l'œil cette monstruosité. « L'œuvre d'architectes français », assurai-je ; et alors même que le train entraîna lentement dans Londres en traversant les taudis de l'East End, je continuai à vanter les beautés de l'architecture anglaise. Aucune louange ne me semblait exagérée en cet instant où je rentrais chez moi, où le temps de la vache enragée était terminé.

J'allais voir B... à son bureau, et les premiers mots qu'il m'adressa firent crouler tous mes rêves.

« Je suis désolé, me dit-il. Tes employeurs sont partis pour l'étranger, avec leur malade. Mais ils seront de retour dans un mois. Je suppose que tu peux tenir jusque-là ? »

C'est seulement en me retrouvant dans la rue que l'idée me traversa l'esprit que je n'avais même pas pensé à demander à B... de me prêter un peu d'argent. J'avais un mois d'attente en perspective, et très exactement en poche dix-neuf shillings et six

pence. La nouvelle m'avait comme qui dirait assommé. Je ne savais vraiment pas quoi faire et je passai le reste de la journée à traîner dans les rues. Au soir, complètement perdu dans ce Londres que je retrouvais, j'échouai dans un « hôtel pour voyageurs » où la nuit était tarifée à sept shillings et six pence. Après avoir réglé la note, il me restait dix shillings et deux pence.

Le lendemain matin, tout était clair dans mon esprit. Tôt ou tard, je devrais aller voir B... pour lui demander de l'argent. Mais il me paraissait peu convenable de le faire dès maintenant. Conclusion : je devais subsister, vaille que vaille, par mes propres moyens. Me référant à mes expériences passées, j'écartai l'idée de mettre au clou mon meilleur complet. J'allais plutôt laisser toutes mes affaires à la consigne de la gare, à l'exception de mon complet numéro deux, que je pourrais troquer contre des effets bon marché, avec une chance raisonnable de gagner une livre dans la transaction. Si je devais vivre un mois avec trente shillings, mieux valait porter de mauvais vêtements – en fait, le pire serait le mieux. Trente shillings me suffiraient-ils pour vivre un mois – cela je n'en avais pas la moindre idée, ne connaissant pas Londres aussi bien que Paris. Je pourrais peut-être demander l'aumône ou vendre des lacets de chaussures : me revenaient en mémoire des articles parus dans les journaux du dimanche où il était question de mendiants ayant deux mille livres cousues dans la ceinture de leur pantalon. De toute façon, il était de notoriété publique qu'on ne pouvait mourir de faim à Londres. Je n'avais donc pas à m'inquiéter.

Pour vendre mes vêtements, je me rendis à Lambeth, quartier pauvre où les fripiers ne manquent pas. Le premier marchand chez qui j'entrai se montra poli, mais ne put m'être d'aucun secours. Le second fut presque grossier. Et le troisième était sourd

comme un pot, ou faisait semblant de l'être. Le quatrième fripier auquel j'eus affaire était un gros jeune homme blond et rose, comme une tranche de jambon. Il examina les vêtements que je portais et froissa d'un air méprisant le tissu entre le pouce et l'index.

« Mauvaise qualité, fit-il. Bien mauvaise qualité. (C'était pourtant un très bon costume.) Combien que vous en voulez ? »

J'expliquai que je voulais obtenir en échange des vêtements usagés, et le maximum d'argent qu'il pourrait m'accorder. Il réfléchit quelques instants, puis rassembla quelques hardes crasseuses qu'il jeta sur le comptoir. « Et pour l'argent ? » demandai-je, tablant toujours sur une livre. Il fit une moue dégoûtée, fouilla dans sa poche et en tira un shilling, qu'il déposa à côté des nippes. J'ouvris la bouche pour protester, mais il avança aussitôt la main, comme pour reprendre l'argent : de toute évidence, c'était ça ou rien. Il me laissa quand même me changer dans une petite pièce au fond de la boutique.

J'héritai ainsi d'un veston qui avait dû tin jour être marron foncé, d'un pantalon de coutil noir, d'un cache-nez et d'une casquette de drap. J'avais gardé ma chemise, mes chaussettes et mes souliers, et il me restait en poche un peigne et un rasoir. Cela fait une drôle d'impression de se retrouver ainsi accoutré. Il m'était déjà arrivé d'être habillé à la diable, mais jamais à ce point. Ces hardes ne se contentaient pas d'être sales et informes : il y avait aussi en elles, comment dire, une sorte d'inélégance intrinsèque, une patine à base de vieille crasse qui allait infiniment au-delà de l'élimé ou de la tenue négligée. C'était le genre de frusques que l'on voit sur le dos d'un marchand de lacets ou d'un chemineau. Dans l'heure qui suivit, à Lambeth, je vis venir vers moi un pauvre hère aux allures de chien battu, un vagabond selon toute apparence. Et aussitôt après, je m'aperçus que c'était moi-

même, ou plus exactement mon reflet dans une vitrine, que je voyais. La saleté s'était déjà incrustée sur mon visage. La saleté choisit ses victimes : elle vous laisse en paix tant que vous êtes bien habillé, mais sitôt que vous n'avez plus de faux col, elle s'abat sur vous de toutes parts.

Je continuai à errer dans les rues jusqu'à une heure tardive, marchant toujours. Habillé comme je l'étais, je redoutais confusément d'être arrêté pour vagabondage, et je n'osais pas adresser la parole à des inconnus, de peur qu'on ne remarque un hiatus entre ma mise et mon élocution. (Je devais par la suite me rendre compte à quel point cette crainte était vaine.) En changeant de vêtements, j'étais passé sans transition d'un monde dans un autre. Tous les comportements étaient soudain bouleversés. J'aidai ainsi un marchand ambulant à relever sa baladeuse renversée. « Merci, mon pote ! », me dit-il avec un grand sourire. Jusqu'ici, personne ne m'avait jamais appelé mon pote : c'était un effet direct de ma métamorphose vestimentaire. Je découvris aussi à quel point l'attitude des femmes varie selon ce qu'on a sur le dos. Croisant un homme mal habillé, une femme réagit par une sorte de frisson traduisant une répulsion comparable à celle que pourrait lui inspirer la vue d'un chat crevé. Tel est le pouvoir du vêtement. Habillé en clochard, il est très difficile, tout au moins au début, de ne pas éprouver le sentiment d'une déchéance. C'est le même genre de honte, irrationnelle mais très réelle, qui vous prend, je suppose, quand vous passez votre première nuit en prison.

Vers onze heures du soir, je commençai à m'inquiéter de trouver un lit. J'avais lu des choses sur les asiles de nuit et pensais qu'on devait pouvoir trouver un lit pour environ quatre pence. Apercevant un homme, l'air d'un terrassier, planté sur le trottoir,

je l'abordai pour m'informer. Je lui dis que j'étais dans la purée la plus complète et lui demandai de m'indiquer où je pourrais bien dormir, au minimum de frais.

« Oh, fit-il, vous avez que la rue à traverser. Vous voyez l'écriteau en face, "Bons lits pour messieurs seuls" ? C'est une bonne turne. M'est déjà arrivé d'y pioncer. Vous verrez, c'est pas cher, et c'est propre ! »

C'était une grande bâtisse plutôt délabrée. Toutes les fenêtres étaient éclairées – certaines portant, en guise de carreaux, des bouts de papier d'emballage. Je m'avançai dans un couloir pavé. Un gosse malingre parut, l'air ensommeillé, à l'entrée d'une cave d'où montaient des murmures de voix, en même temps que des bouffées d'air chaud et des odeurs de fromage. Le jeune garçon bâilla et avança la paume de la main.

« Cherchez un pieu, patron ? Ça fera un shilling. »

Je donnai un shilling et suivis le gamin, à travers un escalier obscur et branlant, jusqu'à la chambre qui m'était assignée. Il flottait dans la pièce une odeur douceâtre de parégorique et de linge sale. Les fenêtres semblaient hermétiquement closes et l'atmosphère suffoquait au premier abord. Une bougie était allumée, et je vis que je me trouvais dans tin local d'environ cinq mètres sur cinq, avec moins de deux mètres cinquante de hauteur sous plafond. Sur les huit lits, six étaient déjà occupés par d'étranges formes indistinctes – des hommes qui dormaient avec tous leurs vêtements, et même leurs souliers, empilés sur eux. Dans un coin, quelqu'un toussait de vilaine manière.

M'allongeant sur le lit, je m'aperçus qu'il était aussi dur qu'une planche de bois. Quant au traversin, c'était une sorte de cylindre qu'on aurait pu croire taillé dans un rondin. Mieux eût encore valu dormir sur une table, car ce lit, très étroit et mesurant moins d'un mètre quatre-vingts de long, était garni d'un matelas au profil si

bombé qu'il fallait se cramponner pour ne pas rouler à terre. Les draps empestaient la sueur à un point tel que je ne pus me résoudre à les approcher de mon nez. Toute la literie se résumait d'ailleurs à deux draps et un couvre-pieds en coton et, malgré l'atmosphère suffocante de la pièce, on n'avait pas trop chaud.

La nuit fut traversée par des bruits divers, revenant à intervalles plus ou moins réguliers. Toutes les heures environ, mon voisin de gauche – un marin, je crois – se réveillait, lâchait une bordée de jurons et allumait une cigarette. Un autre pensionnaire, qui souffrait sans doute de la vessie, se leva une demi-douzaine de fois au cours de la nuit pour se soulager bruyamment dans son pot de chambre. Le poitrinaire dans le coin était pris toutes les vingt minutes d'une longue quinte de toux, et ceci avec une telle régularité qu'on en venait à attendre l'accès suivant comme on guette le prochain aboiement d'un chien qui hurle à la lune. Cela produisait un bruit qui vous donnait la nausée : une série de gargouillis entrecoupés de hoquets, comme si tous les boyaux de l'homme lui étaient remontés dans la gorge. À un moment, il frotta une allumette et je m'aperçus que c'était un très vieil homme au visage gris et creusé comme celui d'un cadavre ; il avait de plus la tête emmaillotée dans son pantalon, en guise de bonnet de nuit, détail qui, je ne sais trop pourquoi, m'inspira une vive répugnance. À chaque fois qu'il toussait ou que le marin dévidait son chapelet de jurons, une voix ensommeillée s'élevait d'un des autres lits pour clamer :

« La ferme ! Oh, la ferme, bordel ! »

Je dormis peut-être une heure en tout. Au matin, je me réveillai avec la vague impression qu'un gros objet brunâtre s'approchait de moi. J'ouvris les yeux et vis que c'était un des pieds du marin qui dépassait de son lit, tout près de mon visage.

Ce pied était d'un brun foncé, comme celui d'un Indien – mais c'était la crasse qui lui donnait cette teinte. Les murs étaient lépreux et les draps, qu'on n'avait pas lavés de trois semaines, s'approchaient de la couleur de la terre de Sienna. Je me levai, m'habillai et descendis. Dans la cave, je trouvai une rangée de cuvettes et deux essuie-mains à rouleau. J'avais un morceau de savon dans ma poche et m'apprêtais à me laver quand je m'aperçus que l'intérieur de chaque cuvette était tapissé d'une couche de crasse – une crasse épaisse, gluante, pareille à du cirage noir. Je sortis sans me laver. Pas cher *et* propre : on ne pouvait guère dire que l'endroit que je quittais correspondait à cette description. Mais, comme je devais m'en rendre compte par la suite, il était assez représentatif du lot.

Je traversai la Tamise et marchai longuement en direction de l'est pour finir par entrer dans un *coffee-shop* de Tower Hill. Un café très banal, comme on en voit des milliers à Londres, mais qui, après mon séjour à Paris, me causa une étrange sensation de dépaysement. Une petite salle mal aérée, avec les banquettes à haut dossier qui étaient à la mode dans les années mille huit cent quarante, le menu du jour inscrit sur un miroir à l'aide d'un bout de savon et une gamine de quatorze ans pour faire le service. Des terrassiers mangeaient à même des journaux étalés sur les tables et buvaient du thé dans de grandes tasses sans soucoupe, qui ressemblaient à des verres de toilette. Tout seul dans un coin, un Juif, museau enfoncé dans l'assiette, avalait son bacon d'un air coupable.

« Pourrais-je avoir du thé et du pain beurré ? », demandai-je à la serveuse.

Elle me fixa d'un air étonné et répondit : « Pas de beurre, margarine seulement. » Et elle transmit ma commande en utilisant l'expression qui est à Londres ce que le sempiternel

« coup de rouge » est à Paris : « Un grand thé et deux tartines ! » Sur le mur à côté de mon banc se trouvait une pancarte où on lisait : « Il est interdit d'emporter du sucre » ; et au-dessous, un client poète avait inscrit : *Celui qui le sucre emporte dans sa cahute N'est qu'un sale fils de...* Mais quelqu'un avait consciencieusement effacé le dernier mot. J'étais bien en Angleterre. Ayant déboursé trois pence et un demi-penny pour mon thé-et-deux-tartines, je me retrouvai avec huit shillings et deux pence en poche.

XXV

Ces huit shillings me firent trois jours et quatre nuits. Échaudé par ma première expérience de Waterloo Road⁴, je m'enfonçai en direction de l'est et passai la nuit suivante dans un *lodging-house* de Pennyfields. C'était le type même du *lodging-house*, comme il s'en trouve des douzaines à Londres. Il pouvait accueillir entre cinquante et cent personnes et était administré par un gérant – car ces établissements, qui rapportent de substantiels bénéfices, appartiennent pour la plupart à des gens riches. On couchait à quinze ou vingt par dortoir. Les lits étaient durs et froids, mais les draps ne dataient pas de plus de huit jours, ce qui représentait un progrès appréciable. On payait, pour la nuit, neuf pence, ou un shilling – au choix : dans le dortoir à un shilling, les lits étaient espacés d'un mètre quatre-vingts au lieu d'un mètre vingt. Mais il fallait acquitter le prix de la location avant sept heures du soir, ou déguerpir.

En bas, on trouvait une cuisine commune à tous les pensionnaires, avec chauffage gratuit et un assortiment de casseroles, bols et fourchettes à griller le pain. Il y avait deux grands fourneaux à coke qui ronflaient jour et nuit, d'un bout à l'autre de l'année. Les pensionnaires devaient, à tour de rôle, entretenir les feux, balayer la cuisine et faire les lits. Un pensionnaire de vieille date, beau spécimen de Normand qui exerçait le métier de débardeur et répondait au nom de Steve, avait le titre de « chef d'établissement » : il arbitrait les différends entre pensionnaires et procédait aux expulsions – sans que ces fonctions lui rapportent un centime.

J'aimais bien cette cuisine. C'était une cave au plafond bas, à

l'atmosphère étouffante chargée d'exhalaisons de coke, éclairée uniquement par les foyers qui projetaient dans les coins des ombres d'un noir épais. Des guenilles fraîchement lessivées pendaient à des fils tendus au-dessous du plafond. Des hommes au visage rougeoyant, des débardeurs pour la plupart, allaient et venaient entre les feux, portant des marmites. Certains étaient nus comme des vers, car ils venaient de faire leur lessive et attendaient que leurs vêtements finissent de sécher. Le soir, on faisait des parties de dames, de napoléon, on chantait des chansons. « Je suis un gars qu'a fait injure à ses parents » était un des couplets qui revenait le plus fréquemment, avec une rengaine populaire où il était question d'un naufrage en mer. Il arrivait aussi que, tard dans la soirée, quelqu'un arrive avec un seau de bigorneaux achetés à bas prix, et tout le monde se les partageait. D'une manière générale, on partageait beaucoup la nourriture et l'on trouvait assez naturel de nourrir ceux qui se trouvaient sans travail. Ainsi un petit être pâle et flétri, visiblement moribond, que l'on désignait par la phrase « ce pauvre Brown, qui a vu les docteurs qui l'ont ouvert trois fois », était régulièrement pris en charge par les autres pour ce qui est de l'alimentation.

Il y avait parmi les pensionnaires de l'endroit deux ou trois vieillards. Avant de faire leur connaissance, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il pouvait y avoir en Angleterre des hommes réduits à subsister avec les dix shillings hebdomadaires de leur pension de vieillesse. C'était là leur unique ressource. Je demandai un jour à l'un d'eux, plus causant que les autres, comment il y arrivait.

« Ben, me dit-il, il y a neuf pence par nuit pour le pieu, ce qui vous mène à cinq shillings trois pence par semaine. Puis, le samedi, trois pence pour la barbe – ça fait cinq shillings six pence. Ensuite, mettons, une fois par mois le coiffeur à six pence – c'est encore un

coup de trois demi-pence par semaine. Il vous reste donc quatre shillings six pence pour becqueter et cloper. »

Il ne voyait pas d'autres dépenses qu'il puisse engager. Son ordinaire se composait de pain, de margarine et de thé – pain sec et thé sans lait pour les fins de semaine, et il dépendait sans doute des institutions charitables pour son habillement. Il semblait satisfait, un lit et un feu lui paraissant plus important que la nourriture. Mais dépenser de l'argent pour une barbe quand on dispose de dix shillings par semaine, cela force l'admiration et vous donne en même temps froid dans le dos.

Je passai ma journée à traîner dans les rues, poussant vers l'est jusqu'à Wapping, vers l'ouest jusqu'à Whitechapel. Après Paris, je me sentais curieusement dépaysé : tout était tellement plus propre, tellement plus calme et tellement plus morne. On se prenait à regretter le fracas des tramways, le grouillement bruyant des petites rues, le pas des troupes en armes sur les places. Les gens étaient mieux habillés, les visages plus calmes et plus avenants – et en même temps plus uniformes, privés de cette expression de malice et de farouche individualisme qu'on découvre chez les Français. Il y avait moins d'ivrognerie, moins de saleté, moins de querelles, et davantage de désœuvrement. On apercevait à tous les coins de rue des grappes d'hommes qui n'avaient pas l'air de manger tous les jours à leur faim, mais qui subsistaient vaille que vaille grâce au thé-et-deux-tartines que le Londonien avale toutes les deux heures. L'air qu'on respirait semblait moins enfiévré qu'à Paris. C'était ici le pays de la théière et de la Bourse du travail, de même que Paris est celui du bistrot et de l'exploitation forcenée de la sueur.

J'étais captivé par le spectacle de la rue. Dans l'est de Londres, les femmes sont belles (peut-être à cause du mélange des sangs),

tandis que les Orientaux abondent à Limehouse : Chinois, lascars de Chittagong, Dravidiens proposant des écharpes de soie, et même quelques Sikhs, venus là Dieu sait comment. Un peu partout se tenaient des réunions en pleine rue. À Whitechapel, un homme, surnommé « L'Évangile chantant », vous promettait de vous sauver des flammes de l'enfer pour la modique somme de six pence. Dans East India Dock Road, l'Armée du Salut était à la tâche ; on chantait « Est-il ici quelqu'un qui ressemble au traître Judas ? » sur l'air de *Que faire d'un marin saoul ?* À Tower Hill, deux mormons, juchés sur une estrade, s'essayaient à haranguer une foule disparate et houleuse. Un quidam les dénonçait à la vindicte publique comme polygames. Un autre, un barbu boiteux, un athée selon toute apparence, qui avait entendu prononcer le mot « Dieu », s'insurgeait furieusement. C'était un bruyant concert de voix où chacun essayait de placer son mot.

« Mes chers amis, si seulement vous vouliez bien nous laisser finir de dire ce que... – Ouais, c'est ça, ils ont droit à la parole. Vous allez pas nous casser les oreilles avec vos histoires ! – Non, non, répondez-moi d'abord. Dieu, est-ce que vous pouvez me le montrer ? Si vous le pouvez, alors j'y croirai. – Oh, la barbe, laissez-les parler, arrêter de les interrompre ! – C'est vous qui interrompez ! Enfoirés de polygames ! – Hé, la polygamie, ça a peut-être du bon. Rien que le coup de retirer du circuit ces foutues bonnes femmes ! – Mes chers amis, si vous nous laissiez... – Non, vous allez pas vous en tirer comme ça. Votre Dieu, vous l'avez vu ? Vous l'avez touché ? Vous lui avez serré la louche ? – Oh, là là, arrête de nous casser les oreilles, toi, tu nous les brises, nom de Dieu ! », etc.

Je restai là une vingtaine de minutes, les oreilles grandes ouvertes, sincèrement désireux de m'instruire sur le mormonisme, mais en vain. La discussion ne dépassa jamais le

niveau des braillements, comme il est de règle dans la plupart de ces meetings improvisés.

Dans Middlesex Street, au milieu de la foule du marché, une souillon dépenaillée traînait par le bras un moutard de cinq ans tout en lui agitant sous le nez une trompette en fer blanc. Le mioche braillait.

« Allez, amuse-toi ! glapissait la mère. Pourquoi que tu crois que je t'ai amené ici, que je t'ai acheté cette trompette et tout ? C'est ta raclée que tu cherches, hein ? Tu vas t'amuser, petit salopiot, c'est moi qui te le dis ! »

Des gouttes de salive tombaient de l'embouchure de la trompette. La mère et l'enfant disparurent, sans cesser de hurler. Après Paris, tout cela rendait un son bien étrange.

La dernière nuit que je passai à la pension de Pennyfields eut lieu une scène assez ignoble entre deux pensionnaires. Un des retraités, septuagénaire, torse nu (il venait de faire sa lessive), injuriait violemment un docker petit mais râblé qui se tenait debout, le dos tourné au foyer. Je voyais le visage du vieil homme à la lueur du feu : il pleurait presque de chagrin et de rage.

LE VIEUX RETRAITÉ. – Espèce de salaud !

LE DOCKER. – Ferme ton clapet, vieux schnock, si tu ne veux pas que je te flanque ta pâtée !

LE VIEUX RETRAITÉ. – Essaie voir, espèce d'empaffé ! J'ai trente ans de plus que toi, mais il en faudrait pas beaucoup pour que je t'en colle un qui t'envoie dans un plein seau de pisse !

LE DOCKER. – Me fais pas rire, ça me ferait mal d'esquinter une loque comme toi !

Et cela pendant cinq bonnes minutes. Les autres pensionnaires restaient autour, l'air gêné, feignant de se désintéresser de l'affaire. Le docker faisait une sale tête mais le vieil homme

s'énervait de plus en plus. Il faisait de petits mouvements en direction de son adversaire, le cou tendu en avant, lui postillonnant au visage comme un chat en colère. De toute évidence, il essayait de se monter suffisamment pour oser frapper, et n'arrivait pas à se décider. Finalement, il éclata :

« Un peigne-cul, voilà ce que tu es ! Une charogne ! Prends ça dans ta sale gueule et suce-le, espèce de fumier ! J'te jure, en bouillie tu seras quand j'en aurai fini avec toi ! Une raclure de bidet, voilà ce que t'es ! Un foutu enfant de pute ! V'là ce que j'en pense, d'un... d'un... d'un bâtard comme toi ! »

Là-dessus, il se laissa brusquement tomber sur un banc, enfouit son visage entre ses mains et éclata en sanglots. L'autre, voyant que le sentiment général n'était pas en sa faveur, préféra s'éclipser discrètement.

Je découvris par la suite grâce à Steve le motif de tout ce chahut. Tout était parti de quatre sous de nourriture. Le vieil homme avait, pour une obscure raison, perdu sa provision de pain et de margarine, de sorte qu'il n'avait plus rien à manger pendant trois jours, à l'exception de ce que les autres voudraient bien lui donner. Le docker, qui avait du travail et qui mangeait à sa faim, s'était moqué du vieil homme. D'où la scène à laquelle j'avais assisté.

Quand il ne me resta plus en poche qu'un shilling et quatre pence, je pris le chemin d'une pension de Bow où l'on ne payait que huit pence la nuit. Je traversai une courette en contre-bas sur la rue et suivis un long couloir qui aboutissait à une cave sans air de moins de trois mètres sur trois. Une dizaine d'hommes, des terrassiers pour la plupart, étaient groupés autour de la brutale lueur du feu. C'était minuit mais le fils du gérant, un gosse pâlichon âgé de cinq ans tout au plus, était en train de jouer sur les genoux des terrassiers. Un vieil Irlandais sifflait des airs à un bouvreuil

aveugle enfermé dans une cage minuscule. Il y avait d'autres oiseaux chanteurs dans cette cave, de pauvres créatures fanées qui n'avaient jamais connu la lumière du jour. Les pensionnaires avaient pris l'habitude d'uriner dans le feu, pour éviter d'avoir à traverser la cour au fond de laquelle se trouvaient les cabinets. Ayant pris place à la table, je sentis quelque chose qui remuait sous mes pieds : je baissai les yeux et vis une marée de petites choses noires en train de s'avancer lentement sur le plancher : des cafards.

Le dortoir contenait six lits et les draps, portant en lettres énormes l'inscription « Volés au n° ..., Bow Road », dégageaient une odeur fétide. J'avais pour voisin de lit un très vieil homme, un artiste des rues, affligé d'une extraordinaire déformation de la colonne vertébrale qui faisait que son corps débordait complètement du lit, et que j'avais son dos à une quarantaine de centimètres de mes yeux. Ce dos était nu et la crasse y avait tracé un étrange veinage évoquant le dessus d'une table de marbre. Au cours de la nuit, un pensionnaire rentra, complètement ivre, et vomit à terre tout près de mon lit. Il y avait aussi des punaises – moins qu'à Paris, mais assez pour vous empêcher de fermer un œil. C'était un endroit répugnant. Le gérant et sa femme étaient cependant de braves gens, toujours prêts à vous faire une tasse de thé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

XXVI

Au matin, après avoir payé le thé-et-deux-tartines rituel et acheté une once de tabac, il me restait un demi-penny en poche. Comme il était encore trop tôt, à mon sens, pour demander de l'argent à B..., je n'avais d'autre solution pour dormir que l'asile de nuit. Je savais qu'il y en avait un à Romton – c'est d'ailleurs à peu près tout ce que je savais sur la question. Je pris donc le chemin de Romton et y arrivai vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Là, sur la place du marché, appuyé contre l'enclos à cochons, j'aperçus un vieil Irlandais décharné, un vagabond de toute évidence. J'allai le rejoindre et, au bout de quelques instants, lui présentai ma blague à tabac. Il l'ouvrit et considéra le tabac d'un air stupéfait :

« Bon Dieu, fit-il, il y a bien là-dedans pour six pence de bon tabac à fumer ! Où t'as bien pu dénicher ça ? Pour sûr, ça fait pas longtemps que tu es sur le trimard ?

— Pourquoi, dis-je, on n'a jamais de tabac sur les routes ?

— Oh, si. Vise un peu. »

Il sortit de sa poche une petite boîte rouillée qui avait un jour contenu des cubes d'Oxo. Dedans, il y avait à présent vingt à trente mégots ramassés dans la rue. L'Irlandais me dit qu'il avait rarement d'autre tabac à fumer. Et il ajouta qu'en s'y prenant bien, on pouvait ramasser jusqu'à deux onces de tabac par jour sur le pavé de Londres.

« Eh, tu sors d'une de ces turnes de Londres ? », me demanda-t-il.

Je répondis par l'affirmative, espérant me faire reconnaître comme un compagnon de trimard, et lui demandai à quoi

ressemblait l'asile de Romton.

« Ah ! Ben, c'est un asile à cacao. Y a les asiles à thé, les asiles à cacao et les asiles à bouillie. À Romton, c'est pas le genre à bouillie, Dieu en soit loué – en tout cas, ils nous en refilaient pas la dernière fois que je suis passé par ici. Depuis, je me suis trimbalé dans le pays de Galles, et du côté d'York.

– Qu'est-ce que cette bouillie ? demandai-je.

– La bouillie ? Une marmite d'eau chaude avec de la saloperie de farine d'avoine au fond ; c'est ça la bouillie. Les asiles à bouillie, c'est les plus pires. »

Nous restâmes une heure ou deux à bavarder. L'Irlandais était un brave bougre mais il sentait particulièrement mauvais, ce qui n'avait rien de surprenant si l'on songeait à la quantité de maux dont il était affligé. En voici la liste exhaustive – il ne me fit grâce d'aucun détail – en commençant par le haut et en finissant par le bas : sur le sommet du crâne (lequel était chauve) il avait de l'eczéma ; il était myope et n'avait pas de lunettes ; il souffrait de bronchite chronique ; il éprouvait dans le dos des douleurs d'origine mal déterminée ; il était dyspeptique ; il avait de l'urétrite, des varices, des oignons et les pieds plats. Et, avec toute cette collection de disgrâces diverses, il était depuis quinze ans sur le trimard.

Vers cinq heures de l'après-midi, l'Irlandais me dit :

« C'que tu dirais d'une tasse de thé ? L'asile ouvre pas avant six heures.

– Je ne serais pas contre.

– Ben, j'connais un endroit pas loin où on te refile, à l'œil, une tasse de thé et un petit pain. Et ce thé, crois-moi, c'est du sérieux ! Après, ils te font dire tout un tas de prières à la noix, mais merde, ça fait toujours passer le temps ! T'as qu'à venir avec moi. »

Il se mit en route et je le suivis jusqu'à une sorte de hangar au

toit zingué situé dans une petite ruelle. L'endroit me fit penser à un pavillon de cricket campagnard. Une vingtaine de cheminées attendaient déjà à la porte. Il y avait parmi eux quelques clochards dûment blanchis sous le harnais, mais la plupart étaient de jeunes gars du Nord, à l'air très correct, vraisemblablement des mineurs de fond ou des ouvriers des filatures au chômage. La porte s'ouvrit bientôt et une digne femme en robe de soie bleue, le nez chaussé de lunettes d'or, un crucifix sur la poitrine, nous invita à la suivre. À l'intérieur, on découvrait une quarantaine de chaises en bois nu, un harmonium et un chromo représentant une crucifixion particulièrement sanglante.

Avec des gestes gauches, chacun ôta sa casquette et s'assit. La digne femme servit le thé, allant et venant en proférant des paroles consolatrices, tandis que nous buvions et mangions. Elle parlait de Jésus-Christ, qui avait toujours eu un faible pour les pauvres gens et les êtres frustes comme nous, elle nous racontait combien le temps passe vite quand on est à l'église et à quel point se trouve changée la vie d'un vagabond qui dit régulièrement ses prières. Elle nous ennuyait à mourir. Nous restions assis, adossés au mur, tournant et retournant nos casquettes entre nos doigts (un cheminée se sent quasiment nu lorsqu'il n'a pas sa casquette sur la tête), rougissant et faisant effort pour bredouiller quelque chose quand la dame s'adressait à nous. Elle était de toute évidence persuadée de faire œuvre pie. Arrivant devant un des jeunes gars du Nord avec son plateau de petits pains, elle lui dit :

« Voyons, mon garçon, quand vous êtes-vous agenouillé pour la dernière fois afin de parler avec Notre Père qui est aux deux ? »

Le pauvre gars restait là, incapable d'articuler le moindre son. Mais son estomac se chargea de répondre à sa place par un ignominieux gargouillis né du spectacle de la nourriture. Après

quoi, le pauvre gars se sentit si coupable que c'est à peine s'il put avaler son petit pain. Un seul d'entre nous parvint à donner une réplique adéquate à la dame ; un type plutôt alerte, au nez rouge, l'air d'un caporal qui aurait été cassé pour ivrognerie. Il se montra capable de prononcer les mots « Notre Seigneur bien-aimé » avec un naturel absolument époustouflant. Il avait dû apprendre ce truc en prison.

La cérémonie du thé achevée, je vis que les autres vagabonds échangeaient des coups d'œil furtifs. La signification de ces regards était claire : y aurait-il moyen de couper aux prières ? Quelqu'un remua sur sa chaise, sans aller jusqu'à se lever mais en lorgnant ostensiblement du côté de la porte. La dame le foudroya du regard, puis déclara, d'une voix plus suave que jamais :

« Je ne pense pas que le moment soit encore tout à fait venu de nous séparer. L'asile n'ouvre pas avant six heures : nous avons le temps de nous agenouiller pour adresser quelques mots à Notre Père. Je crois qu'après cela, chacun se sentira beaucoup mieux, n'est-ce pas ? »

L'homme au nez rouge proposa aussitôt son concours pour mettre l'harmonium en place et distribuer les livres de prières. Ce faisant, il tournait le dos à la dame et s'amusa à distribuer les livres comme il l'eût fait d'un paquet de cartes à jouer, en glissant au passage à chacun des bénéficiaires : « Et voilà, l'ami ! Tu peux dire que t'es sacrément verni ! Quatre as et un roi ! »

Nu-tête, nous nous agenouillâmes au milieu des tasses sales et entreprîmes de marmonner que nous avions omis de faire des choses que nous aurions dû faire, que nous avons fait des choses que nous n'aurions pas dû faire et que nous avons beaucoup péché. La dame priaït avec une grande ferveur, tout en nous couvant du regard pour s'assurer que personne n'essayait de resquiller. Dès qu'elle ne regardait pas, chacun s'empressait

d'adresser des grimaces et des clins d'œil à son voisin, en lui soufflant des obscénités pour bien montrer qu'il n'était pas dupe. Mais cela avait un arrière-goût un peu forcé. À part l'homme au nez rouge, personne n'était assez culotté pour dire les répons en dépassant le niveau du murmure. Avec les cantiques, cela allait un peu mieux, sauf pour un vieux chemineau qui ne connaissait que l'air de *En avant, soldats du Christ*, et qui le reprenait à tout bout de champ, au grand dam de l'harmonie générale.

Les prières durèrent une demi-heure, après quoi la digne femme nous serra la main sur le pas de la porte et chacun se débina prestement.

« Ouf !, fit quelqu'un, une fois hors de portée des oreilles de la bonne dame, finie la corvée. J'ai bien cru que ces foutues prières n'en finiraient jamais.

— T'as eu ton petit pain, lança un autre. Dans la vie, tout se paie.

— Tout se prie, tu veux dire ! Ah, t'as vraiment rien pour rien dans cette chienne de vie. Même une tasse de thé à deux ronds, faut que tu t'esquintes les genoux pour l'avoir. »

Sentence qui fut saluée par des murmures approuvateurs. À l'évidence, les chemineaux n'avaient pas la moindre reconnaissance du ventre. Le thé qu'on nous avait servi était pourtant excellent, aussi différent de celui des *coffee-shops* que peut l'être un bon bordeaux de cette infamie connue sous le nom de « bordeaux colonial ». Et chacun avait été très heureux de le boire. De plus, j'en suis persuadé, cela venait d'un sincère désir de bien faire, que n'entachait aucune intention humiliante à notre égard. Donc, en toute équité, nous aurions dû éprouver de la reconnaissance. Mais il n'y avait pas trace de reconnaissance dans notre cœur.

XXVII

Vers six heures moins le quart, j'arrivai à l'asile de nuit en compagnie de mon mentor irlandais. C'était un cube de briques jaunâtres et noircies, planté dans un coin du terrain occupé par le dépôt de mendicité. Avec ses alignements de petites fenêtres garnies de barreaux, son haut mur et le portail de fer qui le séparait de la rue, l'endroit évoquait irrésistiblement une prison. Une longue file de pauvres gueux attendaient patiemment que les portes s'ouvrent. Il y avait là des hommes de tous âges et de toutes catégories, depuis l'adolescent de seize ans au teint frais jusqu'au vieillard de soixante-quinze ans, plié par le temps, complètement édenté, véritable figure de momie. Il y avait des trimardeurs de longue date, reconnaissables à leur baluchon porté au bout du bâton et à leurs traits incrustés de poussière ; il y avait aussi des ouvriers d'usine sans travail, des journaliers, un employé de bureau portant faux col et cravate, et deux personnages qui avaient l'air d'imbéciles congénitaux. Cette masse amorphe et désœuvrée formait dans l'ensemble un assez répugnant spectacle. Rien certes d'inquiétant ou de dangereux, mais une foule miteuse et sans grâce d'individus presque tous vêtus de haillons et visiblement sous-alimentés. Des hommes pourtant amicaux et qui ne posaient pas de questions. Ils furent plusieurs à m'offrir du tabac – c'est-à-dire des mégots de cigarettes.

Nous restions tous là adossés au mur, cigarette au bec, à échanger des impressions sur les asiles récemment fréquentés par les uns et les autres. Il en ressortait qu'il n'y avait pas deux asiles pareils, chacun ayant ses bons et ses mauvais côtés qu'il est important de connaître quand on vit sur les routes. Un vieux de la

vieille saura vous parler en détail de tous les asiles de nuit qu'on trouve en Angleterre, avec des appréciations du genre : dans celui-ci on a la permission de fumer, mais les cellules sont infestées de punaises ; dans celui-là, les lits sont confortables, mais le portier est une brute ; dans tel autre, on peut partir de bonne heure le matin, mais le thé est imbuvable ; dans tel autre encore, les employés vous volent votre argent, si par hasard vous en avez. Et ceci à l'infini. Il existe de véritables itinéraires reconnus sur lesquels on trouve des asiles espacés de moins d'une journée de marche. J'appris ainsi que la meilleure route était celle de Barnet à Saint-Albans, mais l'on me conseilla vivement d'éviter Billericay et Chelmsford, ainsi que Ide Hill, dans le Kent. Chelsea représentait le nec plus ultra des asiles anglais. Un de ses thuriféraires m'affirma même que là-bas les couvertures ressemblaient plus à celles d'une prison qu'à celles d'un asile. L'été, les trimardeurs font beaucoup de chemin dans les campagnes, mais l'hiver, ils tournent autant que possible autour des grandes villes, parce qu'il y fait plus chaud et qu'on peut davantage compter sur la charité publique. Mais il faut toujours tourner, car on ne peut être reçu dans un asile d'une ville quelconque, ou dans deux asiles de Londres, plus d'une fois par mois, sous peine d'y être enfermé pendant une semaine.

Un peu après six heures, les grilles s'ouvrirent et nous entrâmes, un par un. Dans la cour, un employé installé dans un petit bureau inscrivait sur un registre nos nom, âge et profession, ainsi que l'endroit d'où nous venions et celui où nous nous rendions – ceci afin de pouvoir suivre les migrations des chemineaux. Comme profession, j'indiquai « peintre » : il m'était arrivé – qui ne l'a pas fait ? – de me livrer aux joies de l'aquarelle. L'employé nous demanda aussi si quelqu'un avait de l'argent sur lui, et chacun répondit par la négative. Les règlements interdisent de se

faire admettre dans un asile de nuit si l'on a plus de huit pence en poche, et toute somme d'un montant inférieur doit en principe être remise à l'entrée au responsable. Mais en règle générale, les trimardeurs passent frauduleusement leurs quelques pièces de monnaie enveloppées dans un bout de tissu pour les empêcher de tinter. La plupart du temps, le corps du délit prend place dans le sac contenant le thé et le sucre dont un trimardeur ne se sépare jamais, ou dans ses « papiers ». Ces « papiers », considérés comme sacrés, ne sont jamais soumis à aucun examen.

Ayant satisfait aux formalités d'admission, nous fûmes acheminés vers l'asile proprement dit par le Tramp Major (ses fonctions consistent à surveiller les chemineaux de passage : c'est généralement un indigent employé par l'asile) et par une épaisse brute de portier en uniforme bleu qui nous traitait comme du bétail. L'asile se composait essentiellement d'une salle de bains et de cabinets, et pour le reste d'un double alignement de cellules de pierre, une centaine peut-être au total. Un univers nu et maussade taillé dans la pierre et le blanc de chaux, d'une propreté presque forcée, imprégné d'une odeur que j'avais devinée avant même de l'avoir reniflée : l'odeur du savon noir, du crésyl et des latrines – une odeur froide, rebutante, carcérale.

Le portier nous parqua dans le couloir puis nous invita à passer à la salle de bains, par groupe de six, pour la fouille préliminaire à la douche. L'objet de cette fouille était de trouver l'argent et le tabac que les miséreux pouvaient avoir conservé par-devers eux, car Romton fait partie de ces établissements où l'on peut fumer si l'on arrive à passer son tabac, mais où on vous le confisque si on en trouve sur vous. Les « anciens » nous avaient prévenus : le portier ne fouillait jamais au-dessous du genou. Si bien qu'avant de passer à la fouille, tout le monde avait pris soin de dissimuler son tabac

dans ses chaussettes. Puis, tandis que nous nous déshabillions, le tabac prit le chemin des vestons, qu'on avait le droit de garder pour s'en servir comme oreiller.

Cette salle de bains offrait un spectacle parfaitement sordide. Imaginez cinquante individus, noirs de crasse et nus comme des vers, pressés au coude à coude dans une pièce de moins de six mètres sur sept, garnie en tout et pour tout de deux baignoires et de deux serviettes à rouleau grasseuses. Je n'oublierai jamais l'odeur nauséabonde des pieds sales. Il n'y eut pas la moitié des vagabonds pour se tremper vraiment dans l'eau. (J'en entendis même certains déclarer que « l'eau chaude affaiblit l'organisme ».) Mais chacun prit soin de se laver la figure et les pieds, ainsi que les abominables loques appelées « chaussettes russes » dont ils s'enveloppent les orteils. L'eau propre était réservée à ceux qui prenaient un bain complet, de sorte que beaucoup devaient se contenter de l'eau qui avait déjà servi à d'autres pour se laver les pieds. Le portier ne se privait pas de nous houspiller et d'aboyer au visage de ceux qui traînaient un peu trop pour son goût. Quand ce fut mon tour, je lui demandai si je pouvais rincer la baignoire maculée de crasse avant de l'utiliser. Ce qui m'attira la réponse suivante : « Ferme ta grande gueule et trempe-toi le cul dans la flotte ! » Il n'y avait visiblement pas à discuter – je n'insistai pas.

La cérémonie du bain terminée, le portier fit des paquets de nos vêtements et nous donna l'accoutrement du lieu : des sortes de choses en coton, d'une propreté douteuse, évoquant des chemises de nuit raccourcies. Aussitôt après nous dûmes prendre le chemin de nos cellules, et l'on nous y servit bientôt notre repas. C'est-à-dire, pour chacun, un coin de pain d'une demi-livre hâtivement barbouillé de margarine et un litre de cacao amer, non sucré, dans une gamelle en fer-blanc. Assis à même le sol, nous engloutîmes le tout en cinq minutes, et vers sept heures les portes des cellules

furent bouclées de l'extérieur, jusqu'à huit heures du matin suivant.

Chaque homme avait l'autorisation de dormir avec son compagnon de trimard, les cellules étant conçues pour loger deux pensionnaires. Je n'avais pas de compagnon attiré et fus donc placé avec un autre solitaire, un type maigre, au visage émacié, qui louchait légèrement. La cellule, qui faisait quelque chose comme deux mètres cinquante sur un mètre cinquante de côté pour deux mètres quarante de haut, avait des murs de pierre et une toute petite fenêtre grillagée juste au-dessous du plafond. La porte était garnie d'un judas – exactement comme dans une cellule de prison. Le mobilier se composait, si l'on peut dire, de six couvertures, d'un pot de chambre et d'une conduite de radiateur. Je parcourus du regard mon logement avec la vague impression qu'on avait oublié quelque chose. Et tout d'un coup, avec un hoquet de surprise, je m'écriai :

« Mais, nom de Dieu, les lits ? Où sont-ils ?

— Les lits ? fit l'autre, l'air interloqué. Il n'y en a pas. Tu te crois où, ici ? Ça fait partie de ces asiles où on couche par terre. Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais connu ça ? »

Cette absence de lits n'avait, paraît-il, rien de particulièrement insolite dans un asile de nuit. Nous roulâmes nos vestons pour les caler contre le tuyau du radiateur, en vue de passer une nuit aussi confortable que possible. L'atmosphère était plutôt étouffante, mais il ne faisait pas assez chaud pour nous permettre d'étaler toutes les couvertures en guise de matelas, de sorte que nous dûmes nous contenter d'une seule pour rendre le sol un peu moins dur. Nous étions allongés à une trentaine de centimètres de distance, nous soufflant mutuellement notre haleine au visage, nos jambes nues s'entrechoquant à tout moment, et roulant

inexorablement l'un sur l'autre à chaque fois que nous étions près de trouver le sommeil. On avait beau se tourner et se retourner c'était peine perdue. Quelque position qu'on adoptât, cela aboutissait à une sensation diffuse d'engourdissement, à laquelle succédait une douleur aiguë dès qu'on ressentait la dureté du sol à travers la mince couverture. On arrivait à s'assoupir, mais jamais pour plus de dix minutes d'affilée.

Vers minuit, mon compagnon de cellule se mit à me faire des avances de nature homosexuelle – embarrassante situation dans une cellule fermée à clé de l'extérieur et où régnait un noir de poix. Comme il était d'une constitution assez chétive, je n'eus pas trop de mal à lui faire entendre raison. Mais après cela, plus question de me rendormir. Nous passâmes donc le reste de la nuit à fumer et à bavarder. Il me raconta sa vie. Ajusteur de métier, il était sans travail depuis trois ans. Dès qu'il s'était trouvé en chômage, sa femme l'avait plaqué, et cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas vu de femmes qu'il en avait presque oublié comment elles étaient faites. Selon lui, l'homosexualité était une pratique courante entre chemineaux de longue date.

À huit heures, le portier passa dans le couloir et tira les verrous en criant : « Dehors, tout le monde ! » Les portes s'ouvrirent, laissant s'échapper une odeur fade et écœurante. En quelques instants, le couloir s'emplit d'une foule de pauvres hères en chemise grise qui, un pot de chambre à la main, se bousculaient pour rejoindre la salle de bains. Le matin, paraît-il, il n'y avait qu'une baignoire de disponible pour nous tous et quand je pris mon tour, vingt trimardeurs s'étaient déjà débarbouillés dedans. Je jetai un bref coup d'œil sur l'écume noirâtre qui flottait à la surface et repartis comme j'étais venu. Après quoi on nous gratifia d'un petit déjeuner composé exactement comme le souper de la veille, on nous restitua nos vêtements et on nous envoya travailler

dans la cour. Le travail consistait à éplucher des pommes de terre pour le repas des indigents, mais en fait il s'agissait simplement de nous occuper jusqu'à l'arrivée du médecin qui devait nous passer en revue. La plupart des vagabonds ne se donnaient même pas la peine de simuler. Le médecin se présenta aux alentours de dix heures et l'on nous enjoignit de regagner nos cellules, de nous déshabiller et d'attendre la visite dans le couloir.

Nus et frissonnants de froid, nous nous alignâmes dans le couloir. Il est impossible d'imaginer à quel point nous avions l'air de misérables déchets d'humanité, plantés là dans l'impitoyable lumière du matin.

Les nippes d'un trimardeur n'ont sans doute rien de bien ragoûtant, mais ce qu'elles dissimulent est infiniment pire. Pour voir l'homme tel qu'il est, hors de tout faux-semblant, il faut le voir nu. Pieds plats, bedaines sorties, poitrines creusées, muscles flasques – tous les stigmates de la déchéance physique étaient là. Il n'y avait pratiquement personne qui ne fût sous-alimenté, et certains étaient visiblement malades. Deux hommes portaient des bandages herniaires, et quant au pauvre vieillard à figure de momie, on se demandait comment il parvenait encore à marcher toute une journée. À voir nos visages mangés par la barbe et nos traits tirés par l'insomnie, on eût juré que nous relevions tous d'une semaine de cuite ininterrompue.

La visite avait uniquement pour but de dépister la petite vérole : il n'était pas question de s'intéresser à notre état physique général. Un jeune étudiant en médecine, la cigarette au bec, nous passa rapidement en revue, sans se soucier de demander à aucun de nous s'il était malade ou bien portant. Quand mon compagnon de cellule s'était déshabillé, je m'étais aperçu qu'il avait le torse couvert d'éruptions rougeâtres. Moi qui avais passé la nuit à

quelques centimètres de lui, je me sentis aussitôt pris d'angoisse à l'idée de la petite vérole. Mais après examen, le carabin décréta que ces marques étaient dues uniquement à la malnutrition.

La visite terminée, nous nous rhabillâmes et gagnâmes la cour. Là, le portier procéda à un appel nominal pour rendre à chacun ses affaires personnelles et nous distribua des bons de nourriture. Ces bons, d'une valeur de six pence, devaient être remis aux patrons des *coffee-shops* échelonnés sur l'itinéraire que nous avions indiqué la veille au soir. Je fus frappé par le nombre des trimardeurs qui ne savaient pas lire et qui durent s'adresser à moi ou à un autre « savant » pour déchiffrer leurs bons.

Les grilles s'ouvrirent et chacun reprit sa route. Ah, quelle volupté que de se retrouver au grand air, fût-ce l'air d'un boulevard banlieusard, après la puanteur concentrée et presque fécale de l'asile ! J'avais à présent un compagnon car, en épluchant les pommes de terre, j'avais lié connaissance avec un trimardeur irlandais du nom de Paddy Jaques, un individu à la pâleur mélancolique qui paraissait propre et convenable. Il allait à l'asile d'Edbury et proposa que nous fassions le chemin ensemble. Nous nous mîmes en route et arrivâmes à destination vers trois heures de l'après-midi. Cela faisait normalement dix-huit kilomètres de marche, mais nous en parcourûmes un peu plus de vingt en nous perdant dans les sordides ruelles du nord de Londres. Nos bons de nourriture étaient valables pour un *coffee-shop* d'Ilford. Mais là, une petite gamine qui faisait le service, voyant nos bons et se rendant compte que nous étions des chemineaux, secoua la tête d'un air de mépris et prit tout son temps pour s'occuper de nous. Finalement, elle déposa brutalement sur notre table deux « thés-grande-tasse » et quatre tartines à la graisse de bœuf – soit pour huit pence de nourriture. De toute évidence, l'établissement avait pour habitude de rabioter deux pence sur chaque bon que

présentaient les chemineaux. Et faute d'espèces sonnantes pour payer, ces derniers ne pouvaient ni protester ni aller ailleurs.

XXVIII

Je restai une quinzaine de jours en compagnie de Paddy. Comme c'était le premier chemineau qu'il m'ait été donné de connaître d'assez près, je crois devoir en livrer ici un portrait. Il incarne de manière pour moi suffisamment représentative les dizaines de milliers d'individus qui, comme lui, errent sur les routes d'Angleterre.

Paddy était un homme plutôt grand, âgé d'environ trente-cinq ans, avec des cheveux blonds qui commençaient à grisonner et des yeux d'un bleu pâle. Ses traits étaient réguliers, mais ses joues creusées avaient cette teinte cireuse, grisâtre, et cet aspect irrémédiablement malpropre que donne le régime du pain et de la margarine. Il était vêtu, plutôt mieux que la moyenne des trimardeurs, d'un veston sport en tweed et d'un vieux pantalon d'habit portant encore son galon de soie. Manifestement, ce galon représentait pour lui le dernier témoignage d'une respectabilité enfuie, et il prenait soin de le recoudre à chaque fois qu'il menaçait de se détacher. Il avait aussi à cœur de soigner son apparence et se déplaçait toujours avec un rasoir et une brosse à chaussures dont il ne se serait séparé pour rien au monde, alors même qu'il avait depuis belle lurette vendu ses « papiers », et même son couteau de poche. Cela dit, n'importe qui pouvait détecter en lui le vagabond qu'il était à cent mètres de distance. Il y avait dans sa démarche traînante et sa façon de courber les épaules en avant quelque chose de fondamentalement misérable. À le voir marcher, on sentait instinctivement qu'il était plus homme à prendre des coups qu'à en donner.

Né et élevé en Irlande, il avait fait deux ans de guerre, puis

avait travaillé dans une fabrique de produits d'entretien pour les métaux, et cela faisait maintenant deux ans qu'il était sans travail. Il avait terriblement honte de sa condition de trimardeur mais en avait assimilé toutes les façons d'être. Il scrutait inlassablement le trottoir et aucun mégot n'échappait à sa vigilance, ni même aucun paquet vide car il se servait du papier de soie de l'emballage pour rouler ses cigarettes. Alors que nous cheminions vers Edbury, il avisa sur la chaussée un paquet enveloppé de papier journal, bondit dessus et découvrit à l'intérieur deux sandwiches au mouton passablement entamés. Il tint absolument à me faire partager ce festin. Il ne passait jamais devant un distributeur automatique sans en tirer la poignée car, disait-il, certaines de ces machines sont détraquées et vous crachent leur lot de pièces de monnaie pour peu qu'on les sollicite. Mais il n'avait aucunement l'étoffe d'un malandrin. Alors que nous traversions les faubourgs de Romton, Paddy remarqua, devant une porte, une bouteille de lait, de toute évidence laissée là par mégarde. Il s'arrêta, fixant avec envie la bouteille.

« Merde ! fit-il. C'est de la bonne marchandise qui se perd. Cette bouteille, quelqu'un pourrait bien la chauffer, hein ? C'est comme qui dirait du tout cuit. »

Je compris qu'en disant « quelqu'un », c'était à lui-même qu'il pensait. Il parcourut la rue du regard : c'était un paisible quartier résidentiel et il n'y avait pas un chat en vue. Paddy lorgnait avec concupiscence la bouteille de lait, les traits tirés, la mâchoire tombante... Puis il se détourna et lança d'un ton abattu :

« Vaut mieux la laisser où qu'elle est. Le vol, ça t'amène jamais rien de bon. Dieu merci, j'ai encore jamais rien volé de ma vie. »

C'était la frousse, une frousse entretenue par la faim, qui lui donnait sa vertu. S'il avait eu seulement deux ou trois repas corrects dans l'estomac, il aurait trouvé le courage de voler la

bouteille de lait.

Deux sujets lui tenaient particulièrement à cœur : la honte associée au sentiment de déchéance qu'on éprouve quand on est trimardeur, et la meilleure manière de faire un repas à l'œil. Tandis que nous traînions le pas à travers les rues, il ne cessa de se livrer, sur un ton apitoyé, de sa voix geignarde d'Irlandais, à un monologue disant à peu près ceci : « Sacré turbin que de faire le trimard, hein ? Ça te dégoûte de devoir aller dans ces fichus asiles. Mais qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? Ça fait bien deux mois que j'ai pas eu de quoi me caler convenablement l'estomac, et j'ai mes grolles qui commencent à lâcher, et... merde ! Qu'est-ce que tu dirais de prendre une tasse de thé dans un de ces couvents qu'il y a avant d'arriver à Edbury ? La plupart du temps, ils vous refusent pas une tasse de thé. Ah, où en serait-on s'il y avait pas la religion ? J'ai eu du thé dans des couvents – des baptistes, des anglicans, de toute sorte. Moi, je suis catholique. Enfin, ça fait dix-sept ans que je suis pas allé à confesse, mais j'ai toujours gardé le sentiment religieux, tu comprends. Et ces couvents, c'est toujours bon pour se faire donner une tasse de thé... », etc. Et ce genre de monologue durait toute la journée, presque sans interruption.

L'ignorance de Paddy était sans limites, et affolante. Ainsi il me demanda un jour si Napoléon avait vécu avant le Christ ou après. Une autre fois, alors que je m'attardais devant la devanture d'un libraire, il manifesta une grande agitation à la vue d'un ouvrage portant le titre *Imitation de Jésus-Christ*. Pour lui, cela relevait du blasphème pur et simple : « Non, mais pour qui ils se prennent pour vouloir l'imiter, Lui ? », lança-t-il d'un air furieux. Il savait lire mais il avait une sorte de haine teintée de mépris pour les livres. Sur la route de Romton à Edbury, je voulus m'arrêter dans une bibliothèque publique et, bien que sachant Paddy peu porté

sur la lecture, je lui proposai d'entrer avec moi pour se reposer les jambes. Il préféra m'attendre sur le trottoir, avec ce commentaire : « Non, rien que de voir tous ces fichus bouquins, ça me rend malade. »

Comme la plupart des trimardeurs, il se montrait d'une avarice féroce sur le chapitre des allumettes. Il avait, au moment où je fis sa connaissance, une boîte d'allumettes en sa possession, mais je ne le vis jamais en frotter une et il ne manquait jamais de flétrir mes goûts dispendieux quand il m'arrivait de le faire. Sa méthode à lui, c'était de demander du feu à un passant, et il préférait rester parfois une demi-heure sans fumer plutôt que d'user une allumette.

L'apitoiement sur soi-même était la clé de sa personnalité. À longueur de journée, il ne cessait de remâcher la déveine qui le poursuivait. Il lui arrivait de sortir d'un long silence pour s'écrier, à brûle-pourpoint : « C'est vraiment la panade quand t'en es à mettre tes frusques au clou, hein ? » ou :

« Ce thé qu'ils nous refilent à l'asile, c'est pas du thé, c'est du pipi de chat. » Comme s'il n'y avait rien d'autre au monde qui puisse occuper ses pensées. Et il faisait preuve d'une sordide jalousie vis-à-vis de tous ceux qui étaient mieux lotis que lui – pas les riches, qui se trouvaient au-delà de son horizon, mais ceux qui avaient un emploi. Il aspirait à un emploi comme un artiste peut aspirer à la renommée universelle. S'il venait à apercevoir un homme âgé en train de travailler, il s'exclamait aussitôt : « Vise-moi ce cochon-là ! C'est les vieux birbes comme lui qui prennent la place des hommes valides ! » Ou, s'il s'agissait d'un jeune garçon : « C'est ces fichus mouflets qui nous enlèvent le pain de la bouche ! » Et pour lui, tous les étrangers étaient « ces saletés de mêtèques » car, suivant son raisonnement, les étrangers étaient les vrais responsables du chômage.

Il regardait les femmes avec une expression de désir mêlée de haine. Les femmes jeunes et belles étaient bien trop au-dessus de lui pour qu'il s'en préoccupe, mais il salivait à la vue des prostituées. Venions-nous à croiser deux vieilles putains à la bouche vermillonnée : le teint de Paddy prenait une coloration rose pâle et il se retournait pour suivre du regard les deux créatures, l'air plein d'envie. « Salopes ! » murmurait-il avec l'expression d'un enfant fasciné par des friandises dans une vitrine. Il me confia un jour qu'il n'avait pas approché de femme depuis deux ans – c'est-à-dire depuis le moment où il avait perdu son emploi – et qu'il avait oublié qu'on puisse espérer mieux qu'une prostituée. Il avait tout à fait la mentalité du trimardeur moyen : bassesse, envie – le caractère d'un chacal.

C'était néanmoins un brave type, généreux par nature et capable de partager son dernier croûton de pain avec un ami. En fait, il eut plus d'une fois l'occasion d'agir ainsi avec moi. Il aurait sans doute été capable de se remettre au travail, à condition de pouvoir manger à sa faim pendant quelques mois. Mais deux années au régime du pain et de la margarine avaient irrémédiablement faussé sa mentalité. À force d'absorber cette répugnante imitation de nourriture, il était devenu, corps et âme, une sorte d'homme au rabais. C'était la malnutrition, et non quelque tare congénitale, qui avait détruit en lui l'être humain.

XXIX

Sur la route d'Edbury, je confiai à Paddy que j'avais un ami sur qui je pouvais compter à coup sûr pour me prêter de l'argent, et proposai que nous retournions directement à Londres plutôt que de subir une autre nuit dans un asile. Mais cela faisait un bout de temps que Paddy n'était pas passé par l'asile d'Edbury et, en bon trimardeur qu'il était devenu, il n'aurait pour rien au monde laissé échapper une nuit d'hébergement gratuit. Nous convînmes de partir pour Londres au matin suivant. Il ne me restait qu'un demi-penny, mais Paddy avait, lui, deux shillings, c'est-à-dire assez pour nous procurer à chacun un lit et quelques tasses de thé.

L'asile d'Edbury ne différait guère de celui de Romton. Le plus ennuyeux, c'était qu'on vous confisquait à l'entrée le tabac que vous aviez sur vous, et l'on nous prévint même que tout pensionnaire surpris à fumer serait immédiatement mis à la porte. Aux termes de la loi sur le vagabondage, un chemineau peut être l'objet de poursuites s'il fume dans un dépôt de mendicité – en fait, on peut le poursuivre pour à peu près n'importe quel motif. Mais les responsables s'épargnent généralement le tracas de recourir à la loi en flanquant à la porte les récalcitrants. Il n'y avait pas de corvée à effectuer et les cellules étaient relativement confortables. On dormait à deux par cellule, « un en haut, un en bas », c'est-à-dire l'un sur une couchette de bois et l'autre par terre ; il y avait des paillasses de crin et des couvertures en quantité suffisante – des couvertures sales mais exemptes de vermine. L'ordinaire était le même qu'à Romton, sauf que nous eûmes droit à du thé au lieu de cacao. Au matin, on pouvait avoir un supplément de thé, que le Tramp Major vous faisait payer un demi-penny la tasse, en y

trouvant sans doute son profit. Chacun se vit octroyer pour son repas de midi un gros morceau de pain accompagné de fromage.

Quand nous rejoignîmes Londres, nous avions devant nous huit heures à tuer en attendant l'ouverture des *lodging-houses*. Il est curieux de constater à quel point on peut être aveugle à certains détails. Je m'étais trouvé à Londres un nombre incalculable de fois, et jamais je n'avais pris conscience d'un des vices rédhitoires de la ville – à savoir qu'il est tout bonnement impossible de s'asseoir sans payer. À Paris, si vous n'avez pas d'argent et que vous n'arrivez pas à trouver un banc public libre, vous pouvez toujours vous asseoir par terre, sur le trottoir. Mais Dieu seul sait à quoi vous exposerait semblable comportement à Londres – à la prison, vraisemblablement. À quatre heures de l'après-midi, cela faisait déjà cinq heures que nous étions sur nos jambes et nous avions la plante des pieds chauffée à blanc par le pavé. Nous étions affamés, ayant dévoré notre ration aussitôt sortis de l'asile, et je n'avais plus de tabac ; sur ce point, Paddy était mieux loti, avec sa manie de ramasser des mégots. Nous tentâmes d'entrer dans deux églises, pour trouver à chaque fois la porte close. Puis nous essayâmes une bibliothèque publique, mais il n'y avait rien dedans pour s'asseoir. En désespoir de cause, Paddy suggéra de nous rabattre sur un Rowton House : le règlement interdisait toute entrée avant sept heures, mais nous pourrions peut-être nous y faufiler en douce. Nous nous approchâmes du magnifique portail (les Rowton Houses sont vraiment de splendides édifices) et d'un air très dégagé, affectant l'allure de vieux habitués, entreprîmes de nous introduire dans la place. Aussitôt, un individu qui jusqu'ici paraissait bayer aux corneilles, un homme au visage sévère, manifestement investi d'une certaine autorité, s'interposa pour nous barrer le passage.

« V's avez dormi ici hier soir ?

— Non.

— Alors ! ouste, du balai ! »

Nous obéîmes et fîmes pendant deux heures encore le pied de grue au coin de la rue. Ce fut un sale moment à passer, mais j'appris du moins à user avec plus de discernement de l'expression « se baguenauder sur le pavé » (vérifiant par la même occasion l'adage « à quelque chose malheur est bon »).

À six heures, nous ralliâmes un abri de l'Armée du Salut. Il n'était pas possible de s'inscrire pour un lit avant huit heures et il n'était même pas certain qu'il y en aurait de libres, mais un employé, qui nous appela « Frères », voulut bien nous laisser entrer à condition que nous puissions payer deux tasses de thé. L'intérieur ressemblait à une sorte de grand hangar aux murs blanchis à la chaux, d'une propreté et d'une nudité effrayantes, dépourvu de la moindre cheminée. Deux cents pauvres diables à l'air soumis, mais plutôt propres, étaient serrés au coude à coude sur de longs bancs de bois. Deux ou trois « officiers » en uniforme circulaient parmi eux. Les murs étaient garnis de portraits du général Booth et d'écriteaux interdisant de cuisiner, de boire, de cracher, de jurer, de se quereller et de jouer à des jeux d'argent ou de hasard. Voici, à titre d'exemple, un de ces panonceaux que j'ai recopié mot pour mot :

« Tout homme surpris à jouer aux cartes ou à tout autre jeu sera aussitôt expulsé et ne pourra à l'avenir être admis à nouveau sous quelque prétexte que ce soit.

Une récompense sera offerte pour toute information de nature à dévoiler les agissements de ce type.

Les officiers responsables demandent instamment à tous les pensionnaires de les aider à préserver ce lieu du DÉTESTABLE VICE

QU'EST LE JEU. »

« Jouer aux cartes ou à tout autre jeu » – voilà bien une expression admirable !

Pour moi, les refuges de l'Armée du Salut sont, en dépit de leur propreté, des lieux infiniment plus effroyables que le pire des *lodging-houses*. On lit un véritable désespoir sur le visage des gens que l'on y trouve – des hommes sans le sou mais à l'air convenable, des hommes qui ont mis au clou leur dernier col de chemise mais qui tentent encore de trouver un emploi de bureau. Le refuge de l'Armée du Salut qui, en tout cas, est propre, représente pour eux la dernière bribe de respectabilité à laquelle ils puissent s'accrocher. À la table voisine de la mienne se trouvaient deux étrangers, en guenilles, mais visiblement pourvus d'une bonne éducation. Ils jouaient aux échecs verbalement, sans même prendre la peine d'inscrire les coups sur un bout de papier. L'un d'eux était aveugle et je les entendis dire à un moment que cela faisait longtemps qu'ils essayaient de mettre de côté une demi-couronne pour acheter un échiquier, mais qu'ils n'avaient jamais pu réunir cette somme. Ça et là on apercevait des employés de bureau sans travail, le teint blême et l'air cafardeux. Au milieu d'un des groupes qu'ils formaient, un jeune homme, grand, maigre et d'une pâleur mortelle, s'exprimait avec véhémence. Il martelait la table de son poing et lançait des phrases péremptoires d'un ton curieusement enfiévré. Dès que les salutistes de service eurent le dos tourné, il se lança dans une tirade d'une étonnante violence blasphématoire.

« Je vous le dis, les amis, j'entrerai dans cette place demain. Je suis pas un de ces fichus béni-oui-oui de votre race, toujours prêts à dire amen ! Moi, je suis capable de me retrousser les manches. Non mais regardez-moi cette pancarte ! Vous avez vu ça : “Le

Seigneur pourvoira à vos besoins” ! Tu parles comme il s’en tape ! C’est pas moi qui m’en remettrai à ce foutu Seigneur de mes deux. Croyez-moi, les gars, demain, je l’aurai, cette place... »

Je le contemplai, frappé par la fureur et la véhémence de son discours. Il paraissait en pleine hystérie, ou peut-être un peu pris de boisson. Une heure plus tard, je pénétrai dans une petite pièce, séparée du local principal et réservée en principe à la lecture. Comme elle ne contenait ni livres ni journaux, on ne se bousculait pas pour y entrer. En poussant la porte, j’aperçus le jeune employé de bureau qui s’y trouvait, seul. Il était à genoux, en train de prier. Avant de refermer la porte sur moi, j’eus le temps de surprendre l’expression de son visage : c’était celle d’un supplicié. Tout d’un coup, je compris, à voir cette expression, que l’homme mourait de faim.

Le prix à acquitter pour un lit était de huit pence. Il nous restait, à Paddy et à moi, cinq pence que nous allâmes dépenser au « bar » où l’on pratiquait des tarifs assez modiques, encore que plus élevés que dans certains *lodging-houses* à dortoir. Je m’aperçus que le thé était fait avec de la poussière de thé dont, je suppose, l’Armée du Salut avait hérité sans bourse délier – ce qui ne l’empêchait pas de le vendre trois demi-pence la tasse. C’était vraiment un breuvage répugnant. À dix heures, un salutiste se mit à tourner dans la grande salle en donnant de grands coups de sifflet. Aussitôt, tout le monde se leva.

« Qu’est-ce que ça veut dire ? m’étonnai-je auprès de Paddy.

— Ça veut dire qu’il faut aller au lit. Et qu’on a intérêt à filer doux. »

Docilement, comme un troupeau de moutons, les deux cents hommes présents prirent la direction du lit sous la houlette des officiers de l’Armée du Salut.

Le dortoir était une vaste mansarde aux allures de chambrée de caserne contenant soixante à soixante-dix lits. Des lits propres et d'un confort acceptable, mais si étroits et si rapprochés les uns des autres qu'on ne pouvait dormir sans souffler son haleine au visage de son voisin. Deux salutistes couchaient dans la pièce pour veiller à ce que personne ne fume ou ne bavarde après l'extinction des feux. Paddy et moi pûmes à peine fermer l'œil de la nuit car il y avait non loin de nous un homme atteint d'un dérangement nerveux (traumatisme hérité, peut-être, de la guerre) qui lui faisait pousser par intermittence un « Pip ! » sonore. C'était un bruit strident, qui vous faisait sursauter, un peu comme un klaxon d'automobile. On ne savait jamais quand cela allait se produire et c'était à coup sûr le meilleur remède contre le sommeil. Je sus par la suite que « Pip », comme l'avaient surnommé les autres, était un habitué du refuge : il devait bien empêcher chaque nuit une vingtaine de personnes de dormir. Voilà le type de détail qui fait qu'on ne peut jamais avoir son compte de sommeil quand on se trouve ainsi parqués comme du bétail dans ces pensions pour indigents.

À sept heures du matin, une nouvelle série de coups de sifflet retentit et les officiers de l'Armée du Salut se mirent à passer entre les lits pour secouer ceux qui ne faisaient pas mine de se lever assez vite. Depuis, j'ai dormi dans bon nombre de refuges de l'Armée du Salut et me suis aperçu que, si quelques détails changent d'un établissement à l'autre, partout y règne la même discipline quasi militaire. On ne paie sans doute pas cher, mais cela ressemble trop à des dépôts de mendicité, pour mon goût. Dans certains, il y a même, une ou deux fois par semaine, un service religieux obligatoire auquel il faut assister si l'on ne veut pas être mis à la porte. Le fait est que l'Armée du Salut est si habituée à se

considérer comme une œuvre charitable qu'elle ne peut même pas gérer un *lodging-house* sans que tout n'y empeste la charité.

À dix heures, j'allai trouver B... à son bureau et lui demandai de me prêter une livre. Il m'en donna deux et me dit de ne pas hésiter à repasser à chaque fois que cela serait nécessaire. Ainsi, Paddy et moi, nous nous trouvions, pour une semaine au moins, à l'abri du besoin. Nous passâmes la journée dans Trafalgar Square, à la recherche d'un ami de Paddy qui ne se décidait pas à se montrer, et au soir ralliâmes un *lodging-house* situé dans une petite rue près du Strand. La nuit coûtait onze pence, mais c'était un endroit sombre, à l'odeur infecte, et un « repaire à tapettes » notoire. En bas, dans la cuisine enfumée, trois jeunes gens aux allures équivoques, vêtus de costumes bleus à la dernière mode, se trouvaient installés sur un banc, à l'écart des autres pensionnaires qui affectaient de les ignorer. Sans doute s'agissait-il des « tapettes » annoncées. Ils ressemblaient beaucoup aux apaches parisiens, rouflaquettes en moins. Devant le feu, un homme habillé de pied en cap était en grande conversation avec un autre, nu comme un ver. C'étaient des crieurs de journaux. Celui qui était habillé entendait vendre ses vêtements à celui qui était nu. Je retranscris la conversation :

« V'là les plus belles nippes que t'auras jamais eues sur le dos, fils. Un *tosberoon* (une demi-couronne) pour le veston, deux shillings pour le futsal, un shilling et six pence pour les grolles et un shilling pour la gapette et le cache-nez. Ça te fait sept shillings pour le tout.

— Tu charries ! Je t'en donne un shilling et six pence pour le veston, un shilling pour le pantalon et deux shillings pour le reste du bazar. En tout quatre shillings et six pence.

— J'te laisse le lot pour cinq shillings, mon pote.

— Tope-là, et aboule les fringues. Faut que j'aille fourguer ma

dernière édition. »

L'homme habillé se dévêtit et en moins de trois minutes la situation se trouvait renversée : l'homme nu était habillé et l'autre nanti d'une feuille du *Daily Mail* en guise de kilt.

Le dortoir, sombre et exigu, était garni de quinze lits. Il y flottait une horrible odeur d'urine, si acre que je me forçai à respirer par petits coups brefs, en évitant de remplir complètement mes poumons. Comme je m'allongeai sur mon lit, une silhouette masculine jaillit de l'obscurité, se pencha sur moi et j'entendis une voix à l'accent cultivé, mais pour l'heure quelque peu pâteuse, qui bredouillait :

« Un ancien des *public schools*, hein ? (Il m'avait entendu dire quelque chose à Paddy.) On en rencontre pas tellement par ici. Moi, je suis passé par Eton. Vingt ans, déjà... Vous vous souvenez ? »

Et l'homme entonna d'une voix chevrotante mais assez juste, la vieille barcarolle d'Eton :

*Jolly boating weather,
and a hay harvest...*

« Arrêtez ce putain de boucan ! » crièrent plusieurs pensionnaires.

« De pauvres bougres sans éducation, commenta l'ancien d'Eton. Sans aucune éducation. Drôle d'endroit pour des gens comme vous et moi, hein ? Savez-vous ce que me disent mes amis ? Ils me disent : M..., vous êtes incorrigible. Oui, je suis incorrigible. J'ai dégringolé les degrés de l'échelle. Pas comme ces c...-là qui seraient bien en peine de déchoir, même s'ils le voulaient. Nous, les déchus, nous devons nous serrer les coudes. La jeunesse ne s'effacera pas de notre visage, vous connaissez le

refrain. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? » Il me tendit une bouteille de cherry brandy, et, au même moment, perdit l'équilibre et s'affala lourdement en travers de mes jambes. Paddy, qui était en train de se déshabiller, le remit debout.

« Retourne dans ton pieu, espèce de vieux con ! » L'ancien d'Eton regagna son lit d'une démarche incertaine et se glissa tout habillé entre les draps, sans même ôter ses chaussures. Je l'entendis plusieurs fois au cours de la nuit marmonner : « M..., vous êtes incorrigible », comme pour mieux savourer cette phrase. Au matin, il était toujours couché tout habillé, serrant sa bouteille sur sa poitrine. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits fins mais usés, et, chose assez surprenante, fort bien mis. Cela faisait une curieuse impression de voir ses chaussures de cuir verni émerger de ce lit crasseux.

Il me vint également à l'esprit que le brandy devait avoir coûté l'équivalent d'une quinzaine de nuits de pension : l'homme ne pouvait donc pas être sérieusement dans la débîne. Peut-être fréquentait-il ces pensions miteuses pour y trouver des « tapettes ».

Il n'y avait pas plus de cinquante centimètres d'espace entre les lits. Vers minuit, je me réveillai pour m'apercevoir que mon voisin était en train d'essayer de me voler l'argent que j'avais placé sous mon oreiller. Il faisait semblant de dormir tout en insinuant sa main par en dessous, aussi furtivement qu'un rat. Au matin, je découvris qu'il était bossu et nanti de longs bras de singe. Je fis part à Paddy de la tentative de vol dont j'avais été victime. Il éclata de rire :

« Merde ! Tu devrais commencer à avoir l'habitude. Ces *lodging-houses*, c'est tout voleur et compagnie. Il y en a où le seul truc à faire c'est de dormir tout habillé. J'ai même vu une fois un infirme se faire barboter sa jambe de bois. Une autre fois, c'est un

type – il devait bien faire quatre-vingt-dix kilos – qui se présente dans une pension avec quatre livres et dix shillings sur lui. Il les fourre sous le matelas, et puis il dit : “L’enfoiré qui voudra me piquer mon pognon, faudra d’abord qu’il m’enlève de dessus.” Tu crois que les autres ça les a gênés ? Le matin, quand il s’est réveillé, il était par terre : quatre malins avaient pris son matelas, chacun par un coin, et l’avaient soulevé, tout doucettelement. L’autre n’a jamais revu ses quatre livres et dix shillings. »

XXX

Le lendemain, nous repartîmes à la recherche de l'ami de Paddy. Il s'appelait Bozo et était « artiste du trottoir » ! Les adresses n'existent pas dans le monde de Paddy, mais il avait vaguement dans l'idée qu'il pourrait dénicher Bozo du côté de Lambeth ; c'est ainsi que finalement nous trouvâmes l'oiseau sur l'Embankment, non loin du pont de Waterloo. Agenouillé par terre, une boîte de craies à côté de lui, il était en train de faire un portrait de Winston Churchill d'après un croquis exécuté sur un carnet à deux sous. Le résultat était assez ressemblant. Bozo était un petit homme brun, au nez crochu, avec des cheveux frisés qui lui descendaient très bas sur le front. Sa jambe droite était abominablement déformée : le pied était tourné talon par devant, d'une manière horrible à voir. Son physique aurait pu le faire prendre pour un Juif, mais il s'en défendait avec véhémence. Son nez crochu était pour lui un nez « aquilin » et il était très fier de sa ressemblance avec je ne sais plus quel empereur romain – Vespasien, je crois.

Bozo s'exprimait d'une façon bizarre, avec un accent faubourien assez vulgaire, mais très lucidement et avec beaucoup de vivacité. Comme un homme qui aurait eu de bonnes lectures mais ne se serait jamais soucié d'user d'un langage châtié. Nous testâmes quelque temps, Paddy et moi, en sa compagnie et Bozo nous donna un aperçu de ce qu'est le métier d'« artiste du trottoir ». Je rapporte ce qu'il nous dit en reprenant plus ou moins sa manière de parler :

« Je suis ce qu'on appelle un artiste sérieux. Je dessine pas avec des craies pour tableau noir comme j'en connais, mais avec de

bonnes couleurs, les mêmes que les peintres se servent. C'est pas donné, surtout les rouges. Une journée qui marche, je dépense pour cinq shillings de couleurs, et jamais moins de deux⁵. Ma spécialité, c'est les dessins d'humour – la politique, le cricket, tu vois ? Regarde (il me montra son carnet) là, j'ai les bobines de tous les politicards, copiées dans les journaux. Je fais chaque jour un dessin différent. Par exemple, l'autre fois qu'ils discutaient du budget, j'en avais fait un de Winston essayant de pousser un éléphant marqué "Dette", et en dessous j'ai écrit "Le fera-t-il bouger ?" Tu saisis la coupure ? On peut faire des tas de choses sur tous les partis, mais jamais rien qui soit pour le socialisme, parce que tu as aussitôt la police sur le dos. Un jour, j'avais fait un boa constrictor marqué "Capital" qui avalait un lapin marqué "Travail". Le flic arrive, il voit ça et il me dit "Tu vas m'effacer ça, et que je ne t'y reprenne pas." J'ai été bien obligé de faire comme il disait. Avec eux, t'es jamais gagnant : ils peuvent toujours t'obliger à circuler, alors tu as pas intérêt à les asticoter. »

Je demandai à Bozo ce que pouvait rapporter son métier. Il me déclara :

« À cette époque de l'année, s'il pleut pas, je me fais dans les trois livres entre le vendredi et le dimanche – le vendredi c'est, tu sais, le jour de la paie. Je peux pas travailler quand il pleut : les couleurs partent tout de suite. Sur l'année, je me fais à peu près une livre par semaine, parce qu'il n'y a pas grand-chose à gratter en hiver. Le jour d'Oxford-Cambridge ou celui de la finale de la Coupe, je suis arrivé à ramasser jusqu'à quatre livres. Mais tu sais, les gens, faut les traire ! Tu feras jamais un rond si tu restes assis là à les regarder. Un demi-penny, c'est ce qu'ils sortent en moyenne de leurs fouilles, mais tu n'auras même pas ça si tu leur lâches pas quelques vanes. Dès qu'ils t'ont répondu, ils auraient honte de pas mettre la main au porte-monnaie. L'astuce, c'est de

changer tout le temps de dessin, parce que dès qu'ils te voient en train de dessiner, ils s'arrêtent pour regarder. L'ennui, c'est qu'il n'y a plus personne dès que tu passes avec ton chapeau. À ce jeu, il faut absolument avoir un compère, un assistant. Tu dessines, les gens s'attourent : pendant ce temps, mine de rien, l'autre les prend à revers. Ils savent pas qu'il travaille avec toi. Puis brusquement il prend sa casquette à la main, et vous les tenez entre deux feux. Les rupins, les vrais, il y a rien à en espérer. C'est les pauvres miteux qui mettent plus facilement la main au portemonnaie, et les étrangers. J'ai récolté des pièces de six pence avec des faces de prune, des moricauds et tutti quanti. Ils sont foutrement moins radins que les Anglais. Autre chose qu'il faut se rappeler, c'est toujours planquer la monnaie, à part un penny ou deux dans le chapeau. S'ils te voient avec déjà un shilling ou deux, tin tin pour la recette. »

Bozo avait le plus profond mépris pour les autres artistes qui travaillaient sur le quai. Il les appelait des « tocards ». À cette époque de l'année, il y avait sur l'Embankment un artiste tous les vingt-cinq mètres à peu près – ces vingt-cinq mètres représentant la distance minimum requise entre deux emplacements. Bozo nous désigna d'un doigt méprisant un vieillard à barbe blanche qui opérait à cinquante mètres de nous.

« Vous voyez ce vieux gâteux ? Ça fait dix ans qu'il refait chaque jour le même dessin. Un ami fidèle, il appelle ça. C'est un clébard qui tire un mouflet de la flotte. Ce vieux crétin dessine pas mieux qu'un enfant de dix ans. Il a appris à faire son truc bout par bout, un peu comme qui dirait en rassemblant les morceaux d'un puzzle. Et il y en a des flopées comme lui par ici. De temps en temps, ils viennent me piquer mes idées. Mais ça m'est égal. Ces abrutis sont pas foutus de sortir la moindre idée de leur cervelle,

alors, comme ça, j'ai toujours de l'avance sur eux. Avec les dessins d'humour, tout l'art est d'être jamais en retard. Un jour, un sale gosse s'est coincé la tête entre les barreaux du pont de Chelsea. Je l'ai su, et mon dessin était déjà fait avant qu'on ait dégagé la tête du mouflet. Un rapide, voilà ce que je suis. »

Bozo était un personnage qui me captivait assez, et j'eus envie d'en savoir davantage sur lui. Dans la soirée, je pris le chemin de l'Embankment pour le retrouver, car il avait été convenu qu'il nous conduirait, Paddy et moi, à une pension située sur la rive droite de la Tamise. Bozo effaçait ses dessins et comptait ses gains – environ seize shillings sur lesquels il resterait, d'après lui, douze ou treize shillings de bénéfice net. Nous gagnâmes Lambeth. Bozo clopinait tant bien que mal d'une curieuse démarche en crabe, traînant derrière lui son pied écrasé. Il avait une canne dans chaque main et sa boîte à couleurs en bandoulière. Comme nous traversions le pont, il s'arrêta dans une des niches pour se reposer. Il resta silencieux durant une ou deux minutes et, à ma grande surprise, je vis qu'il fixait les étoiles. Il me toucha le bras et pointa sa canne vers le ciel.

« Eh, regarde. Aldébaran. Regarde la couleur. On dirait une grosse orange sanguine ! »

À l'entendre parler, on aurait pu le prendre pour un critique d'art discourant dans une galerie de peinture. Je tombais de haut. Je l'avoue, j'aurais été bien incapable de dire où se trouvait Aldébaran – en fait, je n'avais même jamais remarqué qu'il y avait des étoiles de différentes couleurs. Bozo entreprit de m'inculquer quelques rudiments d'astronomie en me désignant les principales constellations. Il paraissait un peu honteux de mon ignorance. Je lui dis, encore sous le coup de l'étonnement :

« Tu as l'air d'en connaître un bout sur les étoiles.

– Pas tant que ça. Mais je sais quelques petites choses. J'ai eu

deux lettres du directeur de l'observatoire de Greenwich qui me remerciait de lui avoir écrit à propos de météores. Souvent, je sors la nuit pour essayer d'apercevoir des météores. Les étoiles proposent tin spectacle gratuit. Ça ne coûte rien de se servir de ses yeux.

— Quelle belle idée ! Je n'y aurais jamais pensé.

— Oh, il faut bien s'intéresser à quelque chose. C'est pas parce qu'on fait le trimard qu'on peut pas avoir en tête autre chose que le thé-et-deux-tartines.

— Mais est-ce que ce n'est pas très difficile de s'intéresser à des choses – des choses comme les étoiles – quand on mène cette vie ?

— Quand on peinturlure les trottoirs, tu veux dire ? Pas forcément. Ça fait pas forcément de vous un capon à vie – pas si tu as la volonté de pas céder.

— C'est pourtant l'effet que cela a apparemment sur la plupart des gens.

— Bien sûr. Regarde Paddy : un vieux clodo qui se bourre de thé, et ne pense qu'à ramasser des mégots. C'est comme ça pour presque tous. Ils me répugnent. Mais on n'est pas obligé de finir comme ça. Si on a un tant soit peu d'instruction, c'est sans importance d'être toute sa vie sur le trimard.

— Moi, j'ai constaté exactement le contraire, dis-je. Il m'a semblé qu'un homme n'était plus bon à rien, du moment qu'on lui retirait tout argent.

— Non, pas nécessairement. Si vous avez de la volonté, riche ou pauvre, vous pouvez mener la même vie. Vous avez toujours avec vous vos livres et vos idées. Vous n'avez qu'à vous dire : je suis un homme libre là (il se frappa le front) et tout se remet en ordre. »

Bozo continua à parler sur ce ton, et je l'écoutai avec attention. Il était vraiment étrange pour un artiste du trottoir et c'était, de

plus, la première personne que j'entendais me soutenir que la pauvreté était sans importance. Je devais découvrir d'autres facettes de sa personnalité dans les jours qui suivirent car, à plusieurs reprises, il ne put travailler à cause de la pluie. Il me fit le récit de sa vie – une bien curieuse vie.

Fils d'un libraire failli, il avait travaillé dès l'âge de dix-huit ans comme peintre en bâtiment puis, pendant la guerre, avait servi trois ans en France et aux Indes. La guerre terminée, il avait trouvé un emploi de peintre en bâtiment à Paris où il était resté plusieurs années. La France lui convenait mieux que l'Angleterre (il méprisait les Anglais), et il s'était assez bien débrouillé : il avait fait des économies et s'était fiancé à une Française. Un jour, la jeune fille trouva la mort sous les roues d'un autobus. Bozo passa une semaine sans dessaouler puis, encore ébranlé, reprit son travail. Le matin même, il tomba de l'échafaudage où il peignait – une chute de plus de douze mètres sur le macadam, d'où on le releva avec le pied en bouillie. Pour je ne sais quelle raison, il ne perçut que soixante livres d'indemnité. Il retourna en Angleterre, épuisa son pécule en cherchant du travail, tenta de vendre des livres au marché de Middlesex Street, puis des jouets aux coins des rues, et finalement choisit de s'établir artiste du trottoir. Depuis, il vivait au jour le jour, n'ayant presque rien à se mettre sous la dent pendant l'hiver et dormant fréquemment à l'asile de nuit ou sur l'Embankment. À l'époque où je le connus, il ne possédait rien d'autre que les habits qu'il avait sur le dos, son matériel de peinture et quelques livres. Les habits en question étaient les ordinaires guenilles des mendiants, mais il portait un faux col et une cravate, dont il tirait une certaine fierté. Le faux col, qui servait depuis au moins un an, s'effiloçait de plus en plus et Bozo avait pris l'habitude de le rapiécer avec des bouts d'étoffe prélevés sur les pans de sa chemise, de sorte que cette chemise se

trouvait pratiquement privée de pans. Sa jambe blessée allait de plus en plus mal et il faudrait sans doute un jour l'amputer. Ses genoux, à force d'être en contact avec le pavé, s'étaient couverts de callosités aussi dures que des semelles de souliers. Il n'y avait pour lui, manifestement, d'autre avenir que la mendicité et la mort à l'hospice de charité.

Et pourtant, il ne connaissait jamais ni regret, ni honte, ni anxiété et refusait de s'apitoyer sur son sort. Il avait choisi de regarder les choses en face et s'était forgé une philosophie personnelle. Ce n'était pas sa faute s'il était devenu un traîne-misère ; il n'était donc pas question pour lui d'en éprouver le moindre remords ou de se laisser affecter par sa condition. Ennemi déclaré de la société, il n'aurait vu aucun inconvénient à verser dans la criminalité, pour peu qu'une occasion intéressante se présentât. Il refusait par principe de faire des économies. Il ne gardait rien de ses gains de l'été, et dépensait tout le surplus en boisson, étant donné que les femmes ne l'intéressaient plus guère. S'il était sans le sou à la venue de l'hiver, la société n'avait qu'à le prendre en charge. Il était prêt à accepter chaque sou que lui fournirait la charité organisée, à condition de ne pas avoir à dire merci en échange. Il évitait cependant les œuvres religieuses car, disait-il, cela lui restait en travers de la gorge de devoir chanter des cantiques pour un petit pain. Il plaçait aussi son honneur dans divers autres détails : ainsi, il se vantait de ne jamais s'être baissé pour ramasser un mégot de cigarette, même la faim au ventre. Il se jugeait au-dessus du tout-venant des traîne-misère qui, pour lui, n'étaient qu'une race d'êtres abjects n'ayant même pas la pudeur de se montrer ingrats.

Il parlait assez bien le français et avait lu quelques romans de Zola, toutes les pièces de Shakespeare, *Les Voyages de Gulliver* et

un bon nombre d'autres ouvrages. Il savait trouver pour narrer ses aventures des mots qui restaient dans la mémoire. Ainsi, parlant des enterrements, il me dit un jour :

« As-tu déjà vu un cadavre brûler ? Moi, ça m'est arrivé, aux Indes. Ils placèrent le vieux bonhomme sur le bûcher et, l'instant d'après, je faillis prendre mes jambes à mon cou : le cadavre s'était mis à gigoter. Ce n'était que les muscles qui se contractaient sous l'effet de la chaleur, mais ça m'en avait quand même flanqué un coup. Donc il resta là quelque temps à se tortiller comme un hareng qu'on fume sur le grill, puis son ventre éclata avec un bruit qu'on aurait pu entendre à cinquante mètres. Ça m'a dégoûté à tout jamais de la crémation. »

Ou, une autre fois, à propos de son accident : « Le médecin me dit : "Tu es tombé sur un pied, mon gars – et tu as un sacré pot de pas être tombé sur les deux, il ajoute. Parce que si tu étais tombé sur les deux, tu te serais replié comme une vieille merde de piano à bretelles, et tu aurais eu les tibias qui te seraient ressortis par les oreilles !" » De toute évidence, ce n'était pas le médecin qui s'exprimait ainsi, mais Bozo. Il avait le don de la formule. Il avait su garder un cerveau intact et alerte, de sorte que rien ne pouvait le faire céder devant la misère. Il pouvait être en guenilles, avoir froid ou faim, peu importait : tant qu'il pouvait lire, penser et observer les météores, il était, comme il disait, libre dans sa tête.

Il était farouchement athée – le type d'athée qui ne se contente pas de ne pas croire en Dieu mais lui voue plutôt une haine personnelle – et prenait une sorte de plaisir à penser que la condition humaine ne s'améliorerait jamais. Parfois, me dit-il, alors qu'il couchait sur l'Embankment, il avait trouvé une forme d'apaisement en levant les yeux vers Mars ou Jupiter et en pensant qu'il devait y avoir, là-bas aussi, des gens qui dormaient sous les ponts. Il avait forgé à cet égard une curieuse théorie.

Selon lui, la vie sur la Terre est dure parce que la planète est trop pauvre pour satisfaire les exigences vitales. Mars, avec son climat froid et son eau chichement répartie doit être encore plus pauvre, et donc la vie doit y être encore plus dure. Si, sur la Terre, on vous met en prison pour avoir volé un œuf, sur Mars on doit vraisemblablement vous faire rôtir tout vif pour le même larcin. Cette idée, je ne sais trop pourquoi, le transportait d'aise. Bozo était vraiment un personnage à part.

XXXI

Dans la pension où nous conduisit Bozo, le tarif était de neuf pence la nuit. C'était un immense bâtiment, toujours bourré à craquer, qui pouvait accueillir jusqu'à cinq cents personnes. Il y avait là le lot habituel de trimardeurs, mendiants et petits tire-laine, et toutes les races, la blanche et la noire incluses, s'y côtoyaient sans contrainte. Il y avait, notamment, des Indiens. L'un d'eux, à qui j'adressai la parole en mauvais ourdou, me répondit en me disant « *turn*⁶ » – un mot qui eût fait bondir tout Anglais bien né, si cela s'était passé en Inde. Mais ici le préjugé de couleur n'avait plus cours. On croisait dans cette pension de bien curieux individus. Le « Pépé », par exemple, trimardeur de longue date qui, à soixante-dix ans et plus, assurait sa subsistance, ou une bonne partie de sa subsistance, en ramassant des mégots et en revendant le tabac au prix de trois pence l'once. Le « Docteur » – un authentique médecin qui avait perdu le droit d'exercer pour je ne sais plus quelle infraction, et qui arrondissait ses gains de crieur de journaux en donnant des consultations pour quelques pence. Un petit lascar chittagonien, pieds nus et ventre creux qui, ayant déserté son bord, avait erré plusieurs journées à travers Londres, perdu et désespéré au point de ne même pas savoir le nom de la ville où il se trouvait – il se croyait à Liverpool, jusqu'à ce que je lui dise la vérité. Un auteur de suppliques, ami de Bozo, qui envoyait aux quatre vents de pathétiques appels au secours pour avoir de quoi payer censément l'enterrement de sa femme et qui, lorsque l'affaire rendait, se livrait à de gigantesques orgies solitaires de pain et de margarine. C'était un être répugnant, une sorte de hyène. J'ai eu l'occasion de lui parler et de découvrir que, à l'instar

de la plupart des escrocs, il croyait à la plupart de ses propres mensonges. L'asile de nuit était un refuge pour les types de cette espèce.

J'eus, grâce à Bozo, un certain nombre d'aperçus sur la manière dont la mendicité s'exerce à Londres. Ce n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Il y a un certain nombre de subdivisions entre catégories, et, socialement parlant, une délimitation franche entre ceux qui se bornent à tendre la main et ceux qui essaient de donner quelque chose en échange de l'argent. Les gains réalisés par ce moyen sont eux aussi très variables. Les histoires de mendiants qui meurent avec deux mille livres cousues dans la ceinture de leur pantalon relèvent, bien sûr, de l'affabulation telle qu'on la voit s'étaler dans les journaux du dimanche. Mais, à partir d'un certain niveau, les mendiants connaissent des périodes fastes où il leur arrive de gagner convenablement leur vie pendant plusieurs semaines d'affilée. Les mieux partagés sont à cet égard les acrobates et les photographes de rue. Si la circonstance s'y prête – dans le cas par exemple d'une queue devant un théâtre – un acrobate de rue arrivera souvent à se faire cinq livres par semaine. Les photographes de rue peuvent réaliser des gains comparables, mais ils sont tributaires du beau temps. Ils ont mis au point un truc très astucieux pour faire marcher le commerce. Dès qu'ils voient une victime toute désignée s'approcher, ils se précipitent derrière leur appareil et font semblant de prendre une photo. Puis, au moment où la victime arrive à leur niveau, ils s'exclament :

« Et voilà, M'sieu, c'est dans la boîte. Beau comme un astre. C'est un shilling.

– Mais je ne vous ai jamais demandé de me prendre en photo ! proteste l'innocent.

– Comment, vous ne vouliez pas ? Ah, mais c'est que j'ai cru

que vous m'aviez fait signe avec la main. Tant pis, ça fera une plaque de plus de fichue, et j'en serai encore de six pence de ma poche. »

La plupart du temps le gogo se laisse attendrir et dit que, tout compte fait, il prendra quand même la photo. L'artiste examine la plaque et dit qu'elle n'est pas bonne, mais qu'il va faire tout de suite un autre cliché – gratis. Naturellement, la première plaque est restée vierge, de sorte que si la victime se montre intraitable, le photographe n'aura rien perdu.

Les joueurs d'orgue de Barbarie, à l'instar des acrobates, sont considérés davantage comme des altistes que comme des mendiants. Un joueur d'orgue du nom de Shorty, ami lui aussi de Bozo, me donna tous les détails sur son activité. Avec son compère, il « faisait » les cafés et les pubs dans le secteur de Whitechapel et de Commercial Road. Ce serait une erreur de croire que les joueurs d'orgue de Barbarie gagnent leur vie dans la rue : quatre-vingt-dix pour cent de l'argent qu'ils récoltent provient des cafés et des pubs – des pubs à bon marché s'entend, car on ne les laisse pas entrer dans les établissements d'une classe supérieure. La tactique de Shorty consistait à s'arrêter devant un pub et à jouer un air, après quoi son acolyte, qui arborait pour la circonstance une jambe de bois de nature à exciter la pitié, entraînait et présentait son chapeau à la ronde. Shorty mettait un point d'honneur à toujours jouer un autre air après encaissement de la recette, un bis en quelque sorte, pour bien montrer qu'il était un véritable artiste et non un casse-pieds dont on est trop heureux de se débarrasser avec quelques piécettes. L'un dans l'autre, ils se faisaient ainsi deux à trois livres par semaine. Mais comme la location de l'instrument revenait dans le même temps à quinze shillings, la moyenne des gains hebdomadaires tournait, pour chacun, autour

d'une livre. Ils battaient le pavé de huit heures du matin à dix heures du soir, plus tard même le samedi.

Les artistes du trottoir méritent plus ou moins leur nom d'« artiste ». Bozo m'en fit rencontrer un qui n'usurpait pas ce qualificatif : il avait fait les Beaux-Arts à Paris et il avait en son temps exposé au Salon. Sa spécialité, c'était les copies des anciens maîtres, et il tirait excellemment son épingle du jeu, si l'on considère qu'il travaillait sur de la pierre. Il me raconta comment il en était arrivé là :

« Ma femme et mes enfants n'avaient rien à manger. Je rentrais tard le soir chez moi, avec des cartons pleins de dessins que j'étais allé soumettre en vain aux marchands, toujours à me demander où je pourrais trouver dix-neuf sous pour faire un franc. Un jour, en traversant le Strand, je remarquai un type qui dessinait, à genoux sur le trottoir, et les passants lui donnaient des pièces. Au moment où je passai devant lui, il se leva et entra dans un pub. Sapristi, me dis-je, s'il arrive à gagner de l'argent comme ça, je peux en faire autant. Et, sans plus réfléchir, je me mets à mon tour à genoux et je commence à dessiner avec ses craies. Dieu seul sait ce qui m'a pris : il faut croire que la faim m'avait vidé le cerveau. En plus, je n'avais encore jamais de ma vie touché à des pastels. Il me fallait donc apprendre la technique sur le tas. Bon, des passants commencèrent à s'arrêter, à dire que ce que je faisais n'était pas mal, de sorte que j'eus bientôt neuf pence étalés devant moi. C'est alors que l'autre type sortit du pub. "Ben ça... c'est culotté ! il me dit. Qu'est-ce que tu fous sur mon emplacement ?" Je lui expliquai que j'avais faim et besoin de gagner quelque chose pour manger. "Ah, fait-il, si c'est comme ça, viens, je te paie une chope." Je vidai la chope avec lui, et depuis je travaille dans les rues. Je me fais une livre par semaine. On peut pas faire vivre six gosses avec ça, mais heureusement ma femme m'aide en prenant

quelques travaux de couture.

Le plus dur dans cette vie, c'est le froid, et juste après, les gens qui vous empêchent de travailler en paix. Au début, sans penser à mal, il m'arrivait de reproduire un nu sur le trottoir. La première fois – je me souviens – c'était sur le parvis de l'église de Saint-Martin-in-the-Fields. Un type tout en noir – ce devait être un bedeau ou quelque chose dans ce goût-là – en sort, furieux, vociférant : « Comment peut-on oser faire de telles obscénités devant la maison de Notre Seigneur... ! » J'ai dû tout effacer. C'était une copie de la *Vénus* de Botticelli. Une autre fois, j'essayais de dessiner le même tableau sur l'Embankment. Un agent passe, y jette un coup d'œil, puis, sans rien dire, s'approche et me saccage méthodiquement mon travail avec ses gros pieds plats. »

Bozo avait d'autres exemples de ce genre de tracasseries policières à me rapporter. Dans le temps où je le connaissais, il y eut à Hyde Park une affaire d'« outrage aux mœurs » dans laquelle la police joua un rôle assez peu reluisant. Bozo avait fait un dessin qui représentait Hyde Park avec des agents cachés derrière les arbres, et comme légende « Devinette : trouvez l'agent de police ». Je lui signalai que la légende serait beaucoup plus forte s'il écrivait à la place : « Devinette : trouvez l'outrage aux mœurs ». Mais Bozo refusa catégoriquement, arguant que la première chaussette à clous qui viendrait à passer par là le ferait déguerpir *manu militari*, et qu'il ne retrouverait jamais son emplacement.

Au-dessous des artistes du trottoir se situent les chanteurs de cantiques, les marchands d'allumettes, de lacets de souliers ou d'enveloppes renfermant quelques grains de lavande baptisés « parfum ». Tous ces personnages sont de purs mendiants qui exploitent leur apparence misérable. Aucun d'eux n'arrive à gagner, en moyenne, plus d'une demi-couronne par jour. S'ils

doivent faire semblant de vendre des allumettes ou autres brimborions au lieu de tendre carrément la main, c'est à cause de la stupide législation anglaise sur la mendicité. Dans l'état actuel de la loi, si vous abordez un passant et lui demandez s'il n'a pas deux pence pour vous dépanner, ce passant peut appeler un agent qui vous mettra sept jours au bloc pour mendicité. Mais si vous cassez les oreilles de vos contemporains en chantant « Plus près de Toi mon Dieu », ou tracez quelques gribouillis à la craie sur un trottoir, ou encore si vous vous promenez avec un plateau chargé de boîtes d'allumettes – bref, si vous vous muez en casse-pieds patenté –, on considère que vous vous livrez à une activité licite, et donc que vous n'êtes pas un mendiant. La vente des allumettes dans la rue et le chant de cantiques sur le trottoir sont tout simplement des délits permis par la loi. Des délits qui toutefois ne rapportent guère : il n'y a pas à Londres un beugleur de cantiques ou vendeur de boîtes d'allumettes qui puisse tableer à coup sûr sur un revenu de cinquante livres par an. Un bien maigre salaire pour rester quatre-vingts heures par semaine planté sur le bord d'un trottoir, avec les automobiles qui menacent sans cesse de vous raboter l'arrière-train.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter quelques mots sur le statut social des mendiants : car celui qui les a côtoyés journellement et a pu constater que ce sont des êtres humains comme vous et moi ne peut s'empêcher d'être frappé par la curieuse attitude que la société adopte à leur égard. Pour les braves gens, dirait-on, il y a une différence essentielle entre les mendiants et les « travailleurs » normaux. Ils forment une race à part, une classe de parias, comme les malfaiteurs et les prostituées. Les travailleurs « travaillent », les mendiants ne « travaillent » pas. Ce sont des parasites, des inutiles. On tient pour acquis qu'un mendiant ne « gagne » pas sa vie au sens où un

maçon ou un critique littéraire « gagnent » la leur. Le mendiant n'est qu'une verrue sur le corps social, qu'on tolère parce que nous vivons dans une ère civilisée, mais c'est un être essentiellement méprisable.

Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de différence *fondamentale* entre les moyens d'existence d'un mendiant et ceux de bon nombre de personnes respectables. Les mendiants ne travaillent pas, dit-on. Mais alors, qu'est-ce que le *travail* ? Un terrassier travaille en maniant un pic. Un comptable travaille en additionnant des chiffres. Un mendiant travaille en restant dehors, qu'il pleuve ou qu'il vente, et en attrapant des varices, des bronchites, etc. C'est un métier comme un autre. Parfaitement inutile, bien sûr – mais alors bien des activités enveloppées d'une aura de bon ton sont elles aussi inutiles. En tant que type social, un mendiant soutient avantageusement la comparaison avec quantité d'autres. Il est honnête, comparé aux vendeurs de la plupart des spécialités pharmaceutiques ; il a l'âme noble comparé au propriétaire d'un journal du dimanche ; il est aimable à côté d'un représentant de biens à crédit – bref c'est un parasite, mais un parasite somme toute inoffensif. Il prend à la communauté rarement plus que ce qu'il lui faut pour subsister et – chose qui devrait le justifier à nos yeux si l'on s'en tient aux valeurs morales en cours – il paie cela par d'innombrables souffrances. Je ne vois décidément rien chez un mendiant qui puisse le faire ranger dans une catégorie d'êtres à part, ou donner à qui que ce soit d'entre nous le droit de le mépriser.

La question qui se pose est alors : pourquoi méprise-t-on les mendiants ? Car il est bien vrai qu'on les méprise universellement. Je crois quant à moi que c'est tout simplement parce qu'ils ne gagnent pas « convenablement » leur vie. Dans la pratique,

personne ne s'inquiète de savoir si le travail est utile ou inutile, productif ou parasite. Tout ce qu'on lui demande, c'est de rapporter de l'argent. Derrière tous les discours dont on nous rebat les oreilles à propos de l'énergie, de l'efficacité, du devoir social et autres fariboles, quelle autre leçon y a-t-il que « amassez de l'argent, amassez-le légalement, et amassez-en beaucoup » ? L'argent est devenu la pierre de touche de la vertu. Affrontés à ce critère, les mendiants ne font pas le poids et sont par conséquent méprisés. Si l'on pouvait gagner ne serait-ce que dix livres par semaine en mendiant, la mendicité deviendrait tout d'un coup une activité « convenable ». Un mendiant, à voir les choses sans passion, n'est qu'un homme d'affaires qui gagne sa vie comme tous les autres hommes d'affaires, en saisissant les occasions qui se présentent. Il n'a pas plus que la majorité de nos contemporains failli à son honneur : il a simplement commis l'erreur de choisir une profession dans laquelle il est impossible de faire fortune.

XXXII

Je voudrais ajouter quelques notes, aussi brèves que possible, sur l'argot et la manière de jurer propre à Londres. Voici (en laissant de côté ceux que tout le monde connaît) quelques-uns des mots qu'on entend aujourd'hui à Londres dans les milieux peu convenables.

Un *gagger* est un mendiant ou tout autre professionnel de la rue. Le *moocher* est celui qui demande directement l'aumône sans s'embarrasser de prétexte, sans feindre de vendre une quelconque marchandise. Le *nobbier* est celui qui ramasse la recette pour le compte du mendiant. Un *chanter* est un chanteur de rues. Un *clodhopper*, un danseur de rues. Un *mugfaker*, un photographe ambulante. Un *glimmer*, celui qui garde les autos en l'absence du chauffeur. Un *gee*, le compère, ou « baron », d'un vendeur à la sauvette : son rôle est de stimuler le commerce en faisant semblant de se précipiter sur l'occasion. Un *split*, un policier en civil. Un *flattie*, un agent de police. Un *dideki*, un gitan, bohémien ou manouche. Un *toby*, un vagabond.

Le *drop*, c'est l'argent qu'on donne à un mendiant. Le *funkum*, la lavande ou le parfum à bon marché vendu dans des enveloppes. Un *boozer*, c'est un pub. Un *slang*, une autorisation de colportage. Un *kip*, c'est un endroit pour dormir – un « pieu » – ou une nuit passée dans un tel endroit. *Smoke*, c'est Londres. Une *judy* – gosse, gerce, môme – une femme. Le *spike*, l'asile de nuit. Un *tosheroon*, une demi-couronne. Un *deaner* ou *hog*, un shilling. Un *sprowsie*, une pièce de six pence. Des *clods*, de la petite monnaie (ferraille, quincaillerie, mitraille). Un *drum*, une gamelle. *Shackles*, la soupe (« rata »). Un *chat*, un pou (« toto »). Le *hard-up*, le tabac

obtenu à partir de mégots. Un *stick* ou *cane*, une pince-monseigneur. Un *peter*, un coffre-fort. Un *bly*, un chalumeau oxydrique.

To bawl, c'est sucer ou avaler. *To knock off*, voler. *To skipper*, dormir à la belle (étoile).

La moitié de ces mots environ figurent dans les gros dictionnaires. On peut s'essayer à tenter de retrouver l'origine de certains d'entre eux, bien qu'il y en ait un ou deux (*funkum* ou *tosheroon* par exemple) qui défient toute recherche de ce type. *Deaner* vient sans doute de *denier*. *Glimmer* (avec le verbe *to glim*) peut avoir une relation avec l'ancien mot *glim* (c'est-à-dire lumière) ou un autre *glim*, synonyme *glimpse* – coup d'œil, vision fugitive. Mais c'est un exemple de la formation de mots nouveaux, car en son sens actuel, ce vocable ne peut être plus vieux que l'automobile. *Gee* présente un cas curieux : on peut penser qu'il vient de *gee* signifiant cheval – « cheval d'abri ». L'origine de *screever* (artiste du trottoir) est assez mystérieuse. On peut penser qu'au tout début se trouvait le latin *scribo*, mais l'anglais n'a pas connu de dérivation de ce type depuis au moins cent cinquante ans. Il ne peut non plus avoir été emprunté directement au français car on ne voit pas en France d'« artiste du trottoir ». *Judy* et *bawl* sont strictement du domaine de l'East End : on ne les entend pas à l'ouest de Tower Bridge.

Smoke est un terme utilisé uniquement par les trimardeurs. *Kip* est danois. Tout récemment encore, on disait en ce sens *doss*, terme qui aujourd'hui n'a plus cours.

L'argot et ce que l'on pourrait appeler le « parler londonien » semblent se modifier très rapidement. Le vieil accent londonien tel qu'en ont rendu compte Dickens et Surtees, avec W prononcé V et réciproquement, a aujourd'hui totalement disparu. L'accent cockney, tel que nous le connaissons aujourd'hui, semble remonter

à 1840 (on en trouve la première trace écrite dans le livre d'Herman Melville, *La Blouse blanche*), et ce parler cockney continue à évoluer. On trouve aujourd'hui très peu de gens pour dire *fice* au lieu de *face*, *nawce* au lieu de *nice*, etc. Ou tout au moins de manière infiniment moins systématique qu'il y a vingt ans. L'argot change lui aussi, en même temps que l'accent. Il y a vingt-cinq ou trente ans, par exemple, l'argot à rimes (*rhyming slang*) faisait fureur à Londres. Dans ce langage, toute chose était désignée par un terme rimant avec la désignation usuelle de la chose, ainsi un *hit or miss* pour *kiss*, *plates of meat* pour *feet*, etc. Ce mode d'expression était si répandu qu'on le trouve même fidèlement retranscrit dans des romans. Aujourd'hui, cette manière de parler est à peu près morte⁷. Et peut-être tous les termes que j'ai rapportés plus haut auront-ils disparu d'ici vingt ans ou moins.

Les jurons changent aussi, ou, à tout le moins, entrent et sortent de mode. Ainsi, il y a vingt ans, les ouvriers de Londres juraient en employant le terme *bloody*. À présent, ils ont complètement renoncé à l'employer, même si les romanciers continuent à faire parler ainsi certains de leurs personnages. On chercherait en vain un Londonien de Londres (c'est une autre affaire pour les gens d'origine écossaise ou irlandaise) qui emploie le mot *bloody*, sauf s'il s'agit d'une personne dotée d'une certaine éducation. On dirait en fait que le mot a « fait son chemin dans la société » et a cessé d'appartenir, en tant que juron, à la classe ouvrière. L'adjectif qu'on entend aujourd'hui à Londres, accolé à chaque mot, est *fucking*. Il ne fait pas de doute que *fucking* sera, comme *bloody*, remisé au magasin des antiquités du moment où il aura pénétré dans les salons bourgeois.

Les jurons, et surtout les jurons anglais, présentent quelque

chose de mystérieux dans leur réalisation. En lui-même, le fait de jurer est aussi irrationnel que la magie – c’est, de fait, une sorte d’acte magique. Mais le paradoxe est le suivant : quand on jure, c’est afin de choquer ou de blesser, ce que l’on fait en évoquant quelque chose qui doit normalement être tenu secret – en général quelque chose se rapportant aux fonctions sexuelles. Or, et c’est bien là ce qui est étrange, une fois établi comme juron, un mot semble perdre sa signification originelle, c’est-à-dire qu’il en vient à occulter la chose qui a fait de lui un mot à ne pas prononcer. Un mot devient un juron parce qu’il désigne une certaine réalité et, du fait qu’il est devenu un juron, il cesse de renvoyer à cette réalité. Ainsi le mot *fuck*. Les Londoniens ne l’utilisent plus aujourd’hui, ou alors très rarement, en lui accordant sa signification originelle. Ils l’ont sur les lèvres du matin au soir, mais dans leur bouche c’est un simple terme explétif, privé de signification précise. Il en va de même pour *bugger*⁸, qui perd très rapidement sa signification initiale. On trouve le même phénomène en français, avec par exemple foutre, qui n’a plus aujourd’hui qu’une valeur de ponctuation du discours. On entend aussi parfois à Paris le mot bougre, mais la quasi-majorité de ceux qui l’emploient n’ont aucune idée de ce qu’il a pu un jour signifier. Il semble qu’en règle générale les mots utilisés comme jurons se voient investis d’une vertu magique qui les range dans une classe à part et les vide de leur sens dans la conversation courante.

Les termes utilisés comme insultes semblent régis par le même paradoxe que les jurons. On pourrait croire qu’un terme devient une insulte parce qu’il désigne quelque chose de vil. Or, dans la pratique, la valeur d’insulte d’un mot est sans grand rapport avec son sens effectif. Ainsi, la plus grave injure qu’on puisse faire à un Londonien est de le traiter de *bastard* (bâtard) – chose qui, après tout, n’a rien de spécialement déshonorant. Et vis-à-vis d’une

femme, que ce soit à Londres ou à Paris, la pire insulte est de la qualifier de vache – alors que les vaches sont, à l'évidence, des animaux on ne peut plus aimables. De tout cela, il ressort clairement qu'un mot n'est une insulte que parce qu'on le prononce dans une intention insultante, sans tenir aucun compte du sens que lui attribuent les dictionnaires. Les mots, et notamment les jurons, se plient ainsi au verdict de la *vox populi*. À cet égard, il est intéressant de voir à quel point un juron, ou une expression triviale, peut changer de valeur du simple fait qu'il passe une frontière. En Angleterre, vous pouvez imprimer « Je m'en fous » sans que personne n'y trouve rien à redire. En France, il faut écrire « Je m'en f... ». Autre exemple : prenez le mot *barnshoot*, déformation du mot hindoustani *bahinchut*. Abominable et impardonnable insulte en Inde, ce terme fait figure en Angleterre de charmant badinage. Je l'ai même trouvé dans un recueil de textes à l'usage des enfants des écoles. Il figurait dans une des pièces d'Aristophane et l'annotateur y voyait une sorte de baragouin commode à placer dans la bouche d'un ambassadeur perse. L'auteur des notes connaissait vraisemblablement la véritable signification de *bahinchut*. Mais, du fait qu'il s'agissait d'un mot étranger, le terme avait perdu sa qualité magique de juron et pouvait ainsi figurer en toutes lettres dans un texte.

Autre chose qu'on remarque encore à Londres, s'agissant des jurons et de leur usage : le fait que les hommes évitent généralement de jurer en présence d'une femme. À Paris, la situation est fort différente. Un ouvrier parisien peut certes réprimer un juron parce qu'il a une femme devant lui, mais il ne se sent pas impérieusement tenu de le faire et les femmes, de leur côté, ne se gênent pas pour employer des termes plus que lestes. À cet égard, les Londoniens se montrent plus polis, ou font

davantage les délicats.

Ces quelques notes, je les livre telles qu'elles me sont venues à l'esprit, sans prétention systématique. Il est regrettable que quelqu'un capable de traiter véritablement le sujet ne s'attache pas à tenir à jour un répertoire de l'argot et des jurons londoniens, en enregistrant précisément les changements qui se produisent. Cela aiderait à comprendre comment et pourquoi un mot naît, vit et meurt.

XXXIII

Les deux livres données par B... me durèrent environ dix jours. Ceci grâce à Paddy, qui avait appris sur le trimard à se montrer économe et considérait comme une folie sans nom le simple fait de prendre dans la journée un repas normal. Pour lui, la nourriture en était venue à s'identifier au pain et à la margarine – le sempiternel thé-et-deux-tartines qui trompe votre faim pour une heure ou deux. Il m'apprit comment subsister – manger, dormir et fumer avec une demi-couronne par jour. Et il se débrouillait pour gagner quelques shillings supplémentaires en surveillant, le soir, les autos laissées en station par leur propriétaire. Ce travail, bien que prohibé par la loi, avait le mérite de rapporter un peu d'argent et de nous aider ainsi à ne pas trop écorner notre petit capital.

Un jour, nous essayâmes de nous faire embaucher comme hommes-sandwichs. À cinq heures du matin, nous étions à pied d'œuvre, dans un passage perdu entre des immeubles de bureaux. Mais il y avait déjà trente ou quarante postulants qui faisaient la queue et, au bout de deux heures d'attente, on finit par nous dire qu'il n'y avait pas de travail pour nous. Nous ne perdions à vrai dire pas grand-chose, car le métier d'homme-sandwich n'a rien de très exaltant. Ceux qui l'exercent perçoivent quelque chose comme trois shillings par jour pour dix heures de travail, et de dur travail – en particulier les jours de vent. Et il n'est pas question de tirer au flanc, car un inspecteur passe fréquemment vérifier que chacun est bien en train d'arpenter son bout de trottoir. En outre, l'embauche se fait à la journée, ou parfois pour trois jours, mais jamais à la semaine, de sorte que les pauvres diables doivent faire le pied de grue pendant des heures chaque matin sans être

assurés d'avoir leur gagne-pain quotidien. Et il y a tant de chômeurs prêts à se promener avec une pancarte sur le dos, qu'il est hors de question de discuter du salaire. L'espoir de tout homme-sandwich est de se voir un jour confier des prospectus à distribuer, pour une rétribution identique. Si vous apercevez un de ces distributeurs de prospectus, vous lui rendrez service en prenant le papier qu'il vous tend, car il a fini sa journée une fois sa provision épuisée. Pendant tout ce temps, nous continuions notre vie de *lodging-houses* – une vie misérable et monotone, placée sous le signe d'un ennui écrasant. Des jours durant, il n'y avait rien d'autre à faire que de rester enterré dans la cuisine à lire le journal de la veille ou, quand on parvenait à mettre la main dessus, un vieux numéro de *l'Union Jack*. Il pleuvait beaucoup à cette époque de l'année et les habits de tous les arrivants dégageaient des nuages de vapeur, de sorte que l'atmosphère de la cuisine était perpétuellement empuantie. Le seul moment d'animation était celui du thé-et-deux-tartines rituel. Je ne sais pas combien d'hommes à Londres partagent cette existence, mais ils se comptent certainement par milliers. Paddy, lui, était quasiment aux anges : cela faisait bien deux ans qu'il n'avait été à pareille fête. À chaque fois qu'il avait pu disposer de quelques shillings, entre deux errances sur les routes, sa vie s'était déroulée de cette façon. Le trimard était à peine plus pénible. En écoutant sa voix pleurnicharde – il était perpétuellement en train de geindre, quand il n'était pas en train de manger – on comprenait quel supplice était pour lui le fait d'être sans travail. C'est une grande erreur de croire que les chômeurs ne pensent qu'à l'argent qui ne rentre pas. Au contraire, un esprit fruste, de tout temps habitué à travailler, a encore plus besoin de travail que d'argent. Avec un peu d'instruction, on peut s'accommoder de l'oisiveté forcée qui est l'une des pires misères liées à la pauvreté. Mais un être comme

Paddy, à qui l'on ôte toute possibilité d'occuper son temps est aussi malheureux sans travail qu'un chien à l'attache. Voilà pourquoi il est si absurde d'affirmer que ceux qui ont « dégringolé les degrés de l'échelle sociale » sont plus à plaindre que les autres. Celui qui est vraiment à plaindre, c'est l'homme qui s'est trouvé tout en bas dès le départ, et qui doit affronter la pauvreté avec un esprit vide et désarmé.

Ce fut une sombre période dont je garde peu de traces dans ma mémoire, exception faite de mes conversations avec Bozo. Un jour, la pension fut victime d'une incursion du beau monde. Revenant dans l'après-midi en compagnie de Paddy, j'entendis de la musique au sous-sol. Nous descendîmes les marches, pour découvrir trois personnes fort bien mises occupées à célébrer un service religieux dans la cuisine. Il y avait un « grave et digne seigneur » en redingote, une dame installée devant un harmonium portatif et un jeune homme sans menton jouant avec un crucifix. Ils s'étaient, paraît-il, invités sans façons, et s'étaient sans plus de façons mis en devoir d'officier.

Ce fut un rare plaisir et une satisfaction délectable que de découvrir la réaction des pensionnaires face à cette intrusion. Pas la moindre trace de grossièreté, non : on se borna à faire comme si les intrus n'existaient pas. Sans s'être concertés, tous ceux qui se trouvaient dans la cuisine – au nombre peut-être d'une centaine – continuèrent à vaquer à leurs occupations. Tandis que le trio restait là à débiter ses cantiques et ses prêches, on ne lui prêtait pas plus d'attention qu'on en eût prêté à des perce-oreilles. Le digne gentleman en redingote fit, semble-t-il, un sermon, mais on n'en entendit pas un mot : ses paroles se perdirent dans l'habituel tohu-bohu de refrains, jurons et bruits de casseroles. On continua à manger, à boire et à jouer aux cartes à deux pas de l'harmonium.

Les indésirables partirent sur la pointe des pieds, sans que personne ne se soit avisé de les insulter ou même les narguer : ils n'avaient jamais été là, un point c'est tout. Nul doute qu'ils se soient par la suite consolés en pensant à la bravoure dont ils avaient fait preuve en « s'aventurant hardiment dans les plus sombres bas-fonds », etc.

Bozo m'apprit que la pension recevait plusieurs fois par mois la visite de ce genre d'oiseaux. Ils étaient dans les petits papiers des services de police et le « gérant » n'avait pas le pouvoir de leur fermer sa porte. Il est, encore une fois, curieux de constater le nombre de gens qui s'arrogent le droit de venir vous casser les oreilles avec leurs prêches et leurs oraisons dès lors que votre revenu tombe au-dessous d'un certain niveau.

Neuf jours passés, les deux livres de B... s'étaient amenuisées à un shilling et neuf pence. Nous décidâmes, Paddy et moi, de réserver dix-huit pence pour les lits et d'en dépenser trois pour le thé-et-deux-tartines rituel que nous partageâmes, et qui ressemblait davantage à une mise en gueule qu'à un repas. Dans l'après-midi, nous commençons à avoir une faim de loup et Paddy se souvint d'une église près de King's Cross Station où, une fois par semaine, on offrait un thé gratuit aux vagabonds. C'était précisément le jour : autant aller toucher notre part de la manne. Malgré le temps maussade et bien qu'il fût presque sans le sou, Bozo ne voulut rien savoir pour venir avec nous, alléguant que les églises n'étaient décidément pas son genre.

Devant l'église, il y avait bien une centaine d'hommes qui attendaient, de pauvres bougres crasseux venus des quatre coins de Londres, alléchés par la promesse d'un thé gratis, tels des mouches vertes autour d'une charogne de buffle. Bientôt les portes s'ouvrirent ; un serviteur de Dieu, assisté de quelques jeunes filles, nous fit accéder à une galerie située au fond de

l'église. C'était une église évangélique, lugubre, d'une laideur délibérée, avec aux murs des textes bibliques sur le feu et le sang et un livre d'hymnes contenant douze cent cinquante et un cantiques différents. J'en lus quelques-uns et conclus très vite que le recueil aurait avantageusement pu servir de support à une anthologie de vers de mirliton. Le thé devait être suivi d'un service religieux et l'assemblée habituelle des fidèles était déjà installée au-dessous de nous dans la nef de l'église. C'était un jour de semaine et l'assemblée se réduisait à quelques douzaines de personnes, pour la plupart de vieilles femmes ratatinées qui faisaient penser à des poules juste prêtes à être mises au pot. Nous prîmes place sur les bancs de la galerie et l'on nous servit le thé. C'est-à-dire, par personne, un plein bocal à confiture d'une livre, plus six tranches de pain tartinées de margarine. Le festin terminé, une douzaine de vagabonds, qui avaient pris soin de ne pas trop s'éloigner de la porte, s'esquivèrent en hâte pour couper au service religieux. Les autres restèrent, moins par gratitude que par manque de culot.

L'orgue laissa échapper quelques couinements et le service commença. Aussitôt, comme répondant à un signal, les vagabonds se mirent à adopter les conduites les plus sacrilèges. Je n'aurais jamais cru de telles scènes possibles dans une église. D'un bout à l'autre de la galerie, les hommes s'affalaient sur les bancs, riaient bruyamment, échangeaient des plaisanteries à haute voix, se penchaient pour lancer des boulettes de pain sur les fidèles assis en bas. Je dus presque recourir à la force pour empêcher mon voisin immédiat d'allumer une cigarette. Apparemment, les vagabonds ne voyaient dans le service religieux qu'un spectacle du plus haut comique – et il faut bien dire que les brusques « Alléluia ! » ponctuant d'interminables prières improvisées

avaient quelque chose d'assez cocasse –, mais leur conduite passait vraiment les bornes. Il y avait dans l'assemblée un vieux bonhomme – frère Bootle, ou quelque chose dans ce goût-là – à qui l'on faisait fréquemment appel pour qu'il nous entraîne dans la prière. Mais à chaque fois qu'il se levait, les vagabonds se mettaient à trépigner et à taper du pied comme au théâtre : j'appris que, lors d'une précédente occasion, il s'était lancé dans une prière improvisée qui avait duré vingt-cinq bonnes minutes et qui n'avait trouvé son terme que grâce à l'intervention du ministre du culte. À un moment, alors que frère Bootle se levait, un vagabond lança : « Deux contre un qu'il passe pas les sept minutes ! » – si fort que toute l'église dut l'entendre. Bientôt, nous faisons à nous tous beaucoup plus de bruit que l'homme de dieu. De temps en temps, en bas, une voix lançait un « Chut ! » indigné, mais sans résultat appréciable. Nous étions bien décidés à gâcher la cérémonie, et rien n'aurait pu nous en empêcher.

Ce fut une curieuse scène, assez répugnante. En bas, une poignée de gens simples et bien intentionnés, sincèrement désireux de prier. En haut, la centaine d'hommes qu'ils venaient de nourrir et qui faisaient tout pour saboter le culte. Un hémicycle de trognes crasseuses et hirsutes qui, penchées du haut de la galerie, dévidaient leurs sarcasmes en exhibant des dents jaunes. Que pouvaient quelques femmes et quelques vieillards contre une centaine de clochards déchaînés ! Ils avaient peur de nous, et nous ne nous gênions pas pour les malmener. C'était notre manière de nous venger de l'humiliation qu'ils nous avaient infligée en nous nourrissant.

Le pasteur était un homme courageux. Il tonna imperturbablement tout au long de son sermon sur Josué et parvint presque à ignorer les quolibets qui pleuvaient d'en haut. Mais à la fin, ayant sans doute atteint les limites de sa patience, il

s'exclama à haute et intelligible voix :

« Je dédie les cinq dernières minutes de mon sermon aux pécheurs impénitents ! »

Sur quoi, il se tourna vers la tribune et continua son prêche cinq minutes durant en nous foudroyant du regard, pour qu'aucune équivoque ne subsiste quant à la catégorie de fidèles qu'il visait. Mais c'était véritablement prêcher dans le désert ! Alors que le brave homme nous menaçait des feux de l'enfer, nous roulions des cigarettes et, au dernier amen, nous dévalâmes l'escalier en poussant des clameurs sauvages et en nous promettant – pas tous mais presque – de ne pas rater le prochain thé gratis, la semaine suivante.

Cette scène, sur le coup, m'a marqué. Elle tranchait tellement sur le comportement habituel des chemineaux, sur cette gratitude abjecte, servile, avec laquelle ils accueillent les charités qu'on leur fait. L'explication était, bien sûr, que nous étions assez supérieurs en nombre aux fidèles pour ne pas avoir à les craindre. L'homme à qui l'on fait la charité, nourrit, quasi invariablement, une haine féroce à l'égard de son bienfaiteur – c'est une constante de la nature humaine. Et quand il se sent soutenu par cinquante ou cent individus partageant son cas, il ne se fait pas faute de déverser sa bile, et de manifester sa haine.

Dans la soirée, après le thé gratis, Paddy récolta miraculeusement dix-huit pence en faisant le guet pour les bagnoles. Juste la somme nécessaire pour une nuit de plus à la pension. Nous la mîmes de côté et restâmes sans rien avaler jusqu'à neuf heures le lendemain soir. Bozo, qui aurait pu nous procurer quelque chose à manger, ne se montra pas de la journée. Les trottoirs étaient mouillés et il avait pris le chemin d'Eléphant and Castle, où il connaissait un emplacement abrité. Par chance, il

me restait un peu de tabac, de sorte que la journée ne fut pas aussi éprouvante que j'aurais pu le craindre.

À huit heures et demie, Paddy vint me prendre pour me conduire à l'Embankment : il y avait là-bas un pasteur qui, une fois par semaine, distribuait des bons de repas. Sous le pont de Charing Cross, une cinquantaine d'hommes attendaient déjà, mirant leurs silhouettes dans les flaques d'eau agitées de frissons. Parmi eux se trouvaient des spécimens proprement terrifiants – des habitués de l'Embankment, et l'Embankment dégrade son homme encore plus sûrement que l'asile de nuit. L'un d'eux, je m'en souviens, portait un pardessus sans boutons qui tenait avec des bouts de ficelle, un pantalon tout effrangé et, aux pieds, des chaussures qui laissaient voir les orteils, et c'était tout. Il arborait une barbe digne d'un fakir et s'était barbouillé le torse et les épaules avec une répugnante substance noirâtre qui ressemblait à du cambouis. Le peu qu'on entrevoyait de sa peau, sous la couche de crasse qui la recouvrait, avait la blancheur d'une feuille de papier, conséquence sans doute d'un mal sournois. Je saisis quelques paroles qu'il proféra : il s'exprimait assez bien, à la manière d'un employé de bureau ou d'un chef de rayon.

Le pasteur fit bientôt son apparition et les hommes se rangèrent à la queue leu leu dans l'ordre de leur arrivée. Ce pasteur était un jeune homme potelé, à l'air affable, qui ressemblait étrangement au Charlie que j'avais connu à Paris. Il paraissait timide et embarrassé et se contenta, en guise d'allocution, d'un bref bonsoir. Il remonta rapidement la file, glissant un bon dans la main de chacun sans attendre qu'on le remercie. En conséquence, chacun de nous fit cette fois montre d'une sincère reconnaissance et tout le monde déclara que ce pasteur était un sacré bon gars. Il y eut même quelqu'un pour s'exclamer, alors que le pasteur pouvait encore l'entendre, « Çui-

là, en tout cas, ça fera pas un de ces enfoirés d'évêques ! » – ce commentaire ayant naturellement la valeur d'un vif éloge.

Les bons, d'une valeur de six pence chacun, étaient valables pour une gargote située non loin de là. Une fois sur place, nous pûmes constater que le patron, sachant très bien que nous n'avions pas d'autre endroit où aller, se remplissait allègrement les poches en servant tout juste quatre pence de nourriture en échange de chaque bon. Paddy et moi ayant mis nos bons en commun, nous nous vîmes servir un repas que nous aurions payé sept ou huit pence chez n'importe quel restaurateur. Le pasteur avait manifestement distribué pour plus d'une livre de bons : le patron faisait donc chaque semaine sept shillings et plus de bénéfice sur le dos des clochards que nous étions. Ce genre d'escroquerie est un aspect normal de la condition de trimardeur, et rien ne s'oppose à ce qu'il se perpétue tant qu'on persistera à distribuer des bons de nourriture au lieu d'espèces sonnantes.

Nous retrouvâmes, Paddy et moi, la pension et, l'estomac encore creux, fîmes de notre mieux pour le combler avec, comme substitut, la chaleur du feu. À huit heures et demie, Bozo fit son apparition, épuisé, le visage décomposé car, avec sa jambe estropiée, la marche était pour lui un supplice permanent. Il n'avait pas gagné un penny, tous les emplacements abrités étant déjà occupés, et il avait passé plusieurs heures à tendre ouvertement la main, en guettant d'un œil la venue des agents. Il avait ainsi récolté huit pence, c'est-à-dire qu'il lui manquait un penny pour payer son lit. L'heure de régler était déjà passée depuis un bout de temps, et il n'avait pu s'introduire dans la pension qu'en déjouant la vigilance du gérant. Il risquait à tout moment d'être pris et mis à la rue, contraint d'aller dormir sous un pont. Bozo vida ses poches et examina ce qu'il pourrait bien

vendre dans les objets qu'elles renfermaient. Il opta finalement pour le rasoir, fit le tour de la cuisine, et se retrouva quelques minutes plus tard nanti de trois pence – de quoi payer son lit, s'offrir un bol de thé et avoir encore un demi-penny devant lui.

Bozo prit son bol de thé et alla s'asseoir près du feu pour sécher ses vêtements mouillés. Tandis qu'il buvait, je le vis soudain secoué par un rire silencieux, comme quand une bonne blague vous revient à l'esprit. Je lui demandai le motif de son hilarité.

« Ah, ça, pour être bonne, elle est bonne. Assez bonne pour paraître dans *Punch*. Tu ne devineras jamais ce que j'ai fait !

— Non, quoi ?

— J'ai vendu mon rasoir et je n'ai même pas pensé à me raser avant ! Ah, comme couillon... ! »

Il n'avait rien absorbé depuis le matin, avait parcouru plusieurs kilomètres à pied avec sa jambe estropiée, ses vêtements étaient trempés et il lui restait en tout et pour tout un demi-penny pour s'acheter à manger. Et il trouvait encore la force de rire de la perte de son rasoir. Un personnage vraiment à part, vous dis-je.

XXXIV

Le lendemain, totalement à bout de ressource, je pris avec Paddy le chemin de l'asile de nuit, par les quartiers sud et Old Kent Road, en direction de Cromley. Il n'était pas possible de choisir un asile à Londres car Paddy, qui y était récemment passé, ne voulait pas courir le risque de subir une semaine de consigne. Restaient donc à couvrir vingt-cinq kilomètres sur l'asphalte, avec les talons qui se couvrent d'ampoules et la faim au ventre. Paddy, l'œil aux aguets, scrutait la chaussée, pour faire provision de mégots dans la perspective du séjour à l'asile. Finalement sa persévérance fut récompensée, puisqu'il trouva un penny. Nous fîmes l'achat d'un gros morceau de pain rassis que nous dévorâmes chemin faisant.

Quand nous arrivâmes à Cromley, il était trop tôt pour nous présenter à l'asile de nuit. Nous poursuivîmes notre route, pendant quelques kilomètres encore, jusqu'à un petit bois en lisière d'une prairie, où l'on pouvait s'asseoir. C'était un lieu de rendez-vous bien connu des trimardeurs, comme en témoignait l'herbe foulée, les journaux détrempés et les boîtes de conserve rouillées laissées à l'abandon. D'autres chemineaux arrivaient, seuls ou par deux. C'était une belle journée d'automne. Non loin de là on découvrait d'épais bouquets de tanaïses. Il me semble encore sentir l'odeur entêtante de ces tanaïses, luttant avec la puanteur des corps de vagabonds. Dans la prairie, deux poulains à la robe couleur terre de Sienne, avec une queue et une crinière blanches, broutaient près d'une barrière. Nous nous étions allongés par terre, transpirants, épuisés. Quelqu'un parvint à trouver des brindilles sèches pour allumer un feu et nous bûmes

du thé sans lait à même une gamelle de fer qui circulait à la ronde.

Certains se mirent à raconter des histoires. Notamment un certain Bill, un véritable vieux de la vieille, trimardeur invétéré, bâti en Hercule et ennemi déclaré du travail. À l'en croire avec sa robuste constitution il n'avait qu'à paraître pour se faire embaucher comme terrassier, mais dès qu'il touchait sa première paie, au bout d'une semaine, il prenait une effroyable cuite et se faisait aussitôt renvoyer. Entre deux périodes de travail, il mendiait sans vergogne, principalement auprès des commerçants. Voici un exemple des discours qu'il pouvait tenir :

« Sûr que j'avais pas aller bien loin dans ce foutu Kent. Pas un pays oùsqu'on fait son beurre, le Kent. Trop de mendigots dans le coin. Ces cochons de boulangers préfèrent le jeter, leur pain, plutôt que de vous le donner. Maintenant, Oxford, c'est fameux pour allonger la paluche, ouais, fameux. Quand j'étais à Oxford, on me refilait du pain, et du lard, et du bœuf, et chaque soir je tapais aux étudiants des pièces de six pence, pour mon pieu. Le dernier soir, y me manquait deux pence pour pioncer ; alors j'avise un cureton et j'y demande trois pence. Il me donne trois pence, et le moment d'après il veut me faire fourrer au bloc pour mendicité. "Ouais, vous étiez en train de mendier", il me dit, le flic. "Non, que je lui réponds, c'est du mensonge, je demandais juste l'heure au monsieur." Le flic, il se met à farfouiller sous mon lardeuss, et il tombe sur une livre de viande et deux miches de pain. "Et ça, alors, qu'est-ce que c'est ? qu'il me fait. Bon, z'allez me suivre au poste." Là-bas, je m'en prends aussi sec pour sept jours. Depuis, j'm'en méfie comme de la peste, de ces enfoirés de curetons. Mais merde, après tout, ce que j'en ai à foutre, moi, de sept jours à l'ombre ? »

Apparemment, toute sa vie s'ordonnait selon ce rythme : mendicité, cuites et séjours à l'ombre. Et en évoquant tout cela il

riaient aux éclats, comme s'il s'était agi d'une formidable plaisanterie. La mendicité ne devait certainement pas lui rapporter des sommes folles, car il n'avait sur le dos qu'un costume en velours à grosses côtes, une écharpe et une casquette – ni chaussettes ni linge de corps. Cela dit, il était gras, d'humeur gaie et son haleine sentait la bière – chose extrêmement rare chez les chemineaux d'aujourd'hui.

Deux vagabonds racontèrent une sombre histoire de fantômes qui avait eu pour décor l'asile de Cromley. Selon eux, quelques années auparavant, il y avait eu un suicide là-bas. Un trimardeur était arrivé à passer en douce un rasoir dans sa cellule, et là il s'était ouvert la gorge. Le matin, quand le Tramp Major passa faire sa tournée, le cadavre bloquait la porte, au point qu'il fallut casser un bras du mort pour arriver à l'ouvrir. En guise de vengeance, l'esprit du défunt avait décidé de hanter la cellule, et tous ceux qui y dormaient étaient assurés de trépasser dans l'année. Naturellement, les deux conteurs ne manquaient pas d'exemples à fournir à l'appui de leurs dires. Si une porte de cellule résistait quand on essayait de l'ouvrir, mieux valait ne pas insister, car c'était la cellule hantée.

Deux autres vagabonds, d'anciens marins, firent un autre sinistre récit. Un homme (ils juraient l'avoir personnellement connu) avait projeté de s'embarquer clandestinement à bord d'un bateau en partance pour le Chili. La cargaison du navire consistait en grandes caisses de marchandises et, avec la complicité d'un docker, l'homme était parvenu à se glisser dans l'une d'elles. Mais le docker s'était trompé dans l'ordre de chargement des caisses. La grue avait agrippé celle où se trouvait le passager clandestin, l'avait enlevée dans les airs et déposée tout au fond de la cale, si bien qu'elle se trouva enfouie sous des centaines d'autres.

Personne ne s'aperçut de rien jusqu'à la fin de la traversée, où l'on découvrit les restes décomposés du passager clandestin, mort d'asphyxie.

Un autre orateur conta l'histoire de Gilderoy, le voleur écossais. Ce Gilderoy était celui qui, condamné à la potence, s'était échappé, avait retrouvé le juge responsable de la sentence et – fameuse vengeance ! – l'avait pendu haut et court. Les trimardeurs adoraient visiblement cette histoire, mais le curieux de l'affaire était de voir qu'ils l'avaient complètement déformée. Dans leur version, Gilderoy avait trouvé refuge aux Amériques, alors qu'en réalité il fut repris et mis à mort. Le récit avait été arrangé, de propos délibéré sans aucun doute, exactement comme les enfants arrangent à leur façon l'histoire de Samson ou de Robin des Bois, afin de lui donner un dénouement heureux mais parfaitement fictif.

De fil en aiguille, on en vint à parler Histoire, et un très vieil homme déclara que la « loi de la première morsure⁹ » était une survivance de l'époque où les nobles chassaient l'homme au lieu de chasser le daim. Dans l'assistance, il y eut des gens pour se moquer de lui, mais le vieil homme tenait dur comme fer à son idée. Il avait aussi entendu parler des lois sur le blé et du *jus primae noctis* (il croyait que celui-ci avait réellement existé). Et encore de la Guerre civile, qui était dans son esprit une révolte des pauvres contre les riches – sans doute confondait-il avec les jacqueries paysannes. Je ne pense pas que ce vieil homme ait su lire, et ce n'était certainement pas des articles de journaux qu'il répétait. Ces bribes d'Histoire s'étaient transmises de génération en génération parmi les vagabonds, avaient peut-être même, pour certaines, traversé des siècles. C'était là un reliquat de tradition orale, persistant comme un écho assourdi depuis le Moyen Âge.

Escorté de Paddy, je me présentai à six heures du soir à l'asile

pour n'en ressortir que le lendemain matin à dix heures. L'endroit ressemblait beaucoup à Romton ou Edbury et nous ne découvrîmes pas trace du fantôme. Parmi les hospitalisés de la nuit se trouvaient deux jeunes gens, prénommés William et Fred, d'anciens pêcheurs du Norfolk qui respiraient la joie de vivre et adoraient chanter. Ils avaient à leur répertoire une chanson intitulée *Malheureuse Bella* dont les paroles méritent d'être retranscrites. Je les entendis la chanter une demi-douzaine de fois au cours des deux journées suivantes, de sorte que j'ai pu la retenir par cœur, à l'exception d'un ou deux vers qui m'échappent. Cela donnait :

*Bella était jeune et Bella était belle,
avec ses grands yeux bleus et ses cheveux dorés.
Oh, malheureuse Bella !
Son pas était léger et son cœur plein d'allégresse,
mais elle était sans cervelle, si bien qu'un beau jour
elle se trouva grosse des œuvres
d'un méchant, cruel et sournois suborneur.*

*La pauvre Bella était jeune, elle ne savait pas
que le monde est traître et les hommes trompeurs.
Oh, malheureuse Bella !
Elle dit : « Mon prétendant agira justement
en m'épousant maintenant puisqu'il le doit. »
Son cœur était plein d'un amour confiant
pour un méchant, cruel et sournois suborneur.*

*Elle se rendit chez son prétendant ; mais le vaurien
avait fait tout emballer et s'était esquivé.
Oh, malheureuse Bella !*

*Sa logeuse lui dit : « Hors de ma vue catin,
je ne veux pas que tu viennes souiller ma maison ! »
Pauvre Bella, réduite à l'affliction,
par un méchant, sournois et cruel suborneur !*

*Toute la nuit elle erra dans les neiges cruelles,
au prix de quelles souffrances, qui le dira.
Oh, malheureuse Bella !
Et quand l'aube rougeoya,
Hélas, hélas, elle était morte, la pauvre Bella.
Renvoyée si jeune dans son lit de solitude
par un méchant, sournois et cruel suborneur !*

*Ainsi donc, voyez-vous, quoi que vous fassiez,
la souffrance vient toujours couronner le péché.
Oh, malheureuse Bella !
Et comme on la mettait dans la froide terre,
les hommes dirent : « Eh oui, c'est comme ça la vie »,
tandis que les femmes chuchotaient, à basse et douce voix :
« Voilà bien les hommes, ces sacrés salauds ! »*

William et Fred étaient d'incorrigibles vauriens, de l'espèce qui vaut aux vagabonds leur mauvaise réputation. Ils avaient appris je ne sais comment que le Tramp Major de Cromley disposait d'un stock de vieux vêtements destinés aux chemineaux particulièrement indigents. Avant de se présenter à l'asile, William et Fred ôtèrent leurs chaussures, tailladèrent les coutures et entaillèrent les semelles de manière à les mettre quasiment hors d'usage. Après quoi, ils réclamèrent deux paires de chaussures et le Tramp Major, voyant l'état des leurs, leur en attribua à chacun une paire presque neuve. Le lendemain matin, William et Fred

n'étaient pas plus tôt sortis de l'asile qu'ils les revendaient pour un shilling et neuf pence. Apparemment, ils pensaient avoir fait une excellente affaire en récoltant cette somme et en gardant aux pieds de véritables ruines.

En quittant l'asile, tout le monde prit la direction du sud, en un long et traînant cortège, à destination de Lower Binfield et Ide Hill. Sur la route, une bagarre éclata entre deux vagabonds. Ils s'étaient querellés la veille au soir, l'un ayant, semble-t-il, lancé un « *Bull shit* » (foutaises) que l'autre avait interprété comme « *Bolshie* » (bolchevik) : mortelle injure qui demandait réparation. Ils réglèrent donc l'affaire dans un champ, sous le regard d'une douzaine d'entre nous. La scène demeure gravée dans mon esprit à cause d'un détail : alors que celui qui avait le dessous mordait la poussière, sa casquette roula à terre, dévoilant un crâne couvert de cheveux blancs. Voyant quoi, nous fûmes quelques-uns à intervenir pour faire cesser l'affrontement. Entre-temps, Paddy avait fait son enquête et découvert que le véritable motif de la querelle était, comme d'habitude, une affaire de quelques sous de nourriture.

Nous arrivâmes de très bonne heure à Lower Binfield et, pour tuer le temps, Paddy alla frapper à quelques portes de service, demandant à chacune d'elles si on n'aurait pas un menu travail à lui confier. Dans une maison, on lui donna des caisses à débiter à la hache pour faire du bois à brûler et, lorsqu'il dit qu'il avait un ami dehors, on me fit entrer et nous abattîmes ensemble la besogne. Quand nous eûmes terminé, la maîtresse de maison dit à la bonne de nous apporter une tasse de thé. Je revois encore cette pauvre fille sortir de la maison, l'air effrayé, puis, perdant soudain tout courage, déposer les tasses dans l'allée et tourner précipitamment les talons pour aller s'enfermer dans la cuisine : tant est grande la peur qu'inspire le seul mot de « chemineau ». Nous reçûmes six

pence chacun, que nous employâmes à acheter un pain de trois pence et une demi-once de tabac.

Il nous restait cinq pence que Paddy jugea sage d'enterrer, car le Tramp Major de Lower Binfield avait la réputation d'un tyran très capable de nous refuser l'entrée de l'asile si nous avions sur nous une somme d'argent, aussi minime soit-elle. C'est une pratique usuelle chez les vagabonds que d'enterrer ainsi son argent. S'ils veulent malgré tout introduire clandestinement une somme un peu importante à l'intérieur de l'asile, ils cousent les pièces à l'intérieur de leurs vêtements : naturellement, s'ils se font prendre, c'est la prison qui les attend. À ce sujet, Paddy et Bozo en avaient une bien bonne à raconter. Un Irlandais (pour Bozo, c'était un Irlandais, pour Paddy, un Anglais) qui n'était pas un vagabond et qui avait trente livres en sa possession avait échoué dans un village où il ne restait pas un lit de libre. Il s'adressa à un trimardeur, lequel lui conseilla d'aller au dépôt de mendicité. Il est très courant, quand on ne trouve pas de lit pour la nuit, d'en obtenir un au dépôt de mendicité, en échange d'une somme raisonnable. L'Irlandais crut astucieux de se présenter comme un vagabond ordinaire, espérant ainsi avoir un lit pour rien. Il avait cousu les trente livres à l'intérieur de ses vêtements. Mais le trimardeur qui l'avait renseigné, flairant l'aubaine, demanda en privé au Tramp Major la permission de partir le lendemain matin de bonne heure, prétextant qu'il avait un travail en vue. Il quitta donc l'asile à six heures du matin – avec sur lui les vêtements de l'Irlandais. Celui-ci porta plainte pour vol et écopa de trente jours de prison pour s'être fait héberger indûment dans un asile pour indigents.

XXXV

Arrivés à Lower Binfield, nous restâmes un long moment vautrés sur l’herbe du pré communal, avec les villageois qui nous épiaient, bien retranchés derrière leurs clôtures. Un pasteur, accompagné de sa fille, vint nous observer en silence durant quelques minutes, comme si nous avions été des poissons dans un aquarium, puis s’en alla. Nous étions plusieurs douzaines à attendre ainsi. William et Fred étaient là, chantant comme à leur habitude. Il y avait les deux hommes qui s’étaient battus, et Bill le mendiant. Il avait fait la tournée des boulangers et avait des quantités de bouts de pain rassis emmagasinés sous sa veste, à même la peau. Il les distribua à la ronde, à notre grande satisfaction à tous. Il y avait aussi une femme parmi nous – la première que je rencontrais chez les trimardeurs. C’était une femme d’une soixantaine d’années, grassouillette, l’air sale et fripé, avec une longue jupe noire qui traînait jusqu’à terre. Elle affichait de grands airs très dignes et, si quelqu’un venait à s’asseoir près d’elle, elle reniflait avec mépris et s’écartait de l’importun.

« Z’allez où comme ça, ma bonne dame ? », demanda un vagabond.

Elle renifla et plongea son regard dans le lointain.

« Allez, M’dame, reprit l’homme, faites pas la tête. Soyez copine. Après tout, on est tous embarqués sur la même galère.

– Merci bien, fit sèchement la dame. Quand j’aurai envie de frayer avec des clochards, je vous le ferai savoir. »

Je fus frappé, et malgré moi amusé, par le ton sur lequel elle prononça le mot « clochard ». C’était, en un éclair, toute son âme

qui semblait mise à nue. Une petite âme de femme, une âme à œillères, à qui des années de trimard n'avaient rien appris. C'était de toute évidence une veuve respectable, jetée sur les routes par quelque baroque concours de circonstances.

L'asile ouvrait ses portes à six heures. On était un samedi et nous allions y être bouclés, conformément à l'usage, jusqu'au lundi. Pourquoi cet usage, je n'en sais trop rien. Peut-être le sentiment confus que le dimanche doit se traduire par quelque chose de désagréable. Quand on nous inscrivit, je donnai comme métier « journaliste ». C'était certainement plus conforme à la vérité que « peintre », car il m'était arrivé de gagner un peu d'argent en écrivant des articles pour des journaux, mais ce n'était guère une chose à dire, en raison des questions que cela devait inévitablement entraîner. Dès que nous fûmes à l'intérieur, alignés pour la fouille, le Tramp Major appela mon nom. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à l'air raide et militaire. Sans doute pas le tyran qu'on m'avait dépeint, mais ses manières brusques trahissaient l'ancien soldat.

« Qui est X... ? (je ne me souviens plus du nom que j'avais donné) demanda-t-il.

— Moi, monsieur.

— Alors, vous êtes journaliste ?

— Oui, monsieur », fis-je avec un tremblement.

Quelques questions suffiraient à dévoiler mon imposture, et c'était dans ce cas la prison qui m'attendait. Mais le Tramp Major se contenta de me détailler pensivement et reprit :

« Vous êtes donc quelqu'un de comme il faut ? Un gentleman, hé ?

— Je suppose. »

Il me jeta un nouveau regard appuyé.

« Bien, c'est une fichue déveine, patron. Une fichue déveine. »

Après quoi, il fit preuve à mon égard d'une partialité que rien ne justifiait, et même d'une sorte de déférence. Il ne me fouilla pas et, dans la salle de bains, me donna une serviette propre pour moi tout seul – luxe absolument inouï. Tant le mot de « gentleman » a de vertus aux oreilles d'un ancien militaire.

À sept heures, ayant englouti notre ration de pain et de thé, nous étions dans nos cellules. On dormait à un par cellule, il y avait des châlits et des paillasses, de sorte qu'on aurait pu s'attendre à une bonne nuit de sommeil. Mais il n'y a pas d'asile parfait, et le vice caché de Lower Binfield, c'était le froid. Les radiateurs ne fonctionnaient pas encore et les deux couvertures qu'on nous avait données étaient de minces étoffes de coton à peu près dépourvues d'utilité. On était à peine en automne mais il faisait déjà passablement froid. Les douze longues heures de la nuit se passèrent donc pour chacun à se retourner sans cesse d'un côté sur l'autre, à s'endormir quelques minutes pour se réveiller en grelottant. Pas question de fumer, car le tabac que nous avions réussi à passer en fraude était resté dans nos vêtements, et ceux-ci étaient sous clé jusqu'au lendemain matin. D'un bout à l'autre du couloir, c'étaient des grognements incessants, avec parfois un juron braillé à tue-tête. Personne, je pense, ne dut parvenir à dormir plus d'une heure ou deux dans la nuit.

Au matin, après le petit déjeuner et la visite du médecin, le Tramp Major nous parqua dans le réfectoire et referma la porte à clé sur nous. C'était une pièce au sol garni de dalles de pierre, aux murs blanchis à la chaux, d'une indicible tristesse avec son mobilier de bois blanc et son odeur de prison. Les fenêtres, grillagées, étaient placées trop haut pour qu'on puisse avoir une quelconque vue sur l'extérieur, et la décoration se réduisait à une pendule et à un exemplaire du règlement des asiles de nuit. Serrés

au coude à coude sur les bancs, nous étions déjà figés par l'ennui alors qu'il était à peine huit heures du matin. Il n'y avait rien à faire, rien à dire, même pas la place de bouger. Notre seule consolation, c'était la cigarette, car il était tacitement admis qu'on pouvait fumer à condition de ne pas se laisser prendre sur le fait. Scotty, un petit trimardeur hirsute pourvu d'un accent bâtard, moitié cockney, moitié Glasgow, était sans tabac : la boîte en fer-blanc contenant ses mégots avait glissé de sa chaussure pendant la fouille et lui avait été confisquée. Je lui offris de quoi rouler une cigarette. Nous fumions furtivement, en fourrant, comme des écoliers, notre cigarette dans notre poche dès que nous entendions le pas du Tramp Major.

La plupart des chemineaux passèrent dix heures de suite dans cette pièce sans confort et sans âme. Dieu sait comment ils ont pu tenir. Je fus, pour ma part, plus heureux, car, vers dix heures, le Tramp Major vint désigner quelques hommes pour effectuer diverses corvées et m'affecta à la cuisine – poste convoité entre tous. Au même titre que la serviette propre, c'était là encore un effet du charme opéré par le mot magique de « gentleman ».

Il n'y avait rien à faire à la cuisine. Je filai donc sur la pointe des pieds et allai rejoindre, dans un petit local utilisé comme réserve à pommes de terre, quelques autres pensionnaires qui s'étaient réfugiés là pour couper à l'office du dimanche matin. Il y avait des caisses sur lesquelles on pouvait s'asseoir confortablement, de vieux numéros du *Family Herald* et même un *Raffles* provenant de la bibliothèque de l'asile. Les indigents m'apprirent un certain nombre de choses intéressantes sur la vie qu'on mène dans ce type d'établissement. Je découvris ainsi que ce qui leur faisait le plus horreur, c'était l'uniforme imposé, comme un stigmate infamant, par la charité publique. S'ils avaient pu garder leurs effets personnels, voire seulement leur casquette et leur écharpe,

ils auraient ressenti de manière infiniment moindre leur condition d'indigents. J'eus droit, pour le déjeuner, au menu de l'asile et fis ainsi un repas à rassasier un boa constrictor – le plus somptueux repas que je faisais depuis l'époque de l'hôtel X... Les indigents me dirent que, le dimanche, ils se bourraient à éclater, alors qu'ils devaient se serrer la ceinture le reste de la semaine. Le repas terminé, le cuisinier me mit à la vaisselle et m'ordonna de jeter tous les restes. Le gaspillage était ahurissant et, compte tenu de la situation, terrifiant. Des rôtis à peine entamés, de pleins seaux de morceaux de pain et de légumes étaient jetés aux ordures, pêle-mêle avec les feuilles de thé. Je remplis ainsi, à ras bord, cinq poubelles avec des aliments parfaitement comestibles. Et pendant ce temps, cinquante chemineaux étaient assis non loin de là, restant encore sur leur faim après le bout de pain et de fromage qu'on leur avait offert – plus peut-être deux pommes de terre bouillies froides en l'honneur du dimanche. D'après les pensionnaires, on jetait délibérément la nourriture pour ne pas en faire profiter les trimardeurs.

À trois heures, je retournai à l'asile. Depuis huit heures du matin, les vagabonds étaient là, assis sur les mêmes bancs, tassés les uns contre les autres au point de pouvoir à peine remuer du coude, à moitié fous d'ennui. Le tabac même commençait à manquer, car un chemineau ne peut compter que sur les mégots qu'il grappille au fil des rues, de sorte qu'il se trouve très vite démuné si on le coupe de ses sources d'approvisionnement ordinaires. Ils étaient, pour la plupart, trop accablés d'ennui pour trouver le courage de parler. Ils restaient là, assis sur leur banc, le regard perdu dans le vide, leurs visages crevassés fendus par de gigantesques bâillements. La salle tout entière suait l'ennui.

Paddy, les fesses endolories par le contact du bois nu, était

d'humeur plus larmoyante que jamais. Pour tuer le temps, j'engageai la conversation avec un vagabond qui m'avait paru un peu plus intéressant que les autres, un jeune menuisier portant faux col et cravate et qui, me dit-il, en était réduit à faire le trimard faute d'outils pour travailler. Il observait une certaine réserve vis-à-vis des autres et se comportait davantage en homme libre qu'en assisté. Il s'intéressait à la littérature et avait dans sa poche un exemplaire de *Quentin Durward*. Il me dit qu'il ne mettait jamais les pieds dans un asile de nuit, à moins d'y être poussé par la faim ; il préférait dormir à l'abri d'une haie ou d'une meule de foin. Sur la côte sud, plusieurs semaines durant, il avait mendié dans la journée et dormi la nuit dans des cabines de bain.

La conversation s'orienta vers la vie de trimardeur. Il critiqua le système qui oblige un vagabond à passer quatorze heures par jour dans un asile, et les dix heures restantes à marcher en évitant la police. Il évoqua son propre cas : six mois vécus aux crochets de la société parce qu'il lui manquait quelques livres pour acheter des outils. C'était stupide, selon lui.

Je lui parlai alors du gaspillage de nourriture dont j'avais été le témoin à la cuisine et lui dis ce que j'en pensais. Aussitôt, il changea de ton. Je vis que j'avais réveillé en lui le rat d'église qui sommeille en tout ouvrier anglais. Bien qu'ayant dû, comme les autres, se serrer la ceinture au repas de midi, il trouva néanmoins une foule de raisons pour m'expliquer qu'il valait mieux jeter la nourriture plutôt que la donner aux vagabonds. Et il m'admonesta sévèrement :

« On ne peut pas faire autrement, me dit-il. Si ces endroits étaient trop douillets, vous verriez affluer toute la lie du pays. C'est uniquement la mauvaise nourriture qu'on vous donne qui tient cette racaille à l'écart. Ces trimardeurs sont simplement trop fainéants pour travailler, voilà tout. Ils n'ont pas besoin d'être

encore encouragés à fainéanter. C'est de la racaille. »

J'essayai de lui montrer qu'il se trompait, mais il ne voulait rien entendre, ne cessant de répéter :

« Il faut pas avoir pitié de ces fainéants-là. La lie de la société, voilà ce que c'est. Pas des gens comme vous et moi. C'est de la racaille, c'est tout. »

Il était assez frappant de constater le soin pharisien qu'il mettait à se démarquer de « ces fainéants-là ». Cela faisait six mois qu'il traînait sur les routes mais, au regard de Dieu, il n'était pas un vagabond. Je pense qu'on doit trouver plus d'un vagabond remerciant quotidiennement Dieu de lui avoir épargné la condition de vagabond – à l'image de ces touristes qui ne cessent de pester contre la touristique engeance.

Trois mornes heures s'écoulèrent. À six heures, le dîner arriva et se révéla parfaitement immangeable. Le pain, déjà dur le matin (on l'avait coupé en tranches dans la soirée du samedi), était maintenant aussi résistant sous la dent que du biscuit à soldat. Heureusement, il était tartiné de graisse de bœuf ; nous nous rabattîmes donc sur cette graisse, en laissant le pain. C'était toujours mieux que rien. À six heures et quart, au lit. Entre-temps, d'autres trimardeurs s'étaient présentés et, pour ne pas mélanger les diverses fournées d'arrivants (par peur des maladies infectieuses), les nouveaux héritèrent des cellules, tandis qu'on nous transférait dans les dortoirs. Notre dortoir était une sorte de grange garnie de trente lits très rapprochés les uns des autres et d'un baquet en guise de pot de chambre commun. La puanteur était abominable et les vieux ne cessèrent de tousser et de se lever à tout bout de champ pendant la nuit. Mais cette promiscuité avait le mérite d'élever la température, par simple effet de la chaleur animale, et nous pûmes dormir un peu.

Nous nous dispersâmes à dix heures du matin, après une nouvelle visite médicale, nantis d'un morceau de pain et de fromage pour le repas de midi. William et Fred, forts du shilling qu'ils possédaient, piquèrent leur pain sur les grilles de l'asile – en signe de protestation, affirmèrent-ils. C'était le deuxième asile du Kent dont ils se fermaient ainsi les portes, mais ils paraissaient ravis de leur exploit. Ils étaient d'humeur plutôt gaie, pour des vagabonds. L'idiot du jour (il y a un idiot congénital dans tout rassemblement de chemineaux) se déclara trop épuisé pour marcher et s'accrocha aux grilles, si bien que le Tramp Major dut venir le faire déguerpir à coups de pied aux fesses. Paddy et moi tournâmes nos pas vers le nord, en direction de Londres. Les autres, pour la plupart, se rendaient à Ide Hill, qui avait la réputation d'être un des pires asiles de nuit qu'on puisse trouver en Angleterre¹⁰.

Il faisait à nouveau un beau temps d'automne et la route était calme, avec très peu d'automobiles qui passaient. L'air embaumait l'églantine après les odeurs mêlées de sueur, de savon et d'égout que l'on respirait à l'asile. Nous aurions pu nous croire les deux seuls vagabonds sur cette route. Soudain, j'entendis derrière moi tin bruit de pas précipités et quelqu'un qui appelait. C'était le petit Scotty, le trimardeur de Glasgow, qui courait après nous, tout essoufflé. Il sortit de sa poche une boîte de fer rouillé en arborant le sourire amical de l'homme qui a une dette de reconnaissance à acquitter.

« Ah, te v'là, compagnon ! fit-il. Je te dois quelques mégots. Hier, tu m'as donné de quoi fumer. Ce matin, à la sortie, le Tramp Major m'a rendu ma boîte. Une bonne manière en vaut une autre – voilà pour toi. »

Et il fit glisser dans ma paume quatre infâmes mégots gluants

et fripés.

XXXVI

Je voudrais consigner ici quelques remarques générales sur les chemineaux. Quand on y pense, ces hommes constituent une sorte de monstruosité qui mérite d'être étudiée de plus près. Il est assez monstrueux de voir une tribu forte de plusieurs dizaines de milliers d'individus contrainte de sillonner sans relâche l'Angleterre, du nord au sud et du sud au nord, comme autant de Juifs errants. Mais si le cas mérite de toute évidence examen, il faut, pour seulement aborder cet examen, se débarrasser d'un certain nombre de préjugés. Ces préjugés prennent leurs racines dans l'idée que tout chemineau est *ipso facto* une canaille. C'est une idée que l'on nous a inculquée dès l'enfance, si bien qu'il existe aujourd'hui dans notre esprit une sorte d'archétype mythique du vagabond : un être abominable et plutôt dangereux qui préférerait mourir plutôt que de travailler ou de se laver, et qui passe son temps à mendier, à boire et à voler des poules dans les basses-cours. Ce monstre n'entretient pas plus de rapport avec la réalité que le Chinois perfide des romans-feuilletons, mais c'est une image qu'il est difficile d'oublier. Le mot même de chemineau suffit à faire surgir cette image. Et le crédit qu'on y ajoute empêche de voir clairement les véritables problèmes du vagabondage.

Posons une question fondamentale : pourquoi, d'une manière générale, y a-t-il des vagabonds ? Curieusement, on s'aperçoit que bien peu de gens ont une idée des raisons qui poussent un vagabond à prendre la route. Et, conséquence logique du mythe de l'abominable trimardeur, les motifs les plus extravagants sont avancés. On dit, par exemple, que les chemineaux se lancent sur les routes pour ne pas avoir à travailler, pour mendier plus

facilement, pour trouver des occasions de mauvais coups, voire – explication saugrenue entre toutes – parce que ça leur plaît de faire le trimard. J’ai même lu dans un traité de criminologie qu’il s’agissait là d’un atavisme, d’un retour au stade nomade de l’humanité. Alors qu’il y a au vagabondage des raisons évidentes, qui crèvent les yeux. Il est inepte d’affirmer que le vagabondage relève d’un atavisme nomade : à ce compte-là, on pourrait aussi bien prétendre qu’un voyageur de commerce se déplace en vertu d’un atavisme. Un vagabond vagabonde non parce que cela lui plaît, mais pour une raison identique à celle qui pousse l’automobiliste anglais à tenir sa gauche : parce qu’il y a une loi qui l’y contraint. Un indigent, s’il n’a pas le secours de l’assistance publique, ne peut compter que sur l’asile de nuit, et comme il ne peut passer qu’une nuit dans un même asile, il est bien obligé de se déplacer sans cesse. C’est un vagabond parce que, les lois étant ce qu’elles sont, c’est ça ou mourir de faim. Mais les gens ont été nourris de l’idée de l’abominable chemineau, et c’est pourquoi ils préfèrent croire que les vagabonds sont mus par des raisons plus ou moins inavouables.

En réalité, bien peu de ce qui constitue l’image de l’abominable chemineau résiste à l’examen. Prenez l’idée généralement reçue selon laquelle les vagabonds sont des individus dangereux. Avant toute expérience, on peut déjà déclarer que les vagabonds ne sont pas des menaces pour les honnêtes gens, car s’ils l’étaient on les traiterait en conséquence. Un asile de nuit accueille couramment une centaine de vagabonds par nuit, et il y a tout au plus trois personnes pour prendre en charge ces dangereux individus. Imagine-t-on une centaine de brigands confiés à la surveillance de trois hommes non armés ? En fait, quand on voit la manière dont les vagabonds se laissent rudoyer par le personnel de l’asile de nuit, on se rend compte que ce sont les créatures les plus dociles,

les plus soumises qu'on puisse imaginer. Prenez cette autre idée reçue selon laquelle les vagabonds seraient des ivrognes : une idée parfaitement ridicule si l'on y réfléchit un tant soit peu. Il ne fait pas de doute que beaucoup de vagabonds boiraient si on leur en donnait l'occasion – mais voilà, ils n'en ont jamais l'occasion. Dans l'Angleterre d'aujourd'hui, le pâle et insipide liquide qu'on désigne sous le nom de bière se vend sept pence la pinte. Pour arriver à s'enivrer avec cette tisane, il faudrait au moins une demi-couronne, et un vagabond a rarement une telle somme à sa disposition. L'idée selon laquelle les vagabonds seraient d'impudents parasites de la société (les « mendiants professionnels ») n'est pas totalement dénuée de fondement, mais elle ne vaut que pour un faible pourcentage des cas à envisager. Le parasitisme cynique, délibéré, tel qu'on peut le découvrir dans les livres de Jack London sur les *tramps* américains, n'est pas inscrit dans le caractère anglais. Les Anglais forment une race à forte conscience du devoir, avec le sentiment très développé de ce que la pauvreté a de scandaleux. On ne saurait imaginer l'Anglais moyen se muant délibérément en parasite, et ce caractère national ne s'abolit pas pour la simple raison qu'un homme se trouve du jour au lendemain privé de travail. En fait, si l'on garde présent à l'esprit qu'un vagabond n'est pas autre chose qu'un Anglais sans travail contraint par les lois à mener une vie de vagabond, alors le spectre de l'abominable trimardeur s'évanouit. Je ne prétends pas, bien sûr, que les vagabonds soient tous des petits saints. Je dis simplement que ce sont des êtres humains comme vous et moi, et que s'ils ne sont pas tout à fait comme vous et moi, c'est le résultat et non la cause de leur mode de vie.

Il s'ensuit que l'attitude du « ils n'ont que ce qu'ils méritent » est aussi injuste que le serait semblable attitude dans le cas

d'infirmes ou de malades. Quand on a admis cela, on peut commencer à se mettre dans la peau d'un vagabond et comprendre ce qu'est sa vie. C'est une vie extraordinairement vide, et extrêmement pénible. J'ai décrit en détail l'asile de nuit, qui borne l'horizon quotidien du vagabond, mais il est d'autres maux sur lesquels il faut insister. Le premier de ces maux, c'est la faim, lot commun de la quasi-totalité des vagabonds. L'asile de nuit leur octroie une ration qui n'a sans doute même pas la prétention d'être suffisante, et le complément ne peut être obtenu qu'en mendiant, c'est-à-dire en enfreignant la loi. Le résultat est que la plupart des chemineaux sont physiquement ravagés par la sous-alimentation. Il suffit pour s'en convaincre d'observer la file des individus qui attendent à l'entrée de n'importe quel asile de nuit. La seconde calamité majeure qui accompagne la vie d'un vagabond – elle paraît, à première vue, beaucoup moins grave, mais mérite bien de figurer en second –, c'est qu'il se trouve totalement isolé du monde des femmes. Ici, quelques précisions s'imposent.

Les vagabonds ont peu ou pas de contacts avec les femmes, avant tout parce qu'il y a très peu de femmes dans le milieu social qui est le leur. On pourrait croire que parmi les indigents la répartition entre les sexes est la même que partout ailleurs. Mais ce n'est pas le cas. En fait, on peut dire qu'au-dessous d'un certain niveau, on a affaire à une population presque exclusivement masculine. Les chiffres suivants, publiés par le conseil municipal de Londres sur la base d'un recensement effectué dans la nuit du 13 février 1931, donnent une idée de la proportion d'hommes et de femmes parmi les indigents :

Passant la nuit dans la rue : 60 hommes, 18 femmes¹¹.

Dans les refuges et abris n'ayant pas le statut de *common lodging-house* (avec dortoir) : 1 057 hommes, 137 femmes.

Dans la crypte de l'église Saint-Martin-in-the-Fields : 88 hommes, 12 femmes.

Dans les asiles de nuit londoniens : 674 hommes, 15 femmes.

Il ressort de ces chiffres que, s'agissant des individus vivant de la charité publique, la proportion est d'environ dix hommes pour une femme. La raison en est probablement que le chômage touche moins les femmes que les hommes, et aussi que toute femme tant soit peu présentable peut toujours, en dernier recours, s'attacher un homme. Pour un trimardeur, le résultat est qu'il se trouve condamné à un perpétuel célibat. Car, cela va sans dire, s'il ne trouve pas de femme à son niveau social, celles qui se trouvent si peu que ce soit au-dessus de lui sont aussi inaccessibles que la lune. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir la question, mais il est avéré que jamais, ou presque jamais, une femme ne jette les yeux sur un homme beaucoup plus pauvre qu'elle. Ainsi, un chemineau est voué au célibat du moment où il se lance sur les routes. Il doit abandonner tout espoir de trouver un jour une épouse, une maîtresse ou quelque genre de femme que ce soit, sauf, dans les rares occasions où il a quelques shillings à déboursier, pour s'assurer les services d'une prostituée.

Il est clair que cette situation ne peut conduire qu'à l'homosexualité, ou, dans certains cas isolés, au viol. Mais, plus profondément, il faut considérer le sentiment de déchéance qui envahit un homme voyant bien qu'on ne le juge même plus apte à faire un mari. L'instinct sexuel, pour ne pas aller chercher plus loin, est un instinct fondamental et la privation en ce domaine peut être presque aussi démoralisante que la privation de nourriture. La misère n'est pas seulement insupportable par les souffrances qu'elle cause, mais aussi et surtout en ceci qu'elle priverait un homme au physique comme au mental. Et il ne fait pas de doute

que la privation sexuelle contribue à ce processus de pourrissement. Totalement coupé du monde des femmes, le vagabond se sent ravalé au rang d'un infirme ou d'un simple d'esprit. Aucune humiliation ne peut être aussi néfaste pour l'amour-propre d'un homme.

La troisième grande calamité liée à la condition de vagabond, c'est l'oisiveté forcée. Les dispositions légales sur le vagabondage font que, lorsqu'il n'est pas en train de marcher sur les routes, il se trouve enfermé dans une cellule, ou, dans les intervalles, couché par terre à attendre l'ouverture de l'asile de nuit. Il est évident que c'est là une vie sinistre et démoralisante, surtout pour quelqu'un qui n'a pas reçu d'instruction.

À côté de cela, on pourrait énumérer des dizaines de calamités mineures, à commencer, pour ne citer qu'un exemple, par l'absence de tout confort liée à la vie sur les routes. Il faut se souvenir que le vagabond moyen ne possède pas d'autres vêtements que les hardes qu'il a sur le dos, qu'il porte des chaussures qui ne sont pas toujours à son pied et qu'il reste des mois entiers sans pouvoir s'asseoir sur une véritable chaise. Mais ce qu'il faut souligner, c'est que les souffrances endurées par le vagabond sont parfaitement inutiles. Il mène une vie extrêmement pénible, et cela pour rien. On ne pourrait en fait rien inventer de plus dérisoire que cette perpétuelle marche de prison en prison, en passant peut-être dix-huit heures par jour dans une cellule ou sur les routes. Il y a certainement plusieurs dizaines de milliers de trimardeurs en Angleterre. Chaque jour, ils dépensent une énergie incalculable – assez pour labourer des milliers d'hectares, construire des kilomètres de route, bâtir des douzaines de maisons – à simplement s'occuper de mettre un pied devant l'autre. Chaque jour, ils perdent à eux tous une dizaine d'années de leur temps de vie à fixer stupidement le mur d'une cellule. Chacun

d'eux coûte au pays au moins une livre par semaine, sans rien lui donner en retour. Ils tournent en rond, en un interminable et ennuyeux carrousel n'ayant aucune justification et auquel, d'ailleurs, personne ne se soucie d'en donner. Les lois perpétuent cet état de choses et nous nous y sommes si bien habitués que nous ne nous en étonnons même plus. Tout cela est décidément inepte.

Une fois constatée l'inanité de la vie d'un vagabond, on est conduit à se demander s'il ne serait pas possible de faire quelque chose pour l'amender. On pourrait très bien, par exemple, rendre les asiles de nuit un peu plus habitables, et l'on fait actuellement certains efforts en ce sens. Au cours de l'année dernière, certains asiles ont été réaménagés au point de devenir méconnaissables, à en croire certains témoignages, et l'on parle de procéder de même pour tous les autres. Mais ceci laisse intact le cœur du problème. Ce dont il s'agit, c'est de transformer un vagabond à moitié mort d'ennui et de faim en un être humain qui puisse avoir le respect de lui-même. Un simple surcroît de confort ne saurait y suffire. Même si les asiles de nuit devenaient franchement luxueux (ce qui ne sera jamais le cas¹²), la vie d'un vagabond serait toujours une vie gaspillée en pure perte. Il serait toujours un miséreux à qui serait interdit tout espoir de mariage ou de vie de famille et représenterait toujours une perte sèche pour la société. Ce qu'il faut, c'est l'arracher à la pauvreté, et cela ne peut se faire qu'en lui offrant du travail, et non pas un travail pour le simple fait de travailler, mais un travail dont il puisse goûter les fruits. Actuellement, dans la plupart des asiles de nuit, les vagabonds n'effectuent absolument aucun travail. À une époque, on leur faisait casser des cailloux pour payer leur nourriture, mais l'expérience fut arrêtée quand on s'aperçut qu'ils avaient cassé

assez de pierres pour des années, en mettant au chômage les véritables casseurs de pierres. Aujourd'hui, on ne leur donne rien à faire, parce qu'il n'y a apparemment rien qu'on puisse leur donner à faire. Pourtant, il existe un moyen assez évident de les rendre utiles, qui est le suivant : chaque asile pourrait être flanqué d'une petite ferme, ou à tout le moins d'un jardin maraîcher, et tous les vagabonds valides qui se présenteraient pourraient effectuer une journée de travail utile. Les produits de la ferme ou du jardin serviraient à nourrir les vagabonds et, en mettant les choses au pire, ce serait très certainement préférable à l'infâme trilogie pain-thé-margarine. Naturellement, les asiles ne pourraient jamais vivre en totale autarcie, mais ils pourraient à coup sûr faire de grands pas dans cette direction et, à long terme, les impôts en bénéficieraient probablement. Il faut se souvenir que dans le système actuel les vagabonds représentent pour le pays une colossale perte sèche car, outre qu'ils ne travaillent pas, ils mènent une vie qui mine inexorablement leur santé : le système perd donc, en même temps que de l'argent, des vies humaines. Un plan visant à les nourrir convenablement et à leur faire produire au moins une part de leur nourriture mériterait bien d'être essayé.

On peut objecter qu'une ferme ou même un jardin exploité uniquement avec de la main-d'œuvre de passage ne serait pas viable. Mais il n'y a aucune raison véritable pour que les vagabonds ne puissent passer qu'une nuit dans chaque asile : ils pourraient y rester un mois, voire un an, si on avait du travail à leur offrir. La perpétuelle migration des trimardeurs est un phénomène tout à fait artificiel. En ce moment, un vagabond représente une charge pour les finances locales, si bien que chaque hospice a pour premier souci de l'expédier en direction du voisin. De là le règlement stipulant qu'on ne peut passer plus d'une nuit

dans un même établissement. Celui qui se présente à nouveau avant qu'un délai d'un mois ne se soit écoulé est puni d'une semaine de consigne ; comme cela ressemble à s'y méprendre à un séjour en prison, le vagabond préfère naturellement circuler. Mais s'il représentait pour l'asile de nuit une source de main-d'œuvre, et si l'asile représentait pour lui la possibilité de manger à sa faim, il en irait tout autrement. Ces établissements pourraient alors vivre en semi-autarcie et les vagabonds, se fixant ici ou là en fonction des besoins, cesseraient d'être des vagabonds. Ils accompliraient une tâche relativement utile, absorberaient une nourriture équilibrée et mèneraient une vie à peu près réglée. Progressivement, dans l'hypothèse où ce schéma fonctionnerait bien, ils pourraient cesser d'être considérés comme des indigents, se marier et retrouver une place honorable dans la société.

Ce n'est qu'une idée ébauchée à gros traits et les objections qu'on pourrait présenter à son encontre ne manquent pas. Il y aurait néanmoins là un moyen d'améliorer la condition des vagabonds, sans accroître encore les dépenses de l'Assistance publique. Et la solution ne peut, de toute façon, être trouvée que dans un projet de ce type. Car si l'on pose la question : que faire d'hommes oisifs et mal nourris ? la réponse qui vient tout naturellement est : leur permettre d'assurer eux-mêmes leur subsistance.

XXXVII

Un mot à présent sur les solutions qui s'offrent à quelqu'un se trouvant à Londres sans domicile. Il est aujourd'hui impossible de trouver un lit dans une institution non charitable pour moins de sept pence la nuit. Si vous n'avez pas cette somme, il vous faut recourir à l'un des expédients suivants :

1. L'Embankment. Voici le témoignage que me livra Paddy à partir de son expérience personnelle : « Là-bas, le tout c'est d'arriver de bonne heure si tu veux dormir. Faut que tu sois sur ton banc à huit heures, parce qu'il n'y en a pas de trop et que des fois ils sont tous pris. Tu as intérêt à roupiller vite fait, parce qu'après minuit ça pince sec et les flics te vident à quatre heures du matin. C'est plutôt coton de dormir, avec ces sacrés trams qui te passent tout le temps au-dessus de la tête, et ces enseignes lumineuses de l'autre côté de la Tamise qui t'envoient leurs éclats dans les yeux. Il fait un froid de canard. Ceux qui ont l'habitude de dormir là, ils s'enveloppent de papier journal, mais ça sert pas à grand-chose. Tu peux dire que tu es un fichu veinard si t'arrives à pioncer trois heures dans la nuit. »

J'ai dormi sur l'Embankment et je me suis aperçu que Paddy n'avait pas menti. Cela vaut toutefois mieux que de ne pas dormir du tout, ce qui a toutes chances de vous arriver si vous passez la nuit à la belle étoile ailleurs que sur l'Embankment. Selon les règlements en vigueur à Londres, vous pouvez vous asseoir pour passer la nuit, mais les agents de police ont ordre de vous faire circuler s'ils vous trouvent endormi. L'Embankment et deux ou trois autres coins (j'en connais un derrière le Lyceum Theatre) constituent les seules exceptions à cette règle. Cette loi est bien

sûr dictée par une intention consciemment malveillante. Son but, prétend-on, est d'empêcher les gens de mourir de froid. Mais quelqu'un qui ne sait pas où coucher et qui risque de mourir de froid mourra aussi bien éveillé qu'endormi. Il n'y a pas à Paris de règlement de ce type. Là-bas, on voit des centaines de corps allongés sous les ponts de la Seine, dans les embrasures de portes, sur les bancs de square, autour des grilles d'aération du métro et même dans les stations du métro. Cela ne fait apparemment de tort à personne. Nul n'aura l'idée de dormir dans la rue s'il peut l'éviter, et s'il doit passer la nuit dehors, autant le laisser dormir en paix, s'il y parvient.

2. La « corde à deux pence ». Ici, on se trouve un cran au-dessus de l'Embankment. On prend place, à plusieurs, sur un banc devant lequel est tendue une corde sur laquelle on s'appuie comme sur une balustrade. Un homme, finement appelé « le valet », coupe la corde à cinq heures du matin. Je n'y ai personnellement jamais recouru, mais Bozo a souvent dormi là-bas. Comme je lui demandais s'il était possible à un être humain de dormir dans une telle posture, il me répondit que c'était plus confortable qu'il y paraissait, et en tout cas mieux que de dormir à même le sol. On trouve des installations similaires à Paris, mais on ne paie que vingt-cinq centimes (un demi-penny) au lieu de deux pence.

3. Le « cercueil », pour quatre pence la nuit. Au cercueil, vous dormez dans une caisse de bois avec une bâche en guise de couverture. Il fait froid et vous avez droit, en prime, aux punaises, auxquelles vous ne pouvez vous soustraire, enfermé comme vous l'êtes.

Dans la classe au-dessus, viennent les *lodging-houses* à dortoir, avec des tarifs variant entre sept pence et un shilling et un penny la nuit. Les meilleurs sont les Rowton Houses où, pour un shilling,

vous avez droit à un box individuel et à l'usage d'excellentes installations sanitaires. Vous pouvez aussi, moyennant une demi-couronne, vous offrir un « spécial » qui correspond pratiquement à une chambre dans un hôtel. Les Rowton Houses sont de splendides établissements, avec pour seul inconvénient la rigueur d'un règlement qui interdit, entre autres, de faire de la cuisine, de jouer aux cartes, etc. La meilleure réclame en faveur des Rowton Houses est sans doute le fait qu'ils soient presque toujours bondés. Les Bruce Houses, pour un shilling et un penny, sont eux aussi très recommandables. On trouve ensuite, par ordre de propreté, les refuges de l'Armée du Salut, à sept ou huit pence la nuit. Ils sont de qualité variable (j'en ai connu un ou deux qui étaient aussi sales que des *lodging-houses* à dortoir), mais la plupart sont propres et dotés de salles de bains convenables. Il faut toutefois payer un supplément pour le bain. On peut avoir un box individuel pour un shilling. Dans les dortoirs à huit pence, les lits sont confortables, mais si nombreux (quarante au moins par salle) et si rapprochés les uns des autres qu'il est impossible de passer une nuit tranquille. Les multiples interdictions de toute sorte sentent trop la prison et le bureau de charité. Les refuges de l'Armée du Salut ne peuvent guère intéresser que ceux qui placent la propreté avant toute chose.

Au-dessous se placent les *lodging-houses* ordinaires. Que vous payiez sept pence ou un shilling, ils sont tous bruyants et encombrés, et les lits toujours sales et inconfortables. Ce qui peut les racheter, c'est l'atmosphère de liberté qui y règne et la chaleur des cuisines où l'on peut aller se détendre tranquillement à toute heure du jour ou de la nuit. Ce sont des endroits misérables, mais on y trouve une ébauche de vie collective. Les *lodging-houses* pour femmes ont la réputation d'être pires que ceux réservés aux

hommes, et l'on trouve très peu d'établissements de ce genre susceptibles d'accueillir les ménages. En fait, il n'est pas rare, dans un couple de sans-abri, de voir l'homme dormir dans un asile et sa femme dans l'autre.

En ce moment, il y a à Londres au moins quinze mille personnes qui habitent dans des *lodging-houses* à dortoir. Pour un homme sans attaches familiales et qui gagne deux livres ou moins par semaine, ce type d'établissement présente un certain nombre d'avantages. Il lui serait à peu près impossible de trouver pour le même prix une chambre meublée, et le *lodging-house* lui offre en plus le chauffage, une salle de bains plus ou moins bien installée et des tas de gens avec qui parler. La saleté n'est qu'un inconvénient mineur. Le véritable vice des asiles de nuit, c'est qu'on paie pour y dormir et qu'il est à peu près impossible de dormir. En échange de votre argent, on vous donne un lit d'environ un mètre soixante-dix de long sur soixante-dix de large, garni d'un matelas dur et bombé et d'un oreiller qui a la consistance d'un bloc de bois, avec en prime un couvre-pieds en coton et deux draps grisâtres et malodorants. L'hiver, il y a des couvertures, mais jamais suffisamment. Et ce lit se trouve dans une pièce qui n'en contient jamais moins de cinq, et parfois jusqu'à cinquante ou soixante, avec une quarantaine de centimètres d'espace entre chaque. Il est évident qu'on ne peut bénéficier d'un bon sommeil dans de telles conditions. Il n'y a que dans les casernes et les hôpitaux qu'on entasse les gens de cette manière. Mais dans la salle commune d'un hôpital, personne ne s'attend à bien dormir. Dans les casernes, les soldats sont serrés mais ont au moins de bons lits et sont tous en bonne santé. Dans un *lodging-house*, la quasi-totalité des pensionnaires souffrent de bronchite chronique et un bon nombre d'entre eux ont des troubles de la vessie qui les obligent à se lever à toute heure de la nuit. Il en résulte un perpétuel tapage

au milieu duquel il n'est pas possible de trouver le sommeil. Je peux dire par expérience qu'il est vain, dans un *lodging-house*, d'espérer dormir plus de cinq heures par nuit – ce qui représente un vol manifeste quand on a payé sept pence ou davantage.

Ici, la législation aurait son mot à dire. Le conseil municipal de Londres a édicté toute sorte d'arrêtés visant les *lodging-houses*, mais jamais en faveur des pensionnaires. Le conseil municipal de Londres a pris soin d'interdire la boisson, les bagarres, le jeu, etc., mais aucune disposition ne stipule que les lits offerts par l'établissement doivent être confortables. Ce serait pourtant une disposition très facile à faire respecter – infiniment plus en tout cas que celles prohibant le jeu et les paris. Les tenanciers de *lodging-houses* devraient être tenus de fournir des draps convenables et des couvertures en quantité suffisantes, de meilleurs matelas et surtout de diviser les dortoirs en boxes individuels. Peu importe les dimensions de ces boxes ; ce qui compte, c'est qu'on puisse être seul quand on dort. Ces quelques simples mesures, pour peu qu'on veille à leur stricte application, amélioreraient considérablement les choses. Il n'est pas impossible de faire d'un *lodging-house* un lieu à peu près habitable en conservant les tarifs usuels. Au *lodging-house* municipal de Croydon, où l'on ne paie que neuf pence la nuit, on trouve des boxes, de bons lits, des chaises (luxes rarissimes dans ce type d'établissement) et des cuisines situées au-dessus du niveau du sol, au lieu d'être enterrées. Il n'y a aucune raison pour que tout *lodging-house* à neuf pence ne puisse proposer ce minimum de commodités.

Naturellement, on assisterait à une levée de boucliers de la part des propriétaires, car le commerce auquel ils se livrent actuellement est éminemment lucratif ; chaque établissement

rapporte une moyenne de cinq à dix livres par nuit, sans grands risques (le crédit étant strictement interdit), et si l'on excepte le loyer, les débours sont des plus réduits. Toute amélioration se traduirait par une diminution du nombre des occupants, et donc par un moindre bénéfice. Pourtant, l'excellent *lodging-house* de Croydon donne l'exemple de ce à quoi on peut prétendre pour neuf pence. Quelques lois judicieusement rédigées suffiraient pour que cet exemple se généralise. Si l'administration tient à s'occuper de ce qui se passe dans les *lodging-houses*, elle ferait mieux de commencer par améliorer leur confort, plutôt que d'édicter de stupides règlements qu'aucun client d'hôtel ne tolérerait.

XXXVIII

Au sortir de l'asile de Lower Binfield, nous gagnâmes, Paddy et moi, une demi-couronne à sarcler et ratisser un jardin particulier. Nous passâmes la nuit à Cromley et reprîmes le chemin de Londres. Un ou deux jours plus tard, je me séparai de Paddy. B... me prêta encore deux livres, les dernières : n'ayant plus que huit jours à tenir, j'étais désormais tiré d'affaire. Mon idiot apprivoisé se montra plus éprouvant que je ne m'y attendais, mais pas au point de me donner envie de retourner à l'asile de nuit ou à l'Auberge de Jehan Cottard.

Paddy partit pour Portsmouth, où il avait un ami qui, pensait-il, pourrait lui procurer du travail, et nous ne nous sommes plus revus depuis. Tout récemment, on m'a dit qu'il était mort, écrasé par une auto, mais celui qui m'a rapporté le fait confondait peut-être avec quelqu'un d'autre. J'ai eu des nouvelles de Bozo, il y a trois jours seulement : il est à Wandsworth, où il purge quatorze jours de prison pour mendicité. Je ne pense pas que cela l'affecte beaucoup.

Ici se termine mon récit. C'est un récit bien banal et j'espère qu'on lui reconnaîtra à tout le moins les mérites qu'on reconnaît d'ordinaire à un journal de voyage. Je puis encore ajouter ceci : « Voilà le monde qui vous attend si vous vous trouvez un jour sans le sou. » Ce monde, je veux un jour l'explorer plus complètement. J'aimerais connaître des hommes comme Mario, Paddy ou Bill le mendiant non plus au hasard des rencontres, mais intimement. J'aimerais comprendre ce qui se passe réellement dans l'âme des plongeurs, des trimardeurs et des dormeurs de l'Embankment. Car j'ai conscience d'avoir tout au plus soulevé un coin du voile

dont se couvrir la misère.

Je tiens toutefois à souligner deux ou trois choses que m'a définitivement enseignées mon expérience de la pauvreté. Jamais plus je ne considérerai tous les chemineaux comme des vauriens et des poivrots, jamais plus je ne m'attendrai à ce qu'un mendiant me témoigne sa gratitude lorsque je lui aurai glissé une pièce, jamais plus je ne m'étonnerai que les chômeurs manquent d'énergie. Jamais plus je ne verserai la moindre obole à l'Armée du Salut, ni ne mettrai mes habits en gage, ni ne refuserai un prospectus qu'on me tend, ni ne m'attablerai en salivant par avance dans un grand restaurant. Ceci pour commencer.

) Cf. Byron, *Don Juan*, Canto III stanza 86. (N.d.T.) ↵

) Véhicules utilisés dans les Indes anglaises. (N.d.T.) ↵

) De *babin* : sœur et *chut* : organe sexuel. Injure courante qui a perdu sa signification première. (N.d.T.) ↵

) C'est un fait curieux, mais reconnu, que les punaises sévissent avec beaucoup plus de virulence dans le sud que dans le nord de Londres. Pour une raison connue d'elles seules, elles n'ont pas encore traversé la Tamise en grand nombre. (N.d.A.) ←

) Les artistes du trottoir achètent leurs couleurs sous forme de poudre dont ils font des tablettes avec du lait condensé. (N.d.A) ↵

) Pronom indiquant le tutoiement. (N.d.T.) ↵

) Elle subsiste toutefois dans certaines expressions telle : *use your twopenny* (utilisez vos deux penny) pour : *use your head* (utiliser votre tête). On arrive à *twopenny* de la manière suivante : *head = loaf of bread* (pain) ; *twopenny loaf* (pain de deux pence) ; *twopenny* (deux pence). (N.d.A.) ↵

4) Bougre = sodomite (de l'hérésie bulgare, XII^e siècle). (N.d.T.) ↵

o) Selon la loi anglaise, un chien qui mord pour la seconde fois doit être abattu par son propriétaire. (N.d.T.) ↵

o) J'ai eu par la suite l'occasion d'y passer : c'est un endroit qui en vaut bien d'autres. (N.d.A.) ↵

1) Ici, les chiffres sont sans doute plus élevés ; mais la proportion peut être considérée comme exacte. (N.d.A.) ↵

2) Pour être juste, il faut signaler que quelques asiles ont été récemment améliorés, du moins du point de vue du confort des cellules et dortoirs. Mais la plupart n'ont pas changé et aucune réelle amélioration n'a été apportée à la nourriture. (N.d.A.) ↵